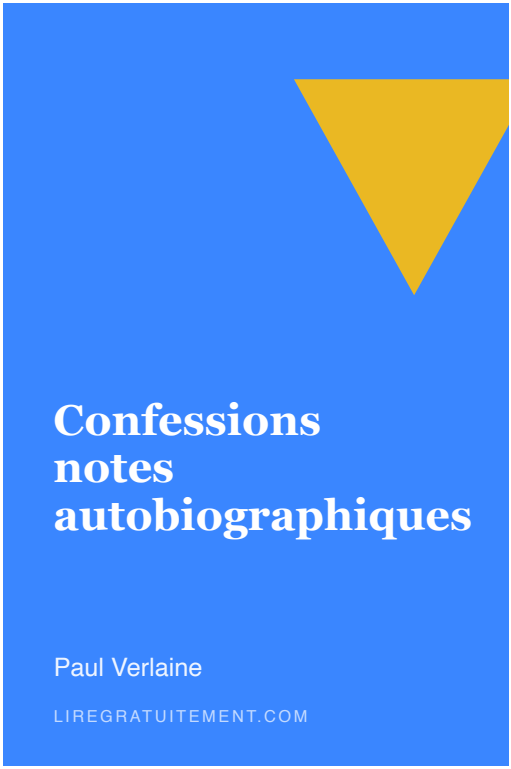

Confessions notes autobiographiques

Paul Verlaine

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

PARIS

BIBUUTIILQUE ARTIS TKjUE ô LITTÈRAIKE

SOCIÉTÉ ANONYME LA l'LUME

31, rue Bonaparte, 31 1S99

Il a été tiré de cette édition : i.1(K> exemplaires sur papier vélin d'Angouiéme et 6 exemplaires sur

papier du Japon.

Une première édition de Confessions fut publiée par les soins de M, Edouard Dufardin, directeur du Fin

de Siècle. Cette édition non illustrée est aujourd kui complètement introuvable.

Première Partie

N m'a demandé des « notes sur ma vie ». C'est bien modeste. « notes » ; mais « sur ma vie », c'est (quelque peu ambitieux. N'importe, sans plus m'appesantir, tout simplement, — en choisissant, •élaguant, éludant ? pas trop, — m'y voici :

Je suis né, en 1844, à Metz, au n*^ 2 d'une rue

Haute-Pierre, en face de l'Ecole d'application ^ pour les futurs officiers du Génie et de TArtillerie. Je me rappelle une petite pen-

sion où j'allai jusqu'à l'épellation inclusivement, dans une rueaux Ours, chez une demoiselle très gâteau^ et c'est tout le souvenir que j*ai d elle et de mes. études sous sa direction. De notre premier étage je voyais tous les matins passer à cheval la longue file des élèves de TEcole d'application en petite ou en grande tenue, selon les jours, dessous- lieutenants des deux armes savantes , et mon petit cœur tout militaire trottait^ galopait derrière eux , Dieu sait comme î Mon père était capitaine du Génie , et chez:

mes parents c'était souvent le tour des choses de larmée, dans les conversations, et des officiers du régiment aux soirées hebdomadaires, whîst et thé, qui s'y donnaient. J etais si fier du bel uniforme paternel ; habit à la française au plastron de velours avec ses deux décorations d'Espagne et de France, Alger et Trocadéro, bicorne à plumes trirolorcsde capitaineadjudant-major, répée« le bien ajusté pantaloa bleu -foncé à bandes rouges et noires, à sous-^

. j . I y GoOgI

Paul Verlaine (Djcumeut fourni par M. Gabriel Vicaire)

pieds ! si fier aussi de son port superbe d'homme de très haute taille, « comme on n'en fait plus », visage martial et doux, où néanmoins rhabitudc du commandement n'avait pas laissé de mettre un pli d'autorité qui m'imposait et. faisait bien, car j*étais mauvais comme ùa diable quand on me tolérait trop despièglerie.

Ma pauvre mère en savait long là-dessus, que son extrême bonté n'empêchait pas toutefois,

si les choses allaient à l'excès de mon côté, d'ea venir du sien aux justes extrémités. Plus tard,, beaucoup plus tard, quand j'eus

orrandi. à quoi bon ? vieilli, pourquoi ? elle était coutumière, vaincue à la fin par mon adoles-^ cence tumultueuse et ma maturité pire dan& l'espèce, de me dire, lors de nos scènes, en forme de menaces auxquelles elle savait bien que je ne croirais pas : « Tu verras, tu en iferas tant qu'un jour je m'en irai sans^ que jamais tu saches où je suis)i>. Non, elle ne devait pas réaliser ces paroles, et la preuve^ c'est qu'elle est morte d'un refroidissement contracté en me soignant de la maladie qui me

Portrait de Paul Verlaine enfant (Document fourni par M. Raynnotid de la Tailhèdc)

tient encore. Eh bien, je rêve souvent, presque toujours» d*elle ; nous nous querellons, je sens que j'ai tort, je vais le lui avouer, implorer la paix, tomber à ses genoux, plein de quelle peine de l'avoir contristée, de quelle affection désormais tout à elle et pour elle.*. Elle a disparu ! et le reste de mon rêve se perd dans l'angoisse croissante d'une infinie recherche inutile. Au réveil, ô joie ! ma mère ne m*a pas quitté, tout ça n'est pas vrai, mais coup toujours terrible, la mémoire me revient : ma mère est morte, ça c'est vrai I

Il ne faudrait pas conclure de là que je fusse, un enfant pervers ou méchant. J'avais mes moments fréquents de gentillesse et il suffit, pour en être convaincu, de voir mon portrait fait quand j'avais quatre ans, portrait dont l'original est actuellement en la possession de mon ami Raymond de 2a Taiihède qui le tîent du si regretté Jules Tellier à qui je Tavais donné. J'y suis représenté en petit bonnet à ruches surmonté d'un bourrelet blanc et bleu, (Mon prénom de Marie m'avait voué à la Sainte Vierge qui s'est souvenue de son filleul vers 1873-74,

«époque où j'écrivais Sagesse sî sincèrement !) On me reconnaît encore dans cette d'ailleurs ^ssez jolie gouache. J'y ai les yeux bleus, qui ont, si je puis ainsi parler, grisonné depuis, avec une bouche à la lèvre supérieure en avant •et Tair foncièrement naïf et bon. Ai-je tant changé que ça ? En laid, oui ; en mal ? je ne crois pas.

Outre mes parents j'avais une cousine, de huit ans plus âgée que moi, orpheline du côté de ma mère, que celle c i et mon père avaient recueillie et élevaient comme leur propre fille. J'ai tdujours eu pour elle l'affection d*un jeune frère et elle m'aimait tendrement.

Pauvre chère cousine Elisa l Elle fut la particulière douceur de mon enfance dont elle partagea et protégea longtemps les jeux ; parfois, •dans les commencements, elle lut un peu, enfant •elle-même, la complice innocente des malices ■et plutôt encore l'inspiratrice des gentillesses puériles qui constituèrent ma vie morale de ces années*là. Elle taisait nies grosses fautes, exaU tait mes petits mérites, me grondait si genti- «nent entre temps. Avec l'âge, ce furent de

bons conseils, des exemples aussi de soumission», de déférence et de prévenance qu'elle me donnait et dont je profitais plus ou moins — et. c'était une petite mère sous la grande, une autorité non plus douce, non plus chère, mais comme de plus près encore. Quand elle se maria, pour mourir, hélas ! quelques années après,, notre affection continua la même, et, que disaîsje plus haut ? complice encore de mes malicesd'alors, ce fut elle qui me fournit l'argent nécessaire à kl publication de mon premier

livre, ces. Poèmes saturniens où éclate bien le moi fantasque et quelque peu farouche que j'étais...

A l'époque de ma toute petite enfance à laquelle je reviens après cet écart en avant, les régiments se déplaçaient fréquemment. Celui de mon père dut quitter Metz peu après ma naissance et rejoindre à Montpellier. De ce séjour j*aî surtout à la mémoire de très somptueusesprocessions religieuses où des jeunes gens de la. ville en robes monacales de diverses couleurs, la plupart du temps blanches, avec des cagoules rabattues sur la tête, percées de trois trous^ pour la vue et la respiration, se joignaient, qui

raBMlÊRB PARTIS

m'efirayaieat passablement. C*est pcnUenis qu'on les nommait et qu*on les nomme encore ;

moi je les appelais « les fantômes » !

Dans la maison où nous demeurions il y avait deux vieilles filles, marchandes de jouets, à qui ma bonne me confiait quand mes parents sortaient le soir. C'était pour moi le paradis, naturellement, cette boutique ! J'ai encore dans les yeux les resplendissants Polichinelles, joie et terreur, et tous ces tambours et toutes ces trom* pettes et les charriots sans nombre, et la pelle et le sceau pour les trous dans le sable, et les paysages en boîte pour Téparpillement des soldats de plomb grands comme les arbres aux feuilles de copeaux et plus petits que les moutons, et les bergers de Nuremberg ou suppo>cs tels, et tant et plus d'autres merveilles ! Un soir d'hiver que j'étais sur les genoux d*une de cesdemoiselles, prêt à m'assoupir, charmé de voir, à travers mes cils se rapprochant qui me kaléidoscopaient les choses, écumer sous le

couvercle soulevé et d'entendre, parmi les bruits indistincts du demi-sommeil, chanter Teau d*une bouillottei j*eus l'idée, je m'en souviens comme

«d'hier, et je crois tellement fy suis^ que j'aurais encore l'idée, — Tidée ! — de plonger ma main droite dans la belle eau d'argent frisé qui faisait de si' jolie musique. Le résultat, vous pensez bien, fut une effroyable brûlure grâce à laquelle je restai longtemps privé de l'usage d'un bras et suis demeuré aussi adroit ou mala* droit d'une main que de l'autre, ce qui se terme ambidextre, si je ne me trompe.

Le Peyrou ! Qu'il y faisait chaud sous ces •arbres comme noirs, au long de ces haies épaisses comme des murs ! J'en revenais tout sale de terre tripotée et tout essoufflé d'avoir couru dans les allées d'ombre moite et de soleil pulvé^ rulent.

Ma grande aventure à Montpellier fut celle du scorpion. Pierre-et- Paul, l'un des biographes

qui exercent sous le Vanier des Hommes dau»

jmrd'hui^ l'a racontée en Théroïsant quelque peu. Voici la vérité stricte : on m*avait fait un

verre d'eau sucrée que j'allais boire, quand, eu agitant la petite cuiller pour que le sucre fondît, j'aperçus quelque chose d*anormal parmi Peffer-

vescence des bulles d air inonlant et descendant

en tournoyant. Ce quelque chose était un scorpion de la plus ténue espèce, transparent et . presque invisible, telle une crevette en miniature, dans son tortillement comme fondu dans l'agitation de Teau. Plagiaire inconscient de Victor Hugo en lisières s'exclamant devant son frère nouveau-né, je m*écriai « bébéte !» — et le malencontreux petit monstre mourut, non pas avalé, ainsi que l'affirme l'inexact anecdotier du Quai Saint-Michel, mais des suites d'avoir été jeté au feu séance tenante.

IL était écrit que je ne devais pas avoir de chance en ce qui concernait la « faune » — si je puis m'exprimer ainsi, ce que je crois peu ^ de Montpellier, car quelque temps après mes «démêlés avec le scorpion dont il vient d*étre ■ question, étant tombé malade, je dus subir Tapplication d'une sangsue qui poussa le zèle •et Famour du métier si loin que, ma bonne s'étant endormie au lieu de survriller l(s |)rogrès normaux de l'opération et de retirer l'avide huridtné juste après le temps moral d'une sucsion consciencieuse, lorsque ma mère, revenue d'une course, entra dans la chambre où j'étais couché, pour s*enquérir, elle trouva mon petit lit tout rouge de sang et moi en syncope. Je me tirai ou plutôt on me tira encore du mauvais pas, mais j'attribuerais volontiers ma pâleur de

visage et Textrême blancheur générale de ma.

peau à ce menu mais sérieux iacident de me& tendres années.

Là se bornent, autant que ma mémoire me sert, mes malheurs vis- à vis des animaux de là* bas, à moins que je n*admette dans cette hostile ménagerie l'insecte célébré par Boileau, je pense,

J*ai rendu mille amants envieux de mon sort

(est-ce bien cela, au moins ? la citation est-elle juste ?) et qui pullule, ou du moins pullulait» de mon temps, dans la bonne ville, au point que les habitants y étaient faits et avaient même des caresses de langage à son endroit. Que de fois ai-je et n*ai-je pas entendu de bonnes gens du cru appeler ces lestes et trop lestes, animalcules, des « mimis » 1 Du reste il était — celte coutume existe-t-elle toujours? — une façon pour, par exemple, les revendeuses du marché, de s'en débarrasser, bien typique. Toutes avaient en réserve une pièce de flanelle qu'elles dénommaient pistolet et dès qu'elles se trouvaient plus agacées que de coutume par Tindis*

FREMltRË PARilK

crête bestiole, elles saisissaient vite leur arme et pan 1 sur le bras, pan ! dans le cou, pan I sous la jupe, elles frappaient l'ennemi, le tenaient prisonnier dans les poils de Tétoffe, et clic et clac ! d'un revers d ongle, c'en était fait de ce pauvre « mimi en attendant les autres.

Lorsque tu cherches tes puces

C'est très rigolo.

Quelles ruses, que d'astuces I

J'aime ce tableau.

Je vis Cette, Nîmes, ou plutôt j'y allai, car rien ne me revient de ces villes que, dans la dernière, le bruit des coups de fusil de la guerre civile entre Protestants et Catlioliqacs et notre angoisse à ma mère et à moi, (ma cousine était restée à Metz, en pension,

chez les Dames de Sainte-Chrétienne) car mon père faisait partie d'un détachement de troupes envoyé de Montpellier pour rétabfir l'ordre, et ma mère avait voulu suivre mon père...

II y a bien aussi un chemin de fer, combien primitif 1 dont le très vague souvenir s'estompe quand j'y pense, surtout un chapeau de paille tout neuf envolé par une portière où je m'étais

«•«««••• ■ a I *• • * • I rntm» wm ■ • ■ •ai aar» ••»• ■ • ■ »*•• ■ • ■ ••H>sa«*B«B«« m ■ •-*«*• ■ « ■ a^ r**r««>a«ra'a«aa*a4va>rva*ak vas

penché contre le vent. Du vraisemblable grand

émoi en présence d'un spectacle nouveau tel, d'une pareille sensation éprouvée pour la pre* mière fois, une locomotive en action, un train s'ébranlant, rien, non, rien ne m'est resté. L'enfant a si peu vu, si peu éprouvé, qu'il peut à peine comparer et que Fétonnement n'est nécessairement que très faible sinon tout à fait nui en lui. Un jour, en Angleterre, un petit garçon dans les âges que je pouvais avoir à cette époque de mes « notes, » voyait pour la première fois tomber de la neige et paraissait profondément attentif. Ceci se passait à un rez* de-chaussée, et la cour, devant la fenêtre d'où mon jeune ami observait le temps, était toute blanche déjà. Une servante ouvrit alors la porte qui donnait sur cette cour et allait sortir, quand Master Géorgie, s'interrompant de sa contemplation qui était peut*être bien de la méditation spéculative à sa manière, de s*écrier cautieusement : <LMind the sali ! (prenez garde au sel) ».

Mais je ne veux pas quitter Montpellier sur

des tableaux aussi peu relevés. La mémoire

PREMIÈRE PARTIE

m'en fournit un plus important auquel vous participerez, après quoi je dirai un adieu sans •doute détinitif à un pays où je ne suis jamais retourné et qu*il est bien invraisemblable que je revoie de ma désormais passablement sédentaire et forcément parisienne chienne de vie !

Quarante-huit avait eu Heu pendant notre séjour à Montpellier et j'assistai, (|ue dis-je, j'assiste encore anjourd'hui , tant les choses , •cette fois, sont nettes et comme enluminées devant moi qui les vois à quarante six ans d'intervalle ! à la proclamation de la République ou plutôt à la solennisatiôn de cette haute formalité. J'étais en grande tenue de petit garçon •de quatre ans, collerette de broderie, pantalon brodé aussi à mi-jambes, casquette à long |[]and pendant sur le côté, d'ailleurs bien emmitouflé, car février n est pas sans rigueurs, <)uelquefois, dans ce Midi qui n'a rien de moins immuable que son soleil tant vanté, sur Testrade de la place d'armes où les dames de l'Administration et de l'Armée étalaient leurs toilettes •quasiment printanniéres, plumes, fleurs, bavolets, volants, faces-à l'œil, éventails, écharpes,

et shalls, tandis que le préfet tout en argent et

le commissaire du Gouvernement provisoire, gilet un peu à la Robespierre, tous deux largement ceinturés de tricolore, haranguaient lestroupes de la garnison qui défilèrent ensuite au son

des musiques jouant la Marseillaise que chantaient à tue-tête mille et mille voix gutturales fortement alliacées. Telle se fît ma pre • mière connaissance avec THymne natiouai et la. « Forme définitive de notre Démocratie ! > comme venaient de dire les deux citoyens officiels dont il a été fait mention ci-dessus.

Retour à Metz. Je ne puis parler, pour la dernière fois aussi, de cette ville où je ne suispas retourné non plus, voilà tant de temps décela ! et où probablement je mourrai sans être retourné, également, je ne puis parler de ma ville natale sans quelque émotion bien com* préhensible, car d'abord j'y ai vécu peu d'années, d'accord, mais c'est là, en définitive, que je me suis ouvert, esprit et sens, à cette vie qui devait m'étre en somme si intéressante 1 Puis, n^est-elle pas, cette noble et malheureuse ville,, tombée glorieusement et tragiquement, abomi-

«lablement tragiquement ! après quels combats immortels ! par la seule trahison, trahison comme il n*en est pas dans Thistoire, entre les maîns de Tennemi héréditaire ? Si bien que

^our rester Français, à vingt-huit ans, après Avoir accompli tous mes devoirs civiques et -sociaux en France et comme Français, et -m'ê-

tre, sans que rien m'y forçât que le patriotisme •(la suite de ces notes le démontrera), mêlé, la guerre arrivée, à la défense nationale dans la

mesure de mon possible, je dus, en 1872, opter à Londres, où m'avaient jeté les suites de la guerre sociale après la guerre civile et la guerre

-étrangère, en faveur de la nationalité.... de ma naissance 1

...Il y a des destinée3 vraiment. Mon père

aussi qui s'était ^«^^z^^/ (n'avait pas été requis) à seize ans dans les armées de Napoléon h'"*, •qui avait fait campagne en 1814 et 1815, s'était vu obligé, après le 18 juin de cette dernière année, d'opter, pour continuer de servir sous .nos drapeaux, sous prétexte qu'il était né, Français, dans ce département des Forêts que 4es traités imposés par le triomphe de la Sain-

te*Alliance enclavèrent de force, et bien de

force ! dans le royaume improvisé des Pays-Bas. et qui fait aujourd'hui partie de la province du Luxembourg belge.

Un homme d'esprit a dit qu'être né dans unèécurie ne suffit pas pour être cheval. J'admets le mot pour l'étranger qui voit le jour en tel oa tel pays, au hasard d*Un passage ou d^une mission de ses parents. Là ne fut jamais mon cas et c'est pourquoi cette émotion très réelle dont j*aî parlé et que je ressens toujours quand il est question, parfois trop légèrement, de cette Alsace^Lorraine qu'on semble avoir un peu oubliée ou même traiter, déjà ! dans quelques, milieux, de quantité négligeable.

Ce fut par Lyon et Châlons que nous revîn«^ mes à Metz, c'est-à-dire par le Rhône et la Saône. De ces deux fleuves, pas de nouvelles en ma mémoire quant à ces temps-là, (j ai revu récemment la Saône qui m*a fort impressionné avec son Lamartine en coup de vent) sinon que l'eau était grosse autour des roues du vapeur et que j'en ius souvent arrosé, à mon grand amu« sèment assaisonné d'une pointe de peur. Oa

PREMIÈRE PARTIE

coucha à Lyon dans un hôtel sur uti quai, et je voyais de mon lit, à mon réveil, se balancer une longue voile]noire à travers les fins rideaux

ramagés de la fenêtre...

Dessin de Paul Verlaine

(Leiirû à Ernest Delahaye, iSS$J

RETOUR, donc, à Metz, où le régiment de mon père était mandé à nouveau»

J'ai déjà décrit quelque peu de mon Metz enfantin. Ce que je m'en suis laissé à raconter n'a guère rien de bien frappant : c'est l'aujoar-le-jour de l'existence, de la croissance plutôt, d*un petit qui devient grandelet.« Le petit», c'est ainsi qu'on me désignait dans la maison et que Ton continua de me désigner bien long* temps, même quand j'eus poussé en un grand flandrin qu'exaspérait alors ce mot de «petit », si doux aujourd'hui à mes vieilles oreilles orphelines qui ne l'entendent plus qu'en rêve» parfois, rêve aux tristes, bien tristes sursauts I Ce petit donc que j*étais, et qui ne grandissait pas trop, ni même assez, en sagesse, néanmoins s'éveillait aux choses d'alentour. Lesyeux

surtout chez moi furent précoces : je fixais tout> rien ne m'échappait des aspects, j'étais sans cesse en chasse de formes, de couleurs, d*ombres. Le jour me fascinait et bien que je fusse poltron dans Tobscurité, la nuit m'attirait, une curiosité m'y poussait, j'y cherchais je ne sais quoi, du blanc, du gris, des nuances peut-être^ C'est sans doute à ces dispositions que je dus^ si de-

voir il y avait là ! d*avoir un goût des plus précoces et très réel pour le gribouillage d'encre et de crayon et Je délayage de laque carminée, de bleu de Prusse et de gomme-gutte sur tous les bouts de papier me tombant sous la main, qui est proprement ce que l'on baptiser d*ordinaire vocation vers la peinture. Je dessi-» nais d'épileptiqiies bonshommes que j'enluminais férocement ; mes bonshommes étaient prin-; cîpalement des soldats dont Tanatomie consistait en 8 superposés à des ii, et des dames en grands falbalas tigurés par d'incohérents para-^ phes, le tout apparaissant sans buts] autres que d^être là, très violemment. Le tout en deux traits et trois coups de plume, de crayon et d^ pinceau. Le doigt se chargeait le plus souvent

PRKKlÈKl PARTIS

d'effacer brutalement les « dessios » dont je

n'étais pas content, quand ce n*étaît pas la langue qui se chargeait de l exécutioii. J'ai gardé de ces « essais » la manie de noircir les mar« ges de mes manuscrits et le corps de mes lettres intimes d'illustrations infornies que de vils flatteurs font semblant de trouver drôles. Qui sait? j'eusse pu être un grand peintre en place de ce poète-ci. L'Institut au lieu de l'hôpital, un petit hôtel aux Champs-Elysées et ses accessoires et non pas la chambre en garni et ses conséquen* ces, une brochette à la boutonnière gauche au. lieu de ce tas de croix sur les deux épaules !

Voilà pourtant ce que c'est que de manquer à sa véritable vocation !

Car de vocation vers la poésie^ je ne croispas que j*en eusse la moindre à ce moment. J^étais le plus pratique des êtres de ma taille, gourmand pas trop, paresseux juste au point,, assez joueur,

et qui dormait bien quand il n'avait pas trop gambadé ni bavardé dans la journée. Je n'ai jamais été mélancolique de ma vie. Ce n'était pas pour être taciturne d'habitude non plus que coutumiérement expansif tu illo-

^ COMFBSSIOSTS

tempore. Bref un parfait petit bourgeois, un -« équilibré ^ s'il eh fut. On change.

Faut-il toutefois mettre au rang des symptômes qu'un psychologue pourrait découvrir dans 'l'espèce, une tendance à i'amativité que j'avais dès lors? Il me semble que non, car le poète, même dans le sens le plus banal du mot, peut ^rès bien n'avoir pas cette tendance là. Sa lyre ji'a pas sept cordes à son arc précisément pour rien. Donc, sans le moins du monde vouloir tirer aucune conclusion de ia manière de petite 4dyUe très authentique qui va suivre, je vais, tout bonnement pour m'amuser du ramentevoir •et tâcher de vous y intéresser, vous la raconter par le menu. Ce n'est pas la seule « histoire d'aïuour » que pourraient contenir ces Confessions (puisque Ton a empanaché mes simples •« notes » d'un tel redoutable sur titre) où Ton -en lirait bien d*autres et de bien autres, pour ma confusion ! Celle-ci du moins a le mérite d'être innocente s'il en fut jamais !

Metz possédait et doit encore posséder une très belle promenade appelée « TEsplanade nlonnant en terrasse sur la Moselle qui s'y étale,

PREMlfeltl PARUS 3J

large et pure, au pied de collines fertiles en»

raisins et d'un aspect des plus agréables. Sur la droite de ce paysage, en retrait vers la viUe|. la cathédrale profile à une bonne distance pano-^ ramique son architecture dentelée à l'infini. Vers la nuit tombante» des nuées de corbeaux reviennent en croassant, faut-il dire joyeusement? reposer devers les innombrables tourelles et tourillons qui se dressent sur îe ciel violet Au centre de la promenade s*élevait, et doit encore s'élever, une élégante estrade destinée aux concerts militaires qui avaient lieu les jeudis après-midi et les dimanches d'ensuite de vé* près. Le « tout-Metz y> flâneur ou désœuvré s'y donnait ces jours-là, à ces heures- là, rendezvous. Toilettes, grands et petits saluts, conver* sations, flirts probablement, agitations d*éventails, brandissage et usage du lorgnon, alors tin monocle carré, ou du face-à-l'œil de nacre ou d'écaillé, déjà mentionné, ce face-à-l'œil qui a essayé de ressusciter ces temps derniers entre tant de modes du passé, toutes ces choses intéressaient "à l'extrême mon attention gamine et parfois malicieuse plu lut en dedans, bien que

parfois des mots d'enfant terrible m*échappas*

sent sur les gants un peu passés de Madame Uae-telle ou sur le trop court ou trop collant nankin du pantalon de Monsieur Chose, tandis que ma puérile mélomanie s'enivrait des airs de danse de Filodo ou de solos de clarinette ou •de la mosaïque sur le dernier opéra-comique d'Auber ou de Grisar...

il se trouva que parmi les nontibreuK enfants qu^amenaient là les gens mariés de la société, il y avait la plus jeune des filles de M. le Président du Tribunal de i'" instance à moins que ce ne fût celle de M. le Procureur de la République^

qui s'appelait L , et la petite demoiselle s'ap»

pelait Mathilde. £lle pouvait avoir huit ans, moi je courais sur ma septième année. £lle n*était pas jolie de la joliesse qu'on veut chez les fillettes de cette âge. Blond-ardent très près d'être fauve, ses cheveux en courtes papillotes faisaient à sa face très vive aux yeux d*or brun parmi le teint mouciieté de taches de rousseur - comme autant, me semblait-il, (et je le sentais ou plutôt ressentais ainsi,) â*étinceUes allant et venant dans cette physionomie de feu vraiment,

PREMIfcRE PARTIE 35

des grosses lèvres de bonté et de santé, et, dans

la démarche, un bondissement, un incessant «élan, — tout cela m'avait saisi, m'aliait au cœur, dîraî-je aux sens, déjà? Tout de suite,

nous étions devenus amis. Que pouvions-nous nous dire ? je ne sais, mais le fait est que nous causions toujours ensemble, quand nous ne

jouions pas, ce qui nous arrivait souvent, Quand Tun de nous n'était pas encore là (car je 4uî plaisais, je dois l'avouer, autant, ma foi, •qu'elle me plaisait de son côté), c'était une attente, une impatience, et quelle joie, quelle •course l'un vers l'autre, quels bons et forts et retentissants et renouvelés baisers sur \c.s joues ! Parfois il y avait des reproches à propos du Têtard, des miniatures de scènes, des ombres peut-être de jalousie quand uii garçon ou une fille mêlé à nos jeux, trouvait trop d'accueil <l'une part ou d'une autre. Notre amitié si démonstrative avait été remarquée et l'on s'y intéressait; elle amusait fort, entre autres

gens, les officiers qui formaient une bonne part du public de ces concerts. « Paul et Virginie », -disaient les commandants et les capitaines, res-

tés classiques immédiats tandis que les lieute* nants et sous-lieutenants, plus lettrés et dUns-

tiiict plus vif, insinuaient en souriant : « Daphnis et Chloé ! » Le colonel lui-même de mon . père, qui devait être plus tard le maréchal NieU se divertissait tout le premier à ces jeunes ar* deurs, et nos parènts, n*y voyant que ce qui y était foncièrement, naïveté et candeur, admettaient volontiers de tels gentils rapports.

•..Madame, de qui, depuis si longtemps, j'i^ gnore tout, jusqu'à votre nom actuel, si jamais ces lignes vous tombent sous les yeux, et, attendu que je suis sûr que mon nom à moi ne vous est pas plus étranger que ne me Test celui de votre père le magistrat, vous sourirez complaisamment, n'est-ce pas ? comme faisaient les témoins de nos pures amours d'enfance et comme il m'arrive de le faire moi-même, à ces^ souvenirs tout frais, tout parfumés encore d'innocence et de primesaut soudain éclos dans la mémoire, tout étonnée d'un charme exquis, du poète qui voudrait, hélas î n'avoir que de pa;^ reilles choses douces et sincères à raconter.

UOl de plus à Metz ? Ma foi, plus grand*chose, en fin de compte. Mon père donna sa démission et eo dépit d*uneTettre très flatteuse du colonel Nîel, la maintint, et, dès elle acceptée, le départ pour Paris de la famille fut décidé. Nous débarquâmes tous trois rue des Petites*Ecuries, dans un appartement meublé pour y attendre l'expédition par le roulage, du mobilier assez

considérable laissé à Metz. Le trajet en fiacre, depuis la gare de l'Est, telle à peu près qu'elle est aujourd'hui ; en face, par exemple, au lieu de la longue et large perspective actuelle, une assez sordide vue de maisons lépreuses et d'abominables terrains vagues que continuait jusqu'à la Seine et au-delà un dédale de rues étroites et terriblement encombrées me parut morose vraiment. Moi qui me figurais un Paris tout en or et

en perles fines, qui m'en étais créé une Bagdad et un Visapour tels que ces cités mêmes n'ont jamais été, évidemment, car l'imagination des enfants est infinie quand elle s*y met et il y a entre comme de la folie ! Et je voyais, moi sortant d'une ville froidement belle et d'une régu* larité frappante dans les parties que je pouvais en connaître, ce lacis de trop hautes maisons, aux lourds volets gris sales sur des façades de plâtre verni où la pluie avait dilué la poussière en taches verdàtros sur du jaune pisseux. Les vitres de l'étroit <; sapin » malodorant de drap crasseux et de foin moisi sonnaient brutalement * et les roues sursaui. lient, sur ce pavé énorme, irrégulier, habitué plutôt à 1 entassement pour les barricades de plusieurs émeutes qu'au nivellement normal des Ponts-ct-Chaussées. Déçu crn(llement, je me mis à pleurer, et comme on m'interrogeait, n*étant plus aussi naïf, croyatsje, qu'auparavant, maintenant qu'il m'avait été affirmé que j'étais dans l'âge de discrétion, comprenant littéralement le mot et peut-être aussi par une pudeur (trouver Paris laid, fi, monsieur que c'est vilain de la part d*un grand garçon !)

PREMlèM PARTIS

je répondis que j 'avais mal aux dents, — ce qui peut-être se trouvait vrai, puisque j'avais sept ans, sept ans passés, période où tombent les *dents de lait et où en poussent d'autres ! Mais la vé-

rité, c'est que ma première impression de Faris fut laideur, boue et jour sale, — et lodeur fade qui flotte en son atmospiicre, pour des narines habituées aux fortes et simples bises de TEst lorrain et aux salubres courants d'air d*une ville en échi(]uier.

' Le lendemain, je dois Ta vouer me récompensa du mécompte si véhémentement subi dès en

arrivant 1/impressionnante promciiade, en vérité, sur les Boulevards, de la porte Saint- Denis ^u Saint Martin, (excusez, il y a cinquante-trois ans de ça) jusqu'à la Madeleine ! Peu d'embellissements ont altéré la physionomie du si absolument varié, amusant encore plus que grandiose — de clair fourmillement humain et de -richesse et de luxe, et de philosophie et de gaîté, faux ou vrais, vrais et faux, mais intenses ^t légers ensemble et libres, — Boulevard de Paris. En 1851, je n y vis, si je n'eu perçus pas, 4ntuitiyement, davantage que Famusement^vrai-

ment grisant pour un gamin. Les voitures, si nombreuses, sans grand bruit là, les passants, les trois quarts du temps bien mis et volontiers, de bonne humeur, flânant, fumant, causant tout haut — ia piupart des gens en province, se parlent comme à l'oreille, — les boutiques : ô ce duel de grenouilles empaillées chez un « natura> liste » de Bonne-Nouvelle I les enseignes : ô ce quatrain d'un perruquier de la Porte Saint* Martin, en face de remplacement où quarante ans après devait s'élever le théâtre de la Renaissance :

Passants, contemplez la douleur D'Absalon pendu par la nuque ; Il eût évité ce malheur S'il eût porté perruque {

Ces « vers » écrits en dessous d'un tableau un peu sommairement peint mais non des moinsimpressionnants pour des yeux

sans préjugés comme les miens d'alors, sont, je crois, les premiers que j'aie sus par cœur. Au fond, ils en valent bien d*autres qui ont fait et font ^^encore plus de bruit.

Au bout d'une huitaine de jours, le mobilier

PREMIERE PARTIE

étant arrivé, nous émîgrâmes aux BatignoHes,

' quartier dès alors favori des militaires retraités. Mon père devait y retrouver et 7 fdre beaucoup de camarades dans cette classe de

braves et dignes gens, bons bourgeois sans 4'affre et Thorreur d'Homais et de Prudhomme. Du premier ils n*ont rien et s'il leur arrivait, par

un malheur à ne pas craindre, d'employer le langage du second, ce serait alors littéralement et dès lors très plausiblement qu*ils pourraient

dire que leur sabre fut le plus beau jour de leur vie !

' BatignoHes. Entrée rue Nollet (alors Saint*

Louis), II" 2, vue du premier par quatre fenêtres, sur la rue des Dames et la rue Lécluse. La rue Lécluse où je devais habiter plus tard, par deux fois, !a rue où tu habites, mon vieux camarade Edmond Lepelletier, quand tu t'ennuies à ChatoUy dans cette même maison et ce même appartement du numéro 3 qui te vit naître.

« Naître^ vivre et mourir (le plus tard pos* sible) dans la même maison ! f> Bonheur que tous n auront pas, bien qu'on ne puisse répondre de rien, encore quHl me semblerait fou que

je dusse mourir, après, c'est vrai, y avoir vécu» peu, mais vécu, dans la maison n** 2 de cetterue Ilaute-Pierre, probablement Hoch Stein ^'/ra^x^ aujourd'hui, qui fut témoio de mon entrée en ce monde. Qu*elle assistât à mon premier pas dans l'autre, voilà, je îe répète, qui ni'étonaerait en dépit de toute proverbiale possibilité.

J'ai dit que mon instruction en province n'avait pas été des plus rapides. Il n'est que ce Paris pour les progrès sérieux, mossieu 1 Et je fus mis, comme externe à l'institution W... dans la rue Hélène, une toute petite voie qui conduit de la rue Lemercier à l'avenue de Clicliy, olim^ ce qui veut dire, hélas ! « de mon temps »^ Grande-Rue des Batîgnolles. Le modeste pensionnat existe toujours, et dernièrement, en allant visiter le maître Eugène Carrière dans son atelier de la rue — pas dommage ! — Hégésippe Moreau, j'ai revu, à travers les barreaux verts de la porte à claires voies, la cour aux quelques rangées d'arbres espacés suffisamment pour qu'on y pût jouer de-ci de-là aux quatre coins et au fond le perron aux deux rampes de fer d'où, à une distribution des prix, je récitai la fable du Cliêne et du Roseau^ dont je me

PREMIÈRE PARTIE

tirai avec une aisance relative, grâce à une rapidité peut-être un peu bredouillante d'élocu-

tion qui ne me trahit qu'aux tous derniers vers, durs à dire vite : essayez donc un peu, vous qui avez l'air de sourire :

Celui de qui la tête au ciel était voisine

Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.

Le patron, digne homme dans les cinquante ans, était petit, glabre, avec de longs cheveux

noirs séparés sur le côté droit par une raie, assez

hâlé de teint, front haut, nez droit et gros : une ressemblance sinon parfaite, frappante, avec (es lithographies de Victor Hugo à cette époque, le 1 Victor Hugo-Dante au lieu du Victor Hugo- Ribéra des dernières années. Il s'était marié sur le tard et avait une petite fUle qui mourut pendant le temps que je suivais encore son école, et ce fut une de mes premières fortes émotions i de voir pleurer cet homme robuste, que nous ! redoutions un peu tout en l'aimant beaucoup, ■ bambins de bonne famille et de saine éducation que nous étions, et dont il avait un soin et un 1 «ouci vraiment paternels. Caries des Perrières fut un de mes condisciples de la rue Hélène. Je ne l'ai jamais revu depuis ces temps préhisto- ^ riques. Qu'il reçoive ici mon salut doublement confraternel.

J'avais grandi. Je savais maintenant lire et écrire. Les quatre règles m'entraient à peu près dans la tête et j'avais des notions d'histoire et ^ de géographie. On commença de penser à me < mettre au lycée. Deux circonstances retardèrent quelque peu mes débuts universitaires : une maladie assez grave que je fis... et le Deux

Décembre I ^ j

CHRONOLOGIQUEMENT c'est « le Deux Décembre et la maladie » que j'aurais dû dire pour désigner les deux provisoires obstacles à mon entrée au lycée. La«maiA

•de gloire » qui est celle de tout écrivain un pt-vi digne de ce nom m'a fait écrire à l'inverse et bien à mon insu, étant données la nécessité de îa phrase à arrondir et la fatalité d'une chute à effet. Pitié, n'est-ce pas ? minuties et chinoiseries. Mais l'écriture èn est faite ! Cependant, dans un travail comme celui-ci, qui est surtout ou ne doit être et ne paraître qu'exactitude, ponctualité, littéralité^ indispensablement consciencieux me semble- t-il de revenir, fût-ce sur une « beauté », sur un \< agrément de style » en faveur de l'ordre strict des faits. £t voilà qui est accompli. Je reprends le fil de mon récit.

Depuis quelque temps» tant à Metz qu'à Paris, j'entendais parler autour de moi de choses qui m'ennuyaient fort et dont j*ai su depuis que c'était de la politique. 11 n'était plus guère question, quand il venait des messieurs à la maison, que de T Assemblée Nationale, de Président, de conflit, de Chevau-Iégers, de Montagne, d'£lyséens et de Rouges ! Parfois dç& noms rébarbatifs à Tenvi ou si ennuyeusemeiit longs, Cavaignac, Ledru-Rollin, de qui l'on craignait le retour, monsieur de Montalembert,. dont on attendait beaucoup, mais n*était-il pastrop du parti [)rêtre ? Tout cela finirait par un coup d'Etat dans un sens ou dans un autre,.

Louis-Napoléon à Vincennes ou la Chambre à Mazas, ou aiors, rincoiniu, les clcctions, la Révolution ! Moi, ça m'était bien égal, tous ces beaux discours, et pourtant je me disais, à part ce petit ignorant de moi, qu'il fallait pourtant que ça eût de l'intérêt pour que des grandes personnes, et surtout « papa t> qui m'était un

dieu, s'animassent à ainsi pérorer et parfois crier à ce propos. Mais ça m'était bien égal, en vérité, puisque malgré toutes mes ratiocinations

PRBMifcKB PARTIS

autour de ces problèmes et en dépit même des réponses brèves et juste à ma portée, obtenues par mes certainement^ très agaçantes questions sur de tels sujets :

— Papa, qu'est-ce que c'est que le Président ? — C'est le chef de l'Etat, petit. — la qu'est-ce que 1 £tat ? — C'est le pays, c'est la France, -r Alors, qu'est-ce qu*un coup d'Etat ? etc , etc.» Je n'y comprenais rien !

Ah ! certainement oui, que non, je n'y comprenais rien, quand, un matin d*hiver« vers dix heures, mon père, des journaux à la main, rentra d'une promenade, tout animé, lui si calme quoique nerveux, tout excité, disant: « C*est fini. Ça y est ! — Quoi donc, pour Dieu ? fit ma mère un peu inquiète du ton exalté. — -Et par-bleu, le coup d'Etat. Aujourd'hui la Cham* brc a Mazas. Domain le Président aux Tuileries. «C'est très ^rave, mais ça a l'air très calme. ».

Ce mot coup d'Etat que je necomprenais pas, et sur lequel mon père interrogé maintes fois par moi n'avait pu s'expliquer, naturellement, à un galopin de sept ans, et que le résumé qu'il

venait d'en donner n'éclaircissait pas, quoique bien topique et juste au poiat pour une intelli " gence toute au fait sî j'avais seulement su ce •que c'étaient que les Tuileries et que Mazas et surtout que la Chambre. (Le Président, que f avais déjà vu à cheval, en général de la garde nationale, je me doutais vaguement que

c'était une espèce de militaire à qui on faisait attention beaucoup quand il passait). — Ce mot de coup d'Etat, maintenant que \dL chose éidÀl faite, m'intrigua soudain par son actualité même, et je formulai, pour la quantième fois donc ? ma lancinante question, aggravée aujourd'hui d*un adverbe de temps sous forme à la fois de conjonction et d'exclamation : <k Alors, papa, dîsmoi ce que c'est qu'un coup d'Etat ? — 11 me tut très judicieusement répondu : « Tu m'ennuies. Ça ne te regarde pas, va jouer plus loin. » Le lendemain il fut bien un peu question de « résistance », d'émeutes partielles à Paris, vite réprimées, de mouvements insurrectionnels en province, dans quelques départements, le Rhône, la Nièvre (le Rhône, pensais-je, ne perdant pas l'occasion de me foncer en géographie»

PRIMlfcRB PARTIE 4^

cheMîeu Lyon, sous-préfectures... ah voilà ! la

Nièvre, chef-îieu Ncvcrs, sous- préfectures, hem, je les ai oubliées 1) mais tout ça plutôt artificiel : on tient les meneurs, etc. Demain le calme sera revenu et les affaires vont enfin reprendre. Le lendemain, 4 décembre, le temps était au sec bien qu'au doux, ma mére, après déjeuner, m'emmena faire un tour de boulevards. Rien dans les rues de Batignolies jusqu'à la barrière alors située entre les rues d'Amsterdam et de Clichy (un peu en deçà de l'emplacement actuel des grands mac^asins de la place Clichy) ne parlait de révolution, ni même de la moindre émotion populaire. La circulation sur les trottoirs et sur la chaussée était la même, ni plus ni moins que les autres jours. Des affiches collées de la veille aux murs de la caserne, attiraient quelques lecteurs des moins démonstratifs ; les rues de CUchy et de la Chaussée d'Antin ne présentaient aucune trace d'agitation quelcon* que. Chacun visi-

blement allait à ?cs allaucs, revenait de son plaisir. Nul même de ces groupes qui se forment d'ordinaire dans le Paris fié* vreux et avide de nouvelles. Sur le boulevard

des Italiens, un concours de curieux plutôt que

de mauitestants encombre à moitié le passage €t jusque sur la chaussée déborde en cohue plus facétieuse qu'autrement. Le grand trait un peu mémorable de cette journée qui commence consiste en, de-ci de-là, d*assez longs monômes de gens généralement bien mis allant en sens divers et scandant sur l'air des lampions ce mot que j'entends pour la première fois : « Ratapoil, rat-à'poil î » et qui m'amuse au point de le répéter de ma voix criarde de gamin. Ma mère, qui s'amuse aussi, néanmoins me fait taire bien vite se doutant que <c Ratapoil ii> est un cri séditieux. Nous remontons le boulevard Montmartre où les mêmes scènes à peu près se renouvellent.

Comme précédemment, l'attitude de la foule

n".i rien de foncièrement liostile et mcnic les gouailleries ayant quelque signification nettement anti-Louis-Napoléonnienne sont rares* Plus loin, à l'entrée du boulevard Poissonnière, le tumulte se hausse de plusieurs tons, on chante la. Marseillaise, les Girondins, on siffle, des Blouses clairsemées se mêlent aux « tàlmas >

PREMIÈRE PARTIS 5I

des casquettes aux hauts-de-formes. Peu de

femmes, mais celles qui se trouvaient là s exaltaient plus que les hommes dans les chants et •dans des gestes qui m*effrayaient. presque tou» tes des femmes de modeste condition et d'un ■certain âge. Pas de g risettes^ pas de rubans au 4>onnet, ni de volants à la jupe, ni d*escarpins de prunelles. Celles en chapeau et en bottines .•d'étoiïe plus fine étaient plus échauffées. Ces spectacles m'inquiétaient et je me serrai contre ma mère qui jugeant la position imprudente, me prit fortement par la main et rétrograda sur ie boulevard des Italiens, où nous retrouvâmes 4es bandes goguenardes et rigoleuses. Tout à •coup il y eut un grand cri de « Sauve qui peut !» et un reflux de foule se sauvant vers la Madeleine. Nous faillîmes être emportés, puis renversés dans cette panique sans motif visible. Une boutique grande ouverte, tout à côté de -chez Robert Houdin, fut envahie en une sccon* de par un flot de gens dont nous nous trouvâmes, et la devanture aussitôt sous volets. Dans •la demi obscurité où nous étions, nous pûmes ^percevoir pendant quelques minutes qui nous

semblèrent des heures, de grandes clameurs

indistinctes des galopades de pas sans nombre, puis le silence se tit, un silence absolu au bout d'une dizaine de minutes duquel quelqu'un se risqua à ouvrir la porte. Seuls quelques sergents de ville se promenaient de long en large sur le trottoir désert* puis quelques passants s'étant montrés, nous crûmes pouvoir en faire autant. Maman et moi enfilâmes bien vite la rue Drouot et la rue du Faubourg*Montmartre, où les gena remontaient en une hâte néanmoins sans désordre du côté des rues Notre-Dame-de-Lorette et Fontaine-Saint-Georges, puis nous obliquâmes par la rue Saint- Lazare, et, arrivés à la rue Blanche, fûmes témoins de l'arrestation par quelques hommes en blouse sortis de chez ua mar-

chand de vins, d*uiie voiture du train con^ duite par deux cavaliers qui, vu la résistance impossible et inutile, mirent pied à terre aussi<^ tôt. N^en voulant pas connaître davantage, noua fûmes bientôt de retour rue Saint-Louis, sans avoir rencontré rien d'anormal. Les deux trin^

PREMIÈRE PARTIS

glots dont il vient d^étre question furent les

seuls soldats que j 'aie vus à cette date trop militaire, d'après plusieurs témoins, du Quatre- Décembre mil-huit-cent cinquante-et-un.

Napolâon III (dessin inédit de Paul Verlaine}

Paul Verlaine a 5 ans (Voir page 23) (dessin de Paul Verlaine)

JUSQUE là, et depuis lorà, je n'avais et je n ai jamais été ce qu*on peut appeler ma* lade ; car je ne compte pas le rhumatisme et «es suites, qui m embêtent vraiment, m'empê- -chent dans mes affaires et m'ont valu la dëche et tout le bataclan, et depuis près de dix ans font de moi une espèce d'infirme bien portant, souvent rageur et parfois abattu. . . Mais on dit qu'avant !a grande échéance, un chacun doit payer «on tribut, sa dette pour parler plus modernement. Un soir donc, je me sentis pris de fièvre ; Tien de délicieux comme un commencement de fièvre; c'est volatile, les idées (de pensée, on ti*en a plus et quel bon débarras 1) tourbillonnent en sentrelaçant et se désenlaçant sans cesse et toujours. On ne sait plus oh on en est, «inon qu*on s*y en trouve bien et mieux. C'est

un peu comme certain moment de l'ivresse où l'on croit se rappeler qu'on a vécu le moment oh Von est, et le vivre ce moment-là. Seulement, ici, la sensation est si vague qu'elle n'ci> est plus sensation, mais caresse indéfinie, jouissance de néant meilleure que toute plénitude. Je remplirais un chapitre et un volume à vouloir analyser cette sorte d'état que je n'ai jamais éprouvé autant qu*à ce moment de ma vie.

Comme j*avais fait part à mes parents du chan* gement survenu dans le train normal de ma.

santé, qu*une perte soudaine d'appétit et une volubilité inaccoutumée de mes discours qui commençaient à devenir incohérents les renseignaient d'autre part, ainsi que l'ardeur suspecte de mon teint, et quMls se montraient inquiets,, je me crus en péril de mort et je me disais, Louis XIV au petit pied, «que ce n'était pas si pénible que ça de mourir » ; puis ma téte par degrés s'alourdit, les veines me brûlèrent et je m'endormis d'un sommeil aux mille rêves qui continuaient dans mille réveils en sursaut. Bref la maladie, une fièvre muqueuse, se déclara très forte et dangereuse. J eus un délire violent et

PRIMtèEB PARTIS

Sf

multiforme, tantôt riant, tantôt sanglotant, hébété tour à tour et raisonneur. Un épisode

m'en fut raconté qui est assez bizarre : la table de multiplication et Ja liste des départements avec leurs chefs-lieux et sous-préfectures, ces deu^t bêtes noires des petits écoliers, chimères accroupies sur ma poitrine haletante, revenaient souvent dans

mes divagations où j'en faisais, avec le système métrique, autre Croquemitaîne , un amalgame qui eût été amusant dans toute autre circonstance. C'est ainsi* qu'entre deux assoupissements entrecoupés de paroles inin* telljgibles, il m'arrivait <!C dédire» par exemple : «cinq fois huit Saint-Brieuc, Lannion, Loudéac; Vendée, La Roche-sur-Yon, décî, centi, milli ; décamètre, dix mètres fois Poitiers, Châtcllerault, Civray, Loudun, Montmorillon,..)>

Des soins infinis me sauvèrent, la convalescence t^c fit lentement, d'abord doiiloiireuse, puis pénible, impérieuse, impatiente, puis paisible et câUne en réponse aux gâteries pruden« tes dont me bénissait ma mère pour qui je conçus, de l'avoir vue, ou plutôt perçue, si bonne, tout dévouement, tout veilles, tout

réveils incessants, pendant le fort de la crise, une affection toute nouvelle. Au naïf, presque sinon tout à fait instinctif attachement dont ravaient l'usqu'ici entourée, assiégée ma faiblesse et mon ignorance, succéda dès lors Tamour filial, instinctif aussi et qui est, comme disent si bien les bonnes gens, dans le sang, mais de plus à présent, pour ainsi dire, raisonné tout en restant, pour la vie, déraisonnable, reconnaissant et plus et mieux que cela, conscient d'être à son tour capable de dévouement et susceptible de sacrifice. Et ce sentiment tout- puissant et doux et bon par excellence se manifesta tout d'abord par une soumission sou* riante, au fond attendrie jusqu'à en avoir une envie délicieuse de pleurer. Il n'y eut pas de tisane assez amère, de drogue trop dure pour me tirer, quand offerte par Maman, autre chose qu*un sourire j'oserai dire de béatitude, et» lorsqu 'arriva la gucrison, d'étreintes assez étroites, de baisers assez forts puis assez tendres et mouillés de quelques larmes brûlantes, sur ses joues et

sur ses mains, et rafraîchissantes (ô combien !)à mon pauvre cœur d'enfant encore

PREMIERE PARTIE

pur, si pur alors, et, au fond, depuis (toutes

les fois que je pense à ma mère) à mon pauvre cœur d'homme malheureux par ma faute et faute de l'avoir eue toujours sous les yeux, même morte, surtout morte qu'(!!(est maintenant, mais non, elle vit dans mon âme et je lui jure ici que son fils vit avec elle, pleure dans son sein, souffre pour elle et n'est jamais un instant, fût-ce dans ses pires erreurs (plutôt faiblesses 1), sans se sentir sous sa protection, reproches et encouragements, toujours î

— « Maintenant que le petit est guéri, que toute craindre de désordres et de pillages a disparu — dit un jour mon père qui, comme tout le monde en ces temps, avait eu peur d'un bouleversement et d*une conflagration immédiate dont les nôtres ne semblent pas exempts ron plus d'être menacés dans tels très brefs délais, — si nous le mettions au lycée. Qu'en dis-tu, lapin ? »

« Le lapin », c'était moi que mon père se plaisait à appeler ainsi, répondit naturellement, fier à la pensée d'avoir un képi, une tunique et de faire des «. cLudes », répandit ;

■ — « Oh ! oui, alors ! »

Ma mère préférait une pension qui me conduisît au lycée. Une pension, c*est plus familial et

j*y aurais un peu de paternité (elle pensait : de maternité) avec les avanta^^es scolastiques (elle pensait : et officiels, profitables, pratiques, pour plus tard) du lycée.

On se décida pour une bonne pension qui me conduisît au lycée.

Souvent dans mes promenades en famille, en passant par la rue Chaptal, venu des P>atignoIies, j'avais remarqué presque à l'entrée, à gauche, une grille donnant sur une cour pavée avec un corps de bâtiment et, en suite de la grille, troué d^une petite porte d'entrée, un long mur avec de grands panneaux de bois noir suspendus, tenus par des clous dorés où il y avait en lettres d'or des mentions de toutes sortes de choses enseignées : « Préparations aux Ecoles spéciales. Baccalauréat, Licence, Enseignement secondaire et primaire, Cours du Lycée Bonaparte et du Collège Chaptal, etc.

etc. » Au-dessufi de la grille il y avait un écriteau en long, de boi^ noir également, avec, aussi

PSEMI&R PARTIE

en lettres d*or, plus grandes : « Institution L...» Cette pompeuse façade m*avait séduit et j'exprimai à mes parents le désir d'y entrer, désir •qui, après renseignements pris et obtenus bons, fut exaucé.

Ce fut presque joyeux, moyennant promesses ■ de venir me voir très souvent, que j'y fus -conduit par une après-midi. Le maître de Téta* blissement, officier d'Académie, chevalier de la

Légion d'honneur et, ce qui à cette épo4ue marquait bien, capitaine dans la garde nationale fort épurée et triée sur le volet d'après le Deux- Décembre, un grand homme assez corpulent, complètement rasé comme il était encore •d'usage à cette époque dans la bonne bourgeoisie, qui. de prime abord, m'imprima une certaine révérence. 11 parlait un peu sec mais d'un ton franc et ce fut sans boniments, comme on ne disait pas encore, sans insistance qu'il fit l'éloge de son établissement <^ très connu » de père en Bis et qui s'enorgueillissait d'avoir produit des hommes remarquables et marquants, par exemple. M. Sainte-Beuve. 11 nous fit ensuite visiter les dortoirs qui ne me parurent

pas trop maussades avec leur carreau rougebien ciré, leurs hauts murs peints en vert clair et les rangées de lits bien blancs flanqués chacun d'une petite comnïode et d*Qne chaise « le réfectoire qu'une odeur point trop désagréable de soupe et de légumes emplissait. Aux murs il y avait des cartouches bleus ceints de lauriers, peints où se détachaient en blanc des noms de lauréats aux Concours généraux : celui de Sainte-Beuve était le dernier. Quelques places, vides restaient : <s Votre fils y sera un jour » dit sérieusement, me parut-il du moins, M. L...

Hélas I sa prophétie ne devait pas se réaliser.

J'aborde ici un temps bien intéressant — selon moi ^ mais bien scabreux comme ditru ulté d'écriture et lutte contre des minuties à exprimer, des nuances presque infinitésimales qui ont, à mes yeux, leur importance très sérieuse, encore qu'elles soient puériles dès le début, mais pour devenir adolescentes... et c'est le diable, alors, à confesser, sa propre adolescence, quand elle fut la mienne ! Cette très sincère et le moins atténuée possible exposition de mes débuts... en bien des choses nHra pas sans d*assez

grands tirages en mon for intérieur et sans de dures c oncessions aux usages adoptés en matière de style autobiographique, — mais titre oblige, et puisque Ton m'a un peu imposé celui qui crie « gare ! » en lête de ces <v notes », j'essaierai, après Rousseau (j'invoquerai même

Saint- Augustin, qui daignera peut-être à certains moments diriger ma plume hélas ! si profane et si indigne !) dire la vérité vraie sur moi, un moutard de ne ut à seize.

Toutefois, n*aUez pas croire à des horreurs par trop, — mais à un scrupule non exagéré, voilà tout, et ce serait déjà trop.

Le jour de mon entrée « à la pension », comme d*instinct, ou plutôt d*instinct tout court, j'eus horreur, pas peur, horreur, non de la salle d'étude aux pupitres noirs, à 1 odeur pédestre et encore autrement, à la chaire cent fois repeinte en jaune brun, cent fois s écaillant, d'où nous dominait mal et maladroitement le pion détesté et en revanche haineux et injuste (pauvre garçon, poète ou étudiant par trop pauvre, ou, alors, pion de métier, il y en a, et de consciencieux, et de féroces, — et d'autres 1), détestable en tout cas ; non du décor, triste malgré, pour un enfant, la nouveauté (Louis XVIl au Temple) ; mais peur» mais horreur des camarades déjà disciplinés, indisciplinés, devraîs-je dire, profitant de la moindre occasion de faire du boucan entre deux silences trop serviles pour

PRSWfcRE PART» 5$

être bien vraisemblables, ou dans les bras sur

Tépaule ou sous la table témoignant deux à deux d'un zèle extrême à 1 étude commune d'un texte à réciter tout à Theure ou à

remettre demain, au Lycée Bonaparte ou au collège Chaptal, dont r£tablissement était comme qui dirait un des suif ragants*

Par dessus le marché, comme j'étais entré à l'Institution vers quatre heures de laprès-midi et que la classe de ja division des petits» dits élémentaires, étant en train, il importait de ne pas la déranger, on m av ait placé dans l'élude des moyens de 12 à 14, 15 ans, revenus de Bonaparte (les Chaptaux avaient leur étude à part) ; et c'était la coutume pour les élèves de cette catégorie qui étaient punis, de subir, en forme de pensum, une espèce de dictée latine ou française epclcc mol par mot, cl'aprcs le livre,, par Tun des patients, à haute et intelligible voix^ sur ie rythme un peu de ces sortes d*exerclces dans les écoles primaires] « B, A, ba, Baba, B,.^ É, bé. Bébé ». Ce jour- là, ie texte était emprunté à Télémaque et au chapitre de cet ouvrage où se trouve le récit de la descente aux

Enfers du Fils d'Ulysse, et le garçon chargé de la dictée, Tun des plus âgés de 1 étude, doué de cette grosse voix virile dont sont si fiers les gamins en voie de puberté, forçait encore cette voix et, dans l'intention non équivoque de [aire enrager le maître d'études, scandait furieuse» ment son épellation. C'était en hiver. Quatre lampes à suspension pourvues d abat-jour métalliques jetaient sur les quatre tables noiresde la salle une lumière dure qui rendait l'ombre des murs d'autant plus sombre et pour mes yeux inaccoutumés à des aspects aussi sévères, com*. me effrayante. La voix terrible allait toujours évoquant le Phlégcton, géton, Kadamante, damante, etc., — et c'était très impressionnant, je vous assure. Même c'était trop fort pour le premier jour et ma mauvaise impression fut si intense que j'eus grand peine à refréner une envie de pleurer.

Une cloche son:ia qui aruiançait l'heure d'aller dîner. On se mit en rang deux par deux, moi accolé à un élève de ma taille et qui, durant l'aiisez long trajet de la salle d'étude au réfectoire, ne me dit pas un mot et, en place, se

Uigiiizeû by i^OOgle

retourna plusieurs fois vers Tun des deux camarades qui nous suivaient, lui murmurant entre

haut et bas des choses évidemment sur mon compte que je ne pus bien discerner, à cause <iu bruit des pieds traînant ou sautillant sur le <:hemin pavé que suivait la longue bande écolière, mais que je devais à bon droit, sans nul doute« soupçonner véhémentement d'être plus ou moins malicieuses, sinon tout à fait malveillantes.

Le réfectoire, dont j ai déjà parlé, contenait trois longues tables, celle des grands au milieu,

des moyens et des petits, dont j'étais, à droite et à gauche, puis celle des maîtres d'étude, plus petite, dans un coin à gauche en entrant, face 41a porte de la cuisine, toutes quatre en marbre

noir, sans nappe. Avant que Ton pût s'asseoir, un surveillant en chef que Von appelait» ainsi que ça se fait encore, je pense, maintenant, dans les établissements de ce genre, Monsieur l'inspecteur », dit le Benediciie traduit en un français qui enlevait toute la beauté du latin ; ainsi dans les sous-entendus de sa concision, ce prologue si plein de choses « Benediciie Domi-

Ùigiiizeû by <jOOgIe

m/S » était remplacé par un simple signe de croix : « Au nom du Père, etc. « que suivait platement ceci : « Bénissez*Dous, Seigneur»

ainsi que la. nourriture que nous allons prendre)>, au lieu du cordial et comme tangible- « Nos et ea quœ jsumus sumpturi benedicat DexTRA Christi. »

C'est vrai que cette prière était à l'usage d'écoliers (dont plusieurs cependant étaient de& rhétoriciens et des « philosophes y>) mais... lisez plutôt Châteaubriant au sujet du besoin qu'a l'humanité vis-à-vis des Puissances célestes d*un langage mystérieux où soient'impltqués^ dans l'hommage et dans la supplication qui n'ea est d'ailleurs qu'un accessoire, les besoins inconnus d*elle-même, la pauvre humanité.

C'est à ce point vrai que même les Protestants anglais emploient dans leurs offices religieux, si beaux quMIs en sont presque catholiques(molns la cordialité, bien entendu, l'intime et la révérence toute filiale), le vieux langage du tempsd^EIisabeth et d'avant elle, presque ou plutôt tout à fait compréhensible aux bonnes gens qui n'en psalmodient pas moins à Tégiise efficace-

Uigiiizeû by i^OOgle

ment pour le^ur salut» n'en récitent pas moins le matin et le soir à leur chevet le Pater et le

Credo dans les termes littéralement qu'employaient les premiers Puritains 1 La soupe fut servie, combien médiocre au

prix des consommés {)arcnLals ' du bouilli s'ensuivit, sec autant qu'était délicieusement entrelardé le bœuf d*à la maison avec son cortège de ces légumes divins dits du pot-au-feu ; vinrent des haricots... rouges... de ne ressembler en rien aux farineux tendres et blancs» sous des condi* ments « puissants et doux » de la bonne table » de papa et maman. En fait de dessert une pomme, comment déjà ? calvi, reinette, non certes, mais si peu mûre et tant meurtrie ! .. (ô les desserts de la rue alors Saint*Louis des Batignolies !) Et Tabondance dans la pourtant si belle timbale d'argent avec un beau V gravé et un beau 5 qui était mon numéro, l'abondance, mot charmant, seul mot vraiment digne d*être proféré, odieusement détourné de son sens, pour s'appliquer à une sorte d'eau de rinçure de bouteille que c'eût été encore un abus d appeler de Peau rougie ! cette boisson pire

Ùigiiizeû by <jOOgIe

que de l'eau tiède, je la comparai avec le doigt de bon vin pur qui m'était octroyé chez nous au dessert du déjeuner et, après la soupe, à diner. C'en était trop ! ces impressions gastronomiques jointes à celles de Tétude sinistre et de la lugubre dictée me dictaient, sinon mon devoir, du moins l'atLe a faire.

Et profitant, au retour du réfertoire, de la porte ouverte pour le départ des externes et de la confusion produite par ce départ croisant la théorie des pensionnaires revenant du réfectoire, — je m'enfuis.

CE saut dans Tinconnu de la rue et du soir, d'un pauvre petit garçon épouvanté de se trouver sans ses parents, s accomplit -si vite« comme toutes les grandes déterminations, et si heureusement, sans accrocs ni rien, que j'en restai une seconde comme

étourdi, — une seconde, après quoi je m*ortentai du premier coup... Je ne lus pds un quart d'heure à f:nre le trajet de la pension à la maison. La grande -affaire, par exemple, était de me trouver en face de mes parent?: : tous mes petits principes de déjà s'agitaient dans ma jt^une conscience, rassurée au fond, sous la forme plutôt de scrupules. Je raisonnais à peu près ainsi : « Voyons, tout de même, eniin ! Papa et Maman m'ont mis en pension pour mon bien. Ils savaient ce qu'ils faisaient en agissant ainsi. J'aurais dû

Ùigiiizeû by i^OOgle

^■■«•MMBa ••Ma«k»nMMa* t •« • • • • •«■*• ■ — - -- -- ^ ._._HJH_.J l.j jl '~ ' >aa>ad*aa ka^aaka^ h4>aMaaaa>aaaaa«Baaa*aaa*

rester et attendre UQ peu. On serait venu me voir, pour sûr, demain..* Décidément C'est maU

Ça va leur faire de la peine... Et puis, qu'est-ce que dira le maître de pension ? » Cette dernière considération, si naïve et bien d*un enfant

craintif et gdté coiimie je l'étais, m'obsédait surtout, car j'étais, au fond, bien sûr du prompt pardon de mes parents qui, je le sentais sans

m'en rendre compte, verraient plutôt là encore une preuve d'amour filial que d'instinct vers la maison douce et commode» et dans ma démarche, le bon petit chien habituel et non le chat habitueux purement et simplement. En vérité^ il y avait bien un peu de Tun et de Tautre.

Je courais donc, sans hésiter un instant, sur la direction la plus courte. Très souvent mené* en promenade par mon père dans ces paragesprécisément des quartiers Vîntimîîle et Notre-Dame-de-Lorette, je n'avais pas à me tromper ; et c'est, par le demi -brouillard et sous la lueur humide des becs de gaz encore primitifs — ou tout comme — de cette époque reculée formidablement vite^ que j'allais de toute l'agilité de mes petites jambes qu*un torrent, qu'un incen*»

Ùigiiizeû by i^OOgle

die n*eût pas arrêtées, me garant des passaots inattentifs et d'ailleurs peu nombreux, insoucieux moi-même de mon allure assez bizarre, avec ma tête nue (ma casquette à larges bords, de courte visière, et son long gland de soie floche pendant à gauche, était restée à l'étude) et mes cheveux ébouriffés du vent funeux de ma course.,.

J'arrivai enfin, traversant en quelque sorte d'un bond le large vestibule du premier escalier d'où le concierge, un Espagnol avec le fils de qui j*avais naguère fait des petites chapelles à la fête-Dieu et allumé des feux d artifices en miniature dans la grande cour que ce soir-là je traversai à perdre haleine, d*oà le concierge, dis-je, m'aperçut et me cria : Bonsoir, Monsieur Paul, mats pourquoi courez- vous ainsi, nu-tête?

J'avais, en vérité, bien autre chose à dire et à faire qu'à lui répondre, et ce fut d'un trait que je grimpai notre premier étage et dun geste réitéré que je tirai le cordon de la sonnette avec quel cœur qui battait, qui battait ! La bonne ' m'ouvrit, fit un ah I et al-

lait prévenir quand, la bousculant en arrière, je tombai plutôt que je

Ùigitizeû by <jOOgle

n'arrivai dans la grande sombre salle à manger où Ton dînait... Je tombai... dans les bras de ma mère et puis de mon père — et de ma cousine Elisa — et de mon cousin Victor, son frère, tout petit, tout trapu, avec la moustache ei> croc et]e fer à cheval du chasseur de Vincen* nés qu'il était. Instinctivement ou cordialement, ou les deux tout ensemble, chat ou chien,, j'avais vaincu.

Dans les yeux, au fond peu surpris, dans le»

bras tendus presque d'avance et si vite autour de mon cou, dans les baisers doux et longs de ma mère et de ma cousine, vifs et barbus de mon père et de mon cousin, je perçus bien vite toute indulgence sinon quelque approbation de par derrière la tête... Et je me mis à pleurer délicieusement en expliquant mes raisons qui furent admises tout de suite et, plus tard, quand, à la question « as- tu faim ? », j*eus répondu de la bouche et des dents, savourant le bon potage au tapioca, le tendre poulet, et... je ne me rappelle plus quoi en fait de légumes et de desserts, et bu, avec délices, le doigt de bon vin pur (pas de café le soir, ça empêche de dormir)^

Uigiiizeû by i^OOgle

paternellement, maternellement, et mieux qu amtcalement combattues et réfutées. Convaincu

que i'avais eu tort lout de même, je pi omis de me laisser reconduire à la pension 1^ lendemain après*niidi ~ et j*ailaî me courber, pour la dernière fois... jusqu'aux vacances de Pâques, dans mon petit lit où je dormis à poings fermés.

Le lendemain vînt, toutefois, et je tins à bon* neur de bietit de gentiment remplir ma promesse. Ce fut mon cousin qui se cbargea de me reconduire et d'expliquer au patron les choses et d'excuser ma fugue de la veille.

Pendant le trajet, il m'exhorta à être homme, à me considérer un peu comme au régiment !

Que diable ! j'étais d'une famille de militaires, et de même que lui (vieux sergent, grognard d'Algérie, qui devait plus tard, rengagé par deux fois, faire les campagnes d'Italie et du Mexique) s'était habitué à la vie du régiment, yt devais m'accoutumer à celle de collégien. Je

me ferais des camarades, si jt; témoignais d'un bon caractère, d'un bon, pas d'un trop bon. Ne pas trop, par exemple, laisser les loustics se

Ùigiiizeû by <jOOgle

moquer de moi, me battre au besoin, une bonne fois ou deux» après quoi tout irait comme sur des roulettes, etc . , etc.

Il parla si bien que ce fut presque joyeuseinent que je rentrai dans ce « bahut ^, mot que je devais connaître le jour même, d*où je m*étais sauvé si navré la veille. D'ailleurs pas médiocrement Ber de mon compagnon chevronné, à la face hâlée, au «

bouc » épais un peu grisonnanl déjà, dans son uniforme sombre si populaire alors, et encore 1 -

Il fut, comme bien on devine, facilement pas* sé condamnation sur mou escapade, et c'est allègrement, le cœur léger, et plein de bonnes résolutions que je fus présenté par M. L... au professeur de la classe élémentaire où jc devais passer un an avant de faire partie des élèves que la pension conduisait au lycée, alors Bonaparte, Condorcet depuis, après avoir passé par Fontanes entre temps.

Dans ce milieu qui était bien le mien, com* posé d'enfants de mon âge, de familles bourgeoises, gentils et timides pour la plupart, je fn*apprivoisai .vite et me plus si bien par la

Ùigiiizeû by i^OOgle

isuite, que véritablciiicat comparable aux peuples heureux qui n^ont pas d'histoire, c*est, peut-être, ce passage d'une année dans cette petite classe paisible aux récréations prises •dans une cour spéciale où la surveillance était plus facile et, par le fait înccssanle, c'est peut- ^tre, oui, la période de toute ma vie dont je me «ouviens le moins. J'ai beau fouiller dans ma mémoire, je ne vois, dans ce lointain, rien, absolument rien, non seulement de saillant» mais d*existant: éclipse totale de souvenirs, du moins quelque peu dignes d*étre rapportés dans cette plutôt minutieuse revue d'une vie beaucoup en. nuances...

Et je veux reprendre ce récit à l'époque, qui simultana, de ma première communion à mon «atrée au lycée.

On nous conduisait à la messe dans une église en bois sise dans le milieu de la rue de Clichy, et qui était provisoire en attendant l'érection» en face de la Chaussée d Antin. de T « élégante » Trinité qu'un sait. Quant au catéchisme, c'était rue de Douai, — près du square Vintimîlle alors fermé au public et orné d*une statue

Ùigiiizeû by i^OOgle

en marbre blanc de Napoléon l * à laquelle il arriva une nuii une malodorante aventure, — qu'on nous menait l'entendre dans une chapelledisparue depuis, ou, du moins, je le crois.

AIDES, église et chapelle; 1 une avec ses

colonnes romano-gothiques peintes à la

-i^détrempe, en rose et vert clair, son autet

gotbico-roman chromologiqucment décoré de même, ses autels des bas*côtés tout petits et par trop pauvrement prétentieux sous un vitrail d'Epinal à la douzaine et, au long des murs verdâtres et rougeoyants, de moisissures et... de couleurs de chez le mauvais marchand, un chemin-de-croix signé... rue Bonaparte ; — 1 autre son chemin-de-croix signé... rue Saint-Sulpice, ses bancs^ son autel, sa chaire-bureau, de ce jaune-pisseux... et pire ou mieux au choix, son plafond presque d'appartement, le tout avec des prétentions confortables dans le délabré^ par-ci par-là un prie-Dieu de velours grenat pour les mamans et des chaises de paille multi*

•colore, à la belge, pour les papas et les messieurs du clergé, désireux d^assîster, mamans,

papas et les messieurs du clergé, à renseignement spirituel <^ prodigué » à leur chère progéniture et tendres ouailles, — et celles ci ! pour quelques gamins comme moi, alors, je le dis sans plus de modestie que de droit — presque -encore innocents ou... à demi, encore, ignorants du péché « péché honteux », du « vice impur », ■un flot de galopins déjà vicieux, à moitié flétris jdans la fleur de leurs douze ans, ironiques, incrédules, qui chantaient si tu crois que 4'aime » sur l'air de « Esprit Saint ^ descendez nous ! y>

Laides, église et chapelle. Affreux et odieux, pour la plupart, les « gosses » du catéchisme ^ont j'étais, moi, encore aimable et naïf.

De renseignement en lui-même, qu'en dire ?

'C'était à peu près comme la messe basse que nous entendions le dimanche de grand matin, dans Tétroite église provisoire de la rue de Clichy, blottis dans un recoin qui était le baptis- *tère,— correcte, sèche, — et paslongue,la messe.

Pas assez du moins pour moi vraiment, j'y

PREMIERE PARTIE

insiste, qui, élevé sans fanatisme par des parents point dévots, mais d'une religion plus quece qu*on appelle raisonnable dans des milieux bourgeois, avait 1 intuition des beautés ou plu* tôt

des bontés vraies de la doctrine chrétienne ou plutôt catholique en attendant qu'après un. long temps d'erreurs de toute sorte et de fautes^ violentes, je dusse en un jour de malheur et de bonheur exhaler mon âme convertie en de&.

vers qu'on a bien voulu' trouver remarqua*

bles. . .

£t ma première communion fut « bonne ».

Je ressentis alors, pour la première fois, cette

chose presque physique que tous les pratiquants de r£ucharistie éprouvent, de la Présence absolument réelle, dans une sincère approche du. Sacrement. On est investi. Dieu est là, dans notre chair et dans notre sang. Les Sceptiques, disent que c'est la Foi seule qui produit cela, en l'imaginant. Non. Et TindifFérence des im* pies, la froideur des incrédules, quand par dérision ils absorbent les Saintes Espèces, est.

reffet même de leur péché, la punition temporelle du sacrilège...

Ma confession générale avait été scrupuleuse : je me souviens de m'étre accusé de vol

parce que ayant par mégarde emporté de chez une épicière de la rue des Dames deux images <l*un sou au Heu d'une. C^était bien» n'est-ce

pas, cela ?

Or, dans raprcs-midi du jour le plus beau de la vie, selon Napoléon après avoir été confirmé de la main de l'infortuné archevêque Sîbour, qui devait périr assassiné quelque temps après de la main d'un prêtre interdit, comme j'étais invité par la mère d'un camarade du catéchisme à prendre le thé chez eux et qu*il se trouvait que feu son mari avait servi dans Tartillerie, elle me dit : <s ALus, puisque Monsieur votre Père est un capitaine du génie en retraite, il a dû connaître mon pauvre mari à TËcole

>lytcchniquc.. .» P^t luui qui savais que mon père, dailleurs lui-même fils d'un notaire et <qui, petit clerc de ce dernier, s*était à seize ans engagé pour la campagne de France et avait passé très vite du rang au grade d'officier dans uii corps où il fallait les mêmes études qu*à l'Ecole, je répondis : « O certainement oui ».

Ùigiiizeû by i^OOgle

Pai L V'kRI.AIXE en C()I.I.K(ÎIEN {jV après unj photogr iphi'e)

Ce gros et laîd et bêle mensonge me pesa quel*quc lemps ; après quoi, pour en finir avec mes. opinions religieuses d*alors (ô misère ! un enfant de douze, puis de treize ans !) Tannée d'ensuite» lors du renouvellement de ma première commu* nion, avec d*autres polissons de treize ans, je lerëpète à dessein 1 je refusai de me con* fesser.

Vous voyez bien que nous valions à cette* époque les jeunes libres-penseurs, potaches oa

macrotins, de ces jours-cî !

Quittons, pour y revenir peut-être plus tard,, ces choses... réparables, — puisqu'elles furent réparées bien des années api\s, et mémorablement, alors et depuis.

Le jour de mon entrée au lycée suivit de près, celui de ma première communion. Moins solennel, il fut important, lui aussi. Pensez donc 1 il s'agissait d*être lycéen, de faire « des études », d'être parmi les moyens à la pension, — et la pension avait un uniforme tout comme les lycées^ d'internes, et le patron préférait que ses élèves eussent un uniforme pour aller au lycée (le lycée: n'avait pas, lui, d uniformej.

Uigiiizeû by i^OOgle

On y allait deux fois par jour, excepté les dimanches et les jeudis. Je nws vois encore, en

longue file, descendant la rue Blanche, arpentant la rue Saint-Lazare et circulant parmi Tencombrement écolier du petit bout Nord de la rue Caumartin qui nous faisait aboutir en face de la lourde porte monumeutaie » entre les fontaines non moins monumentales « ornées »

de têtes de lions, dignes d'être ceux de l'Institut, qui étaient, comme leurs doctes confrères, censés cracher de Teau ou en vomir, comme vous voudrez, mais qui restaient le plus souvent à sec.

J'étais désigné pour la septième... J'entrai chez le père Robert, un homme âgé, vif comme la poudre et qui punissait ferme. En ce tempslà les professeurs portaient la robe et la toque» et les prières d*avant et d'après la classe, celleci, de prière, au sou du

tambour que battait dans la cour un garçon qu*on appelait, de mon temps du moins, (pourquoi ?) Suche-Mèche — étaient en latin, Veniy sancie Spiritus.., S ni/

Je commençai, comme je devais finir, avec

Uigiiizeû by <jOOgle

du zèle et du succès dans l'intervalle, par être

un cancre, mot affreux, sens large et plus clément que rébarbatif au fond, et les punitions ne me furent point épargnées par Texcellent professeur. Le latin m'amusait encore un peu, la mathématique (ô cette règle de trois, je la comprends moins que jamais, tout en la raison* nant un tantinet mieux qu'alors !); mais l'histoire (des dates !) la géographie (des noms !) m'embêtaient ferme .

Le |)rcmier de la classe, grosse tête ébouriffée et maligne, était toujours M. MariusSépet. Moi je flottais entre vingt-cinq et trente sur trentecinq.

Ùigitizeû

IL paraît que le mobilier des lycées s'est amé» iioré. De mon temps, celui de Bonaparte se trouvait furieusement primitif, j'admets que •c'était un lycée d'externes ; mais on ne peut .pourtant pas voir une raison pour offrir à des iils de gens qui pciient cher, de pareils amphithéâtres de purs bancs sans tables devant, ni TÎen en fait d'autre confortable. Et j*abomine, ici, en plein grand public, les divers régimes, républiques ou monarchies, et vice versa^ qui «e sont contentés de ces sièges pour leurs futurs hommes instruits sérieusement. Voyez-vous -cela d'ici ? le cul sur une planche de corps de ^arde, de violon, à plus justement parler

; la poitrine et les épaules courbées vers les genoux -où quelque « buvard » était chargé de recueillir dans ces conditions un texte grec ou latin. La

Uigitizeû by i^OOgle

chaire même du professeur était un chef*d*œu^

vre de monstrueuse incommodité...

Ceci dit, parlons un peu, très vite, avant d'en revenir à moi, sujet principal de ces lignes sîn-^ cères, des braves gens t^ui m'inculquèrent le peu que j'ai de notions quelconquement classiques. Tous étaient ce que je puis maintenant dire en tout calme acquis cher, avec un tout petit nom tout de même, de braves gens plus convaincus, que nos normalien» d'aujourd'hui, gent un peu factice ! instruits, certes, autant, — et moins familiers, ce qui valait mieux, envers les jeunesesprits confiés à leui-s soins, que les échappés modernes de la rue d'Ulm. Mais, c a ne fait rien,, quels types, même à distance, et à quelque dia* tance, que les trois quarts de ces excellentes, -gens î

Je veux abréger la liste et ne contrister personne des rares survivants qui peuvent en fairè-

partie, iMd;s, nonobstant, mais, néanmoins,, mais, en dépit de tout, et quelques considérations qui puissent m*arréter, laissez*moi, voulez*

vous, sourire, un peu, à Tidéc, au fond affectueusement évoquée, de ces maîtres de notre

jeunesse, produits bizarres d*un tas de révolu*

tions politiques n'aboutissant chaque fois, pour le dire sérieusement, en tout patriotisme, qu*à de l'amoindrissement général, malheureuse-

ment !

£n sixième, M. M..., où j'étais (je dis où, comme d*un lieu I) camarade de banc avec un

Hayem, ce brave M. M... qui passait, entre deux dictées et quatre ou huit ou dix correc« tions de copies, sa langue sur de la colle à

bouche en vue de futurs devoirs à « donner » ; en cinquième M. P.. ., fortes galoches, vaguement découragé (n*était-il pas un peu « républicain » en ces temps d'empire... impérial ?) fortes, dis-je, galoches, le collier de barbe à la Jules Favre et tout indifférence à sa classe ; en quatrième, M. V..., qui avait le tic de se passer un doigt sous le nez à chaque peusum qu'il infligeait ; en troisième, un M . Réaume qui a, je croîs, écrit quelque-chose chez Lemerre, qui ne m'aimait guère et avait probablement raison, et qui, un jour que, du fond de la salle de classe qui sentait abominablement la peinture, nous observions — on était en juillet, toutes portes

Ùigitizeû by CaOOgle

et fenêtres ouvertes — les ellorts d'une liirondélie, chue à terre, pour s^envoler, nous dit,, spontanément, sans le vouloir ou non :

L'ennui naquit un jour de Tuni. . .versité.

£n seconde, M. Perrens, historien de Hiéronimo Savonarola et autres pères Hyacinthe, qui . me détesta, m*a-t-on dit, et me déteste encore, m'a-t-on dit récemment (pourquoi, mon Dieu ?) £n rhétorique, M. Durand, son râtelier et sa perruque ; et fier de ces parures,

...Empto dente fcrox et cri ne vcnali.

M. Deltour, aujourd'hui, je crois, inspecteur d'Académie, auteur des Ennemis de Racine^ un esprit exquis, qui fut indulgent à ma paresse^ mais sévère à mes traductions en vers de Properce, entre autres un... sonnet ! où la fin — in caudà... — fin que voici :

L'humble table de chêne et le lit en noyer.

En rhétorique, toujours, et en seconde, je crois, auparavant, M. Desjardins, professeur

d'histoire, très intéressant et très éloquent, parlant des Mérovingiens, et M. Camille Rousset

Ùigiiizeû by i^OOgle

qui nous lisait parfois des fragments de nos Histoires de Louvois, de sa grosse voix de petit homme vif, vif !

Pour en finir avec cette partie de mes Confessions qui concerne la bêtise et l'ennui de l'instruction... bizarre qu*on... donnait, de mon temps aux petits des bourgeois, en attendant peut-être pis, passons à mon passage du baccalauréat.

Voici, dans toute sa gloire, cette chose :

La Vieille Sorbonne, noire comme Tencre du discours latin, vermoulue comme le style de la dissertation française... et si pitoyablement comparable à cet exquis Oxford...

Oxford sur qui j*ai fait des vers absolument inédits en France, et que voici, parce qu'ils expriment un mien « état d'âme » assez récent

OXFORD

Oxford est une ville qui me consola, Moi, toujours rêvant de ce Moyen- Age-là.

En fait de Moyen-Age on n'est pas difficile Dans ce pays d'architecture un peu fossile.

Uigiiizeû by i^OOgle

A. dessein, c'est la mode et qui s'en moque fault : Mais Oxford, c'est slncfere, et tout Tart y prévaut,

Mais Oxford a la foi, du moine en a la mine Beaucoup, et sa science en joyau se termine,

En joyau précieux, délicieux : les cieux Ici couronnent d'un prestige précieux

L'étude et le silence exigés comme on aime Et la sagesse récompense le problème.

La sagesse qu'il faut, c'est, douce, la raison Que la cathédrale termine en oraison

Sous les arceaux romans qui virent tant de choses Et les rinceaux gothiques, fins d'apothéoses

De saints mieux vénérés, peut-être qu'on ne croit, Et mon cœur s'humilie et mon désir s'accroît

De devenir et de redevenir, loin d'elle, Cette cité glorieuse d'être infidèle,

Paris 1 l'enfant ingrat qui s'imaginerait Briser les sceaux sacrés et tenir le secret —

De devenir et de redevenir la chose

Agréable au Seigneur, quelle qu'en soit la cause,

Et par cela même être encore doux et fort, G toi, cité charmante et mémorable, Oxtord i

Uigiiizeû by i^OOgle

Je commis, dans cet amphithéâtre d'un sale à se brosser toute la vie, un discours latin, une

dissertation française, que je voudrais bien ravoir aujourd'hui pour les vendre comme autographes.

Au lendemain, vers onze heures, inquiet, je revins, dans la cour noire et mal pavée, me coller sans espoir, le nez contre Taffiche des « reçus à récrit. »

J'étais reçu 1 (*)

(*) Copie du diplôme de Bachelier ès Lettres trouvé dans les papiers de Pdul Verlaine î Em pire F ru)i ^ ai s .

Diplôme de Bachelier es Lettres.

Au nom de V Empereur.

Le Ministre Secrétaire d'Etat au département de i* Instruction publique et des Cultes,

Vu le certificat d'aptitude au grade de Bachelier és Lettres accordé le i6 août 1862 par les Professeurs de la Faculté des Lettres de Paris, Académie de Parts, nu sieur Verlaine (Paul-Marie) né à Mets^ départe'» ment de la Moselle le jo mars 1844 ;

Vu l'approbation donnée à ce certificat parle Recteur de ladite Académie ;

Ratifiant Le susdit certificat.

Donne, par les présentes ^ au dit steur Verlaine lediplôme de Bachelier ès Lettres, pour en jouir avec les droits et prérogatives qui y sont attachés par Us loiset règlements.

Fait à Paris sous le Sceau du Ministère de Vinsiruction publique et des Cultes, le 75 novembre 1862, Le Ministre Secrétaire d'Etat au département de l'ins' truction publique et des Cultes. Signé: Rouiaud. Secrétaire Général. Signé : Houlame. Pour expédition conforme, le Che f de la Division de l'Enseignement supérieur. Siçné : Petit. Délivré par le Vice-Recteur de V Académie de Paris le 5 décembre 1862, n^ ^757^» Signé : (Illisible). Signature de l'impétrant ; P. Verlaine.

Autre pièce documentaire :

soussi^^fh' , déclare et certifie que le jeune Paul]'erlaine a fait toutes ses classes dans V Institution, d'Octobre iS^^^ à Octobre 1862 ; qu'il a sîitvi, avec des succès marqués dans plusieurs prix,

les Cours du Lycée Bonaparte depuis la Sixième jusqu'à la Philo^ Sophie exclusivement ; que sa conduite a été celle d'un bon, bon élève; et qu'il a terminé de fortes études en se faisant recevoir Bachelier ès Lettres, à la fin de sa Rhétorique.

Je ne puisque rendre un excellent ièmo^ nage de cet élève qui est au iiombre des sujets distingués que compte l' Etablissement.

Paris ce 2 mat 1864 Signé : LANDRY.

(Note des Editeurs») 32, rue ChafiaL

Uigiiizeû by i^OOgle

E lendemain, nouvel examen, nouvelles

émotions, directes celles-là. Il s'agissait

M^de i orai, c'est-à-dire de comparaître ou plutôt de comparoir devant des juges en robe&

'coiiHiie les autres, ceux de droit commun et, sinon plus sévères qu eux, tout au moins plusméticuleux et moins expéditifs. Ici, il fallait répondre précisément, nettement, quelquefois dans les plus infinis détails. Nul alibi à invoquer, par des mensonges habiles à opposer k des questions plus ou moins vagues, — et aucun avocat !

Mes réponses sur Thistoire passèrent comme une lettre à la poste, mon « numéro » indiquait un parallèle sur César et Pompée, ce pont auxânes, que je franchis prestement sans une hésitation, sans un recul (je m'étais si fort intéres*

sé, pourquoi ? mon Dieu, sous la tuition de mes deux excellents maîtres Ernest Desjardins

Camille Rousset, à la lutte de ces triumvirs),

quelques considérations (!) sur le règne, en général, de Louis XIII (les trois Mousquetaires lus en cachette dans l'ombre propice du pupitre de Tétude ne m'avaient-ils pas tout fraîchement préparé à de triomphales et triomphantes répliques ?) J'amenai dune une « blanche » sans peine aucune quant à la partie historique du si terrible bachot » de ces temps-là.

La partie littéraire, où je fus brillant, était présidée par M. Mézières, de l'Académie actuellement et de la Chambre, qui m'examina sur Buileau et sur Bossuet. Or j*y étais terré à .glace. Autre boule blanche

Boules blanches également en latin : Cicéron, Tite-Live (qui donc m'interrogeait ?) et en grec, où l'excellent père Haze, Theliéniste en chef de -ce temps-là concurremment avec £gger, fut très coulant sur ma plutôt ânonnante explication à livre ouvert d'un chœur de Sophocle et d'une période de ce dur Démosthène.

Maïs où la rouge en majorité et quelque peu

Ùigiiizt.'û by ^OO^le

PREMIÈRE PARTIE

la noire, prévalurent, ce fut dans la partie Science. L'arithmétique m'embarrassait passablement, la géométrie pour laquelle mon père m'avait pistonné en outre des répétitions spéciales du père Pointu (point U), le frère très scientifique du très littéraire patron de la pen< sion L., n'eut pour ma médiocre érudition ei^ fait d'X

que d'assez modestes obstacles à me faire sauter. — Par exemple, en physique, ma. défaite fut mémorable.

— Veuillez, Monsieur, me donner la définition de la pompe aspirante et de la pompe foulante.

Ceci était dit par M. Puiseux, un redoutable savant, roux comme David, aux doigts poilus avec des bouts carrés, qui parlait d'une voix.

trop autorisée, hélas 1 ' " '

£t je répondis :

— Monsieur, la pompe foulante est une pompe

qui foule, et la poiiipc aspirante est une pompe qui aspire.

Il me fut déclaré :

— Très bien, monsieur.

(Une noire était impliquée dans cette ap-- .

probation.)

Uigiiizeû by <jOOgIe

Et voilà comme je fus reçu à Poral donc^

bachelier ès lettres à vie.

Surprise partout, dans mon for intérieur d'abord, à la pension ensuite, et surtout chez

nies parents peut-être, ravis quand même.

. . .Ët maintenant j*aborde rétroactivement ma vie de collège, m'exposant au blâme des hypocrites comme eut dit Phypocrite Jean- Jacques, et ne plaidant pas les circonstances atténuantes vis-à-vis de mes atténués contemporains.

Donc la sensualité me prit, m'envahit, entre douze et treize ans. Je crois même que dès lors ■ Je n'ai pas été ne sachant guère rien que mettre mes mains ailleurs qu'à droite et à gauche, sans les reposer là ou je le jugeais bon..., ou meilleur... encore !

Ceci dura dans les huit ans. Pitié, Messieurs, •et certes. Mesdames, de qui la revanche sur ces en quelque sorte prématurées ambitions, fut telle I

Uigiiizeû by i^OOgle

JE dois pour m'acquitter en conscience des révélations dans lesquelles il me faut entrer» revenir d*un peu loin sur mes pas et parler à nouveau de ma toute prime adolescence, combien différemment, hélas ! des chapitres qui précèdent immédiatement le pénultième.

A rignorance quasiment céleste du premier communiant, à ('encore en quelque sorte inconscience du mauvais « renouvelant devait suc* céder, parallèlement à rincrédulité croissante, cette sensualité ridicule et d'autant pire qu'elle reste tristement impuissante... jusqu'à Texplosien prématurée d'une virilité factice-ment précoce, d autant pire à son tour.

Ajoutez à ces fatigues auxquelles se mêlaient

encore des remords, s'il m'est permis de m^énoncer et de me dénoncer ainsi, l'éveil tant puéril

lOO

d*ai!lcurs de Thomme de lettres que j'étais destiné à devenir... Car il parait que j'étais destiné à devenir uh homme de lettres ! £t vous verrez d'ici le petit abruti que je ne manquais pas d'être entre mes quatorze et mes treize ans.

Mes « remords » ne laissaient pas, en outre, d'être parfois amusants, au fond, quand j'y pense, maintenant I Mon confesseur, quand il 'me chapitrait à propos de ce fameux sixième commandement dont je devais beaucoup plus, et beaucoup trop tard apprécier toute la haute et salutaire importance, avait coutume de me préconiser, lorsque le diable me tenterait, la prière, et la prière à mains jointes de préférence. Hélas ! je les joignais, mes faibles, mains, de mon mieux qui n^était pas toujours le mieux qu'il eût fallu, ni le plus longtemps possible...

L'homme de lettres, disons plutôt, si vous, voulez bien, le poète, naquit en moi vers précisément cette quatorzième année si critique,, de sorte que je puis dire qu'à mesure que se développait ma puberté, mon esprit, aussi, se formait, à sa façon que voici en quelques, lignes...

Uigiiizeû by i^OOgle

PREMIÈRE PARTIE

Mes premières lectures ou pour parler plus nettement, ma première, toute première, lecture fut, — en dehors naturellement des livres

classiques dans IVspèce, Gamiani, V Enfer de Joseph Prudhomme, V Examen de Flora^ les Œuvres secrètes de Pircn^ — fut» dis- je, les Fleurs du Mal, i"^ édition, qu'un pion avait laissé traîner sur sa chaire et que je confisquai sans scrupule. II va sans dire que je n*avais aucune idée de cette poésie si éloignée de mou âge, nourri, aussi bien, de plus sages <k morceaux choisis. . .» Même le titre fut pour moi longtemps fermé et j'avais dévoré le bouquin sans y comprendre n'en sinon que ça parlait de <k perversités » (comme on dit dans les pensionnats de jeunes demoiselles) et de... nudités parfois, double attrait pour ma jeune « corruption », — et j'étais fermement persuadé que le livre s*appelait tout bonnement : Les fleurs de Mai.

Quoi qull en soit, Baudelaire eut à ce moment, sur moi, une influence tout au moins

d'imitation enfantine et tout ce que vous voudrez dans cette gamme, mais une influence

réelle et qui ne pouvait que grandir et, alors, s'élucider, se logifier avec le temps...

Un certain jour de congé, je « bouquinais y>^ pour, ma foi î la première fois de ma vie, en compagnie d*un camarade, car on commençait trop tôt, à mon avis d*aujourd*hui, à me laisser sortir seul. Vers le milieu du quai Voltaire, chez un libraire nommé Beauvais, nous avisâmes les Cariatides, — et)*avoue que la lecture de

ces vers, charmants en vérité et peut-être plus puissants dans leur bouillante jeunesse que les œuvres plus parfaites de la maturité de Banville, m'empoigna sur le champ, bien autrement en-

core que la condensation et la foncière austérité des Fleurs du Mal, . .

A ce festin, de toutes parts venus

Soupaient tous les Don Juao et toutes les Vénus.

...Il n'y eut pas jusqu'aux un brin extravagantes et peut -être un tantinet fumistes strophes quarante-huit et phalanstériennes qui commencent par

Coupe, sein, lyre.

Triple délire Où ne peut lire

Uigiiizeû by <jOOgIe

PREMIÈRB PARTIE 103

L'œil d'israt i, Sons ton dûi^iinc Se brise au prisme, , Le synthétisme • ^ OrigîneL..

<iuï ne séduisi?sent véhémentement mon goût •déjà prononcé pour ie tortillé et la phraséologie un peu vague que roa me reproche, à tort| je 4*espère, aujourd'hui tout au moins.

Banville, d'ailleurs, dans les éditions subsé- •quentes, supprima ce poème que mît en musi* que... sacrée, le si intéressant Cabaner, Fauteur •du Pdte\ dont voici les vers faits par lui-môme, que je vous donne comme inédits :

Décidément ce pâté

Est dolicicux ; de ma ViC Je n'en ai, je le certifie, Mange de mieux apprête...

Ami Jean, retourncs-y !

Va- l'en faire à la pâtissière

Mon sincère

Compliment...

Excellent,

Excellent !

Je devais quelques années après ces premières impressions littéraires, connaître et Banville

Digitizea by i^oogle

PREMIERS PARTIS

Cabaner et de Banville ; ce ne sont pas (hélas ! et Dieu merci !) les souvenirs de toutes sortes qui me manquent. On me reproche même comme une pose et une affectation d'en publier de droite et de gauche, par trop, tandis que ce n'est, ta plupart du temps, de-cî de-là, que débarras douloureux ou, comme ceci par exemple, •que pénibles confessions.

...De mes essais littéraires, je ne dirai rien, -sinon qu'ils furent détestables. J'ai d'ailleurs oublié, sauf quelques vers et quelques plans, -ces élucubrations parallèles à... de mauvaises habitudes, il me souvient, entre autres choses, que je pourrais qualifier en quelque sorte de masturbantes, car elles étaient bien le fruit •(quel fruit !) de mon « intellect » privé de tout commerce avec quoi que ce soit, bon sens, goût, tact, il me souvient donc, de Té-bauche d*un drame sur Charles-le-Fou (lisez Charles VI) dont le

premier acte (celui du bal masqué où le roi brCkle à moitié et commence à devenir maniaique) s'ornait d'une ronde orgiaque qui débutait ainsi :

Uigiiizeû by LiOOgle

Que l'on boive et que l'on danse Et que monseigneur Jésus

Avecque les saints balance

La chaîne des pendus l

Quant à vous informer de la suite de ce dra«^

me, non, vraiment, en bonne conscience, et vous ne le voudriez pas. Bornez- vous à savoir que lesecond acte, insistant sur le premier et formant en quelque sorte un second prologue, avait pour décor la légendaire forêt où l'infortuné monarque rencontrait une espèce de sauvage, bracon« nier ou tout simplement ivrogne dont la vue baroque et plus qu'insolite le fait tourner iovL définitivement. Et. dans les actes d*après, ea avant les Anglais, la guerre de cent ans et cœtera desideraniur I

Aussi, le projet, ô antithèse ! d'un Charlesle Sage: Je roi Jean, Etienne Marcel...

Exiiiiïi un Louis XV en six actes ou un Da^ miens avec une sœur au Parc aux- Cerfs.

Le sang du peuple li cri vingince I

déjà...

Ùigiiizeû by i^OOgle

xm

ELAS ! il me faut rétrograder de ces in-

nocents petits efforts vers « l*Art » par

X JL devers une psychologie plutôt physiologique^ triste en tout cas.

Ce fut aux environs de répoqueoù se remuait en moi la manie des vers et de la prose (car je faisais aussi d*étranges nouvelles sous marines à la façon, plutôt, d'Edgar Poe — car Jules Verne, d'ailleurs jamais très imut coté dans ma curiosité, n'était pas encore inventé, que je sache, — et de quelle façon, justes dieux ! — et des contes dont l'Koffmann des Frères Sérapion se fût réjoui passablement, tant il y était naïvement plagié) que commença de grouiller dans mon. . . cœur ramativué dont j'ai parlé plushaut et, pour brusquer Taveu ridicule, il m'arri%'a dès lors d*éprouver à l'endroit de plusieurs camara-

des plus jeunes que moi et successifs ou collectifs, je ne me souviens plus très bien, la jolie passionnette de T Esplanade à Metz. Seulement, au cas présent, la puberté venant, ce fut

moins pur...

Le voilà dévoilé, ce secret plein d'horreur 1

Toutefois il n'est que juste de dire avec empressement que mes « chutes » se bornèrent à des enfantillages sensuels, oui, mais sans rien d'absolument « vilain » — en un mot, à des jeunes garçonneries partagées au lieu de rester..* solitaires. Il y a là toute une philosophie et surtout une morale que je dégagerai peut-être ici même, bientôt.

Ouf ! ^ en attendant pour plus tard de mieux intéressantes révélations dans cet ordre d'idées et dans d'autres, parlons à nouveau littérature, voulez*vou8 ? puérile et adolescente littérature, rhistoire en abrégé, entendais je dire, de ma vocation, des mois d'apprentissage préparatoires aux années , et aux années d'instruction et d*éducation.

J'avais seize ans, j'étais en seconde, ayant passablement lu d'à peu près tout, poésie,.

Ùigiiizeû by LiOOgle

PRBIIIÈRS PARTIS

Tomans. de Paul de Kock à Paul Féval, d'A* lexandre Dumas à Balzac» voyages, traductions,

le tout dans mon pupitre, les Misérables qui venaient de paraître, loués à un cabinet de lecture du passage de TOpéra, — et j'avais déjà fait plusieurs pièces, les plus enfantinement « farouches » et intransigeantes, tous les Poémes Saturniens tels qu'ils parurent en 1866, •sans compter bien d'autres « poèmes » qu'un goût meilleur qu'eux me lit écarter de ce premier livre. Je disais dans le chapitre précédent -que jc ne publierais ici aucun de ces vers par trop de «jeunesse)>. Depuis, changeant d'avis, je ne sais, à parler franc, trop pourquoi, j'ai touillé dans le reste, encore assez considérable pour être encombrant, de mes paperasses jadis innombrables dans quel désordre ! pour donner quelque idée, au moins de ma « manière)>.d'alors. Je n ai rien retrouvé, mais rien de Yien retrouvé de ces essais où il y avait pourtant pour le moins autant d'intérêt que dans les •Poèmes Saturniens tels qu'ils parurent dans la première collection des poètes contemporains «chez Alphonse Lemerre, en les derniers mois de

Seuis ont surnagé de ce d'ailleurs peu regrettable naufrage deux sonnets, Tun publié il y a. quelque deux ans, lors d'une tournée de conférences, dans un journal de Liège, si je ne me trompe. Qui diable avait déniché ' ce corbeai» d*antan ? Çà s'intitulait VEnterrement et lepremier vers allait ainsi :

Je ae sais rien de gai comme un enterrement...

L'autre a été publié naguère dans une chro^

nique de journal du soir par un quelqu'un signant <k Pégomas », que je remercie en laveur de la bonne intention ; le voici dans sa forme encorenaïve et déjà un peu raffinée. J'étais, quand jele fis, en seconde, ainsi que le rappelle le ciironiqueur en question qui, parai t-il, fut mon condisciple au lycée Bonaparte. Voici ce re* marquable morceau*

A DON QUICHOTTE

(Je crois même que dans le manuscrit il y avait

Don Quijote pour plus de couleur locale.)

G don Quichotte, vieux Paladin, grand bohème, En vain la foule absurde et vile rit de toi : Ta mort fut un martyre et ta vie un poème Et les moulins à vent avaient tort, 6 mon roi l

Va toujours, va toujours protégo par ta fui, Monté sur ton coursier fantastique que j'aime, GJaneur sublime, va ! les oublis de la loi Sont plus nombreux, plus grands qu'au temps jadis

[lui-même,

Hurrah 1

(Aujourd'hui, mieux avisé, et étant donné^ que la couleur locale -me turlupinât autant

quen cette période de mes débuts, je remplacerais cette exclamation par trop britannique par le « Olle » séant.)

Hurrah !...' donc, puisque Hurrah il y a.

Nous le suivons, nous, les poètes saints, Aux cheveux de folie et de verveine ceints.

Conduis-nous à l'assaut des hautes fantaisies, Et bientôt, en dépit de toute trahison, Flottera Tétcndard ailé des poésies Sur le -crâne chenu de Tinepte raison 1

Il y avait aussi une imitation, ô si inconsciemment impudente, et ô si mauvaise ! des Petites- Vieilles de Baudelaire, laquelle, il est à craindre, doit avoir à jamais disparu d'entre les choses comme elle a tout à fait décampé de ma.

Uigiiizeû by <jOOgle

mémoire et qui débutait par ce vers et ces •deux hémistiches distants lun de Tautre d'ua <[uart et d^une moitié d*hexamètre :

Il m'arriva souvent ^ tous les jours, dans les rues,

De croiser des vieillards et des vieilles

torticolis en grues.

Et enfin un Crépiius (bien avant celui, si

virole, de Flaubert) manière de manifestation pessimiste où, après une description d'intérieur de fosse, dans une buée mal odorante — naturellement, — surnaturcllement apparaissait le «.dieu^ qui débitait un discours très amer»

direct et méprisant au possible pour l'humanité, sa mère pourtant ! Ici encore, je ne me rappelle que les deux premiers vers de la longue, peutêtre trop longue, harangue de l'étrange divinité ; niaïf, ces vers, ils sont bien, n est-ce pas i

Je suis l'Adaniastor des cabinets d aisance, Le JupUcr des lieux bas...

Sans doute en voilà trop de ces sortes de ^citations d ailleurs discrètes, forcément aussi bien, et je reprendrai, avec votre permission,

ritinéraire, en quelque sorte, de mes progrès,

Ùigiiizea by i^OOgle

PREMILRE PARTIE IJJ;

si progrès il y eut, dans Térudition poétique...

Après Baudelaire et BanvillCp savez-vous — sous, bien entendu, Victor Hugo que j*ad mirais-

sans beaucoup l aimer en somme, alors — je ne devais me rendre un compte exact de Lamartine et de Musset et d^autres

encore, Vigny, par exemple, que beaucoup plus tard, — savez-vous, dis*je, quels furent puissants (éducateurs, oui, éducateurs en même temps qu*en quelque sorte complices) sur ma vocation dès lors bien décidée, mais à ma première rencontre avec,, irrésistible et désormais facile, rudement, durement facile, mais facile irrésistiblement ?

Vous vous souvenez de ce libraire du quai

Voltaire dont je parlai.-, précédemment et chez qui j'avais eu la première connaissance des Stalactites de ce magicien de Banville... £h bien, c'est encore la que me lut révélé ce merveilleux livre de début, les Flèches d'Or, d'Albert Glatigny, un tout petit peu avant que je ne lusse Philomcla, qui marqua si joliment et comme si géaialement les débuts de Catulle Mendès.

DONC, Glatigny, puis, Mendès eurent sur mon esprit instinctivement camarade, soit dit pour atténuer le mot de corn* plice plus haut employé, qui serait trop fort en iin de compte, la domination qu'il fallait, moyennant la joie d'avoir raison dans des esprits de mon âge ou d'à peu près mon •âge.

Pourquoi — puisque c'était indiqué , — pas

cette alliance vers dt s ci^aux que je cro) ais dès •alors être et qui sont des égaux admirés ?

Admirés I oui, ^ aimés mieux encore.

Car quel camarade, en attendant d'être combien ami, me fut Catulle Mendès, et quel ami avant qu'il fût ce camarade, me devint tout de suite Albert Glatigny I

Ceci et cela sans connaître en personne ni l'un

ni Tautre de ces frères» mais en me récitant^.

quasiment comme mes prières du soir et du matin, las 1 oubliées lors, des bouts de vers, dans ce genre-ci :

Ce jour, tna itiîe Aline avait un chapeau vert, Là-bas des cuirassiers retentissants de cuivre. . .

J'aime les fronts hâlés qui portent le hautbert ; H est beau de mourir plus qu'il n'est bon de vivre,

F.i lorsque la bataille elTroyablc se livre.

Le plus heureux a nom Murât ou Caiirobert.

Arche ! dit en riant mon joli colonel.

Et vous voyez qu'il y avait de quoi, en effets s'emporter de tout son être vers ce jeune talent. — si beau déjà !...

Quant à (jlatigny, — permettez moi d'en parler pour i instant plus longuement, afin d'ea mieux revenir à mon non moins glorieux et, j*espère, bien longtemps survivant compagnoife d'armes.

C'est le mot, car ce fut, de notre temps, la. mode d'être militant et nous avions encore ua

peu du sang des Fétrus Bord et ^e ces Philo^

Uigiiizeû by i^OOgle

PREMIÈRE PARTIE

thée o*Neddy que voici qui mourraient chez nous s'il n'y avait encore céans (et léans de nos jours) des jeunes gens, eussent-ils quarante et

cinquante ans... avec le diable au corps, par dessus le marché 1

De Glatignyl Son livre ^ ie^ Vignes folles, où toute Taudace, toute la grande belle verve française furent retrouvées pour Poncho n, que vous les retrouvassiez sous une tout autre for* me non moins puissante. Sa comédie : Vers

les Saules :

Je jette à qui le veut mon cœur : je n'en veux plus !

Sou livre de dessous le manteau et de derrière les fagots : Joyeusetés galantes :

Le poète excellent dont nous t'offrons les carmes, De son temps, bon lecteur, fut un des bons railiards Que l'on vit sous les armes !

D'ailleurs, acceptant avec orgueil la dureté de sa vie, ayant souffert tout au monde, même d'être arrêté par la « maréchaussée » de Corse comme étant Tassassin du président Potnsot, lui

qui répondit au procureur iii)[jerial ;

Or, moi je ne suis rien que le fils d'un gendarme, ce qui était vrai, et qui, mis au violon, se dit:

Ùigiiizeû by <jOOgle

— Jud, alors!

Ces notes sont trop anecdotiqucs pour que mon cœur et mon goût insistent trop sur ce cher disparu dont il sera question, tout à Theure encore.

Quant à Catulle Mendès, ce fut, à mon égard, un magicien, à qui tout mon hommage est dû, en dépit de quelque dissidence que je ne défendrai pas à mon amitié si profonde de ne pas taire quand il faudra.

Mais, ça ne fait rien. Et los à ces deux associés de ma jeune misère... pour rire, en ces temps-là, — pas beaucoup plus riches que moi... quoiqu'il ait été dit :

Ah) que Rothschild est pauvre, il n'a pas vu Lagny^

Sans bonheur et sans joie Le riche est ce poète appelé Glatigny...

€t parce que le poète est toujours pauvre, quand même il s*appelerait Byron, Lamartine ou Ten-

nyson.

Il est vrai qu'il y a Homère, Chatterton et, en attendant mieux, presque nous tous, les moder*

nés, jeunes et vieux.

Uigiiizeû by <jOOgle

MAIS il n'est que temps, au moment de clore cette première partie de ces notes sur ma vie, de revenir au point de ma.

prime jeunesse où je passais mon bachot, c'està dire vers i*âge de dix«sept ans, Le dit bachot ((dont j*ai gardé le diplôme imposant) ne fut pas ma seule initiation aux choses de inexistence, si j*ose m'exprimer ainsi. Déjà la Femme me hantait ou plutôt hantait et tentait mes rêves. Mais, voîlà ! comment faire pour la hanter, sinon pour da tenter ? Mais l'entêté que j'étais déjà, sans plus de volonté, d*ailleurs, qu'aujourd'hui, — du moins des gens pensent ainsi j — finit tout de même par se procurer la somme peu considérable et le renseignement nécessaire en vue d'une «orgie à la tour »... II va sans dire que par orgie à la tour » j'entends Taccès de ces mai-

Uigiiizeû by <jOOgIe

sons qui tendent, paraît*îl, à disparaître, etoù^ si j étais encore ingambe et que je ne fusse pas devenu ce monsieur empêtré, j'irais, tellement les femmes honnêtes (?) m*ont rendu sceptique à Tégard du sexe enchanteur... La pièce de dix francs indispensable à mon dessein fut distraite par moi de la modeste mensualité que me faisaient mes parents pour mes menus plaisirs.

Une carotte tirée à ma mére, devait récupérer doublement et triplement ce prélèvement, au profit de mes « passions », sur ce budget d un> écolier qui devenait un mauvais sujet.

Le renseignement jtouchant rétablissement recommandable me fut fourni par un camarade d'une année plus âgé que moi, un nommé F...

qui finit en dernière information, <l clarinette)> au théâtre des Folies-Marigny. Quant à celui' de mes débuts. . . dans la galanterie, il se trouvait dans une rue bouleversée depuis, la rue d'Or* léaas-Saint-Honoré, et dans ce bouleversement, disparut.

Ce fut une maison d'apparence modeste, aux volets chastement fermés, qui n*avait d'emphatique qne son numéro. Le soir, au bord d'un corridor faiblement éclairé, quelque dame

Ùigiiizeû by i^OOgle

PREMIÈRE PARTIE

fortement décolletée sous son « mantelet » faisait au passant de chaleureux quoique discrets •appels, à l*ua desquels je me rendis par certain -samedi soir de mai, que j*avaîs obtenu un extat^

•exceptionnellement à la coutume de la pension •qui était de o'accordcr de sortie que le dimaa« che après la messe.

Je fus introduit dans un salon rouge et or qui ^vait plutôt Tair d'un café de province, seulement au lieu de banquettes et de tables, ce n'étaient que pouls et campés où des personnes médiocrement jeunes, attendaient grasses et patientes, i*hommage du client. La fumée des cigarettes de ces clames et des cis^ares des quelques messieurs attardés là sans doute en vue d^attentions et de précautions conjugales, créait une atmosphère nourrie à travers laquelle je discernai néanmoins une beauté en peignoir rose qui me parut sortable et potable bien que n*é* tant probablement ni l'un ni Tautre. Mais j'étais 4 l'âge des illusions...

L'élue de mes sens me fit monter un escalier que garnissaient de sourds tapis et nous arrivâ* mes dans une chambre toute fausses den-

telles sur tous les meubles» aux murs recouverts de lithographies voluptueuses et aial ar* tistiques.

De la nuit qui s'ensuivit, qu'en dire sinon rien,

absolument ? Aussi bien m'aperçois-je que j'ert al écrit un peu trop sur ce sujet. Car que vous, importe, lecteur, que j'aie été, ou non, heureux en cette aventure ? Toujours est-il que le lendemain matin je rentrai chez mes parents avec une mine qu'on trouva fatiguée et que je sentais grise et longue.

Ce qui n'empêche pas qu'après un... repos de quelques... mois, — et comme j'étais définitivement sorti de la pension L.. . et du lycée Bonaparte, muni de mon baccalauréat et d'une première (restée seule) inscription d'étudiant en droit, je recommençais sur nouveau frais dans des circonstances guère bien plus agréables ou relevées, et commençai à trouver la chose mieux qu'en première analyse.

D'ailleurs je continuai mes expériences avec une fréquence qui ne fit qu'accroître mes curiosités... non encore satisfaites à mon âge decin-^ quante ans passés.

Uigiiizeû by i^OOgle

PREMIÈRE fARTIE

Il ne me reste plus qu'à remercier le lecteur de sa patience à m'avoir prêté jusqu'ici (du moins je le présume) une attention que]e le

prie de me conserver pour lors de la reprise de ces confessions, Cès nouvelles rîo^es sur ma vie seront d*un caracrlèrc à la fois littéraire et... social, de plus en [)lus foncé, comme concer-

nant une existence de moins en moins lumineuse encore que plus éclairée, hélas ! d)ç ce moi compliqué, bien contre mon gré d homme tout simple et peut-être naïf...

VERLAINE en lS6S

GooqI

Deuxième Partie

Uigiiizeû by <jOOgle

Ùigitizeû by i^OOgle

E reprends le cours de cette histoire, j'allaisdire, debrigaods,

mettons, de ce conte de fées.

Donc, j'étais un peu^

trop peut-être, « initié », répéterais-jc, — initié, mai encore, j'étais si jeune I.

— à tout, ou à presque tout en fait de littérature... et d*autre chose.

En attendant de parler d'autre^ciiose, et de tant d'autres choses aussi, je dis et je veux -r-

cc m'est de toute importance au poiul de vue littéraire d'y insister — dire combien je fus véri-

ALBBRT GLATIGNY.

■tablement remué jusqu'aux entrailles par ces *deux poèmes, ies Vignes folles et Philomela. Dans le premier de ces chefs-d'œuvre ^ je

maintiens le mot que je me fais fort de prouver — je retrouvai mon cœur naît, mon espritj à la vent- vole, en outre de Fart de « tourner le vers » comme on dit vulgairement et bien, et après tout ! tandis que Philomeia me transportait par -sa malice initiale et sa miraculeuse outrance dans l'ordonnance magistrale du rliythme dur •et sûr de la rime toujours correcte sans grimace inutile vers une richesse bête. Ce pro* Jogue !

Peux monts plus vastes que THékla Surplombent la pâle contrée

Où. mon désepuir s'exila !

O Ton cri qu'emporte Borée, Philomeia, Philomeia 1

-et toutes les forces et toutes les grâces dont resplendit, dont sonne et résonne ce livre qui me fut longtemps, avec les Vignes Jolies, de •chevet.

Les Vignes folles^ qui sont à mes yeux le

Ùigiiizeû by i^OOgle

meilleur gage qu*ait donné, parmi trop peu d'autres, puisque la mort nous l'a ravi si tôt, Glatigny, j*ea raffolais aussi et je m*en redis parfois^ malgré ma mémoire oblitérée, les strophes envolées toutes de verve et d'une si jolie et forteet saine, en dépit « des sujets », naïveté.

Comme il flétrit, en sortant, sans nul doute, tel endroit qui me rappelait tant)a maison,, démolie, de la rue d*Oriéans-Saint-Honoré :

Le stupide garçon qui sert en ce logis 1

et, comme, en revanche et sous forme de compensation, il célèbre, en faune qui s'y connaissait, une dame non encore ni plus déjà habillée :

Sur ton ventre qui brille L'ombre noire s'éparpille 1

...J'adorais, littéralement* ces deux poètes,, en attendant que je connusse et que j*aimasse

ces deux charmants garçons dequels l'un, hélas! est parti pour toujours, — mais dont l'autre,. Dieu merci I vit glorieusement, et robuste, et. gai, et plus jeune que jamais, et, dit-on, vis-àvîs des femmes !

C0NF£SS10NS

■ Comment fis-je la connaissance de Glatigny ? Ici <L Tauteur à Teacoatre de Tadage,

S'embarrasse

peu y — car ce fut au café de Suède que je le rencontrai, un jour qu'il était un peu pri»

d'absinthe et que j'en étais pris aussi... un peu aussi ?

Le pauvre ami ! Quelle verve drôle et quel

drôle de corps : long comme une anguille, souple comme elle ; pour ce qui concerne la verve, * quelle donc grandWerve il

Vous avait..»

« Donc ainsi employé, appartient au patois, si léger ! des Ardennes dont je suis à demi comme on a comme qui dirait une bague au doigt ou une plume au chapeau.

' Il avait une de ces philosophies comme je vous en souhaite (et à moi aussi). Par combien de misères et de mistoufles il avait passé ? autant, avant d'y même penser, compter les flots de la mer ou dénombrer étoile par étoile telle nébuleuse.

Uigiiizeû by i^OOgle

DËUXikME PARTIE I3Î

^ J'ai dit « faune » et je savais, comme par ha- -sard, ce que je disais quand je l'ai dit.

' Non pas le

Vieux iiaune de terre cuite

<loDt on me rebat les oreilles, sous prétexte que j'en suis Tauteur bien innocent, à l'instar de Sully-Prud'homme, bien innocent, lui aussi, de -ce fameux yase Brisé,

Je dis « faune » à cause de ses oreilles évasées, de son nez effronté quoique pointu, et de -son rire si paysan, aux dents saines qui auraient pu mordre, sî son cœur, le meilleur qui palpitât, n'y eût mis ordre.

Quant à Mendès, je l'ai connu chez la marquise de Ricard, la mère très aimable de Texcellent poète languedocien qui fut, avec lui, fondateur du Parnasse contemporain^ Tout le monde aujourd'hui connaît Thomme exquis, le raffiné sans pair, si simple

et si sinccre quand on est son intime et qull était dès ces époques reculées, avec un grain de gaminerie de haut ^oùt que vous avaient ses vingt-cinq ans,

Ùigiiizeû by i^OOgle

prestigieux de bonne verve et de belle au^ dace.

J*ai parlé longuement de ces deux poètes^ trop longuement peut-être, et à deux places.

Mais ce m'était un double devoir de reconnaissance et un infini plaisir. £xcu&ez-moi donc^ J*en ai fini, trop tôt à mon gré, avec eux.

SULLY-PRUDHOMME

uisou£ décidément je suis entré dans la

Via Dolorosa des plus intimes aveux et

X que je me plais dorénavant à cette franchise qui fait Thonnête homme, parlons du peut-^

être seul vice impardonnable que j'ai, parmi tant et entre tant d^autres :

— La manie, la fureur de boire, » là !

D'abord, j'ai bu beaucoup quaini j'allais chez mon oncle, à Fampoux, près d'Arras (gros village célèbre par un terrible acci-

dent de chemin de fer... Victor Hugo a dil : vk Le Fampoux d'une conscience ») de l'breune et de cherbiinque et du g'ntef sans compter les bistoules (mots amui^ants puisque patoisants, mais choses dures, même pour un estomac de vingt ans et déjà préjudiciables à une tôte déjà en l'air.)

Or, la première fois que j'ai bu, je pouvais en

effet avoir dans les dix-sept, dix-huit ans. Je

connaissais par conséquent la Femme et je vous assure que j honorais fort cette saintelà !

Donc je n^avais plus trop de ces scrupules enfantins que je regrette, trop en vain, de ne plus avoir du tout, — malgré cette affreuse santé qui m*avertit et parle, je le crains, à un

sourd.

Ët, non sans iutiner les filles de là-bas ni sans . les bousculer dans les granges et vers les meules, je me soûlais carrément sous le « vain » prétexte que ça faisait pisser. Je n^avais pas alors de maux tête ni de pituites...

J*en ai rabattu, — tout en luttant de mon mieux qui est, tout de même, bien.

Ici, je m*aperçois que, dans Tardeur et Ten* thousiasmc ([)cut-être) de parler de mon pccliè mignon (mignon ?), j'oublie un tas de choses pour le moins aussi importantes que ce dont je viens de m'occuper.

D'abord je publiais les Poèmes Saturniens^ chez Alphonse Lemerre, alors immédiat successeur de Pcrcepied, libraire religieux, lequel

Uigiiizeû by CjOOgle

DEL'XIEMS PARTIE

Paul Verlaine d'après Henry Gros).

Lemcrre s'inquiétait, en homme intelligent qu'il était et reste, d'éditer splendidement l'œuvre complète de la PlciaJe fi-ançaise du xvr siècle.

A ce volume dont j'ai suffisamment parlé suc-

cédèrent les Fêtes galantes qui plurent mieux, et la Bonne chanson dont je vais vous entretenir — Ô incidemment ! pour, par un détour unpeu long, mais si logique, en revenir à mon in> corrigible désormais, disent des méchants, ivrognerie.

Je comptais parmi mes meilleurs amis Charles de Siviy, le très charmant homme et le compositeur d'un si grand talent, qui me semble destiné à prendre « dans l'amour et le respect des Jeunes la place du tant regretté Emmanuel Chabrier et j'allais souvent le chercher chez lui pour l'apéritif du soir.

Un jour, je vis, comme nous allions sortir, entrer, après le toc-toc de rigueur, sa sœur, une toute jeune fille, en robe grise et verte, toute gentille brunette.

En tomber amoureux, avec mon tempéra»

ment impatient, eut lieu sans retard aucun et c'est comme cela que fut écrite la Bonne chan^ son,

O, coni:ji(' dit Victor Hutro dans ua vers dont il a rarement retrouvé l'analogue vibrant et vivant.

o mes lettres d'amour, de vertu, de jeunesse I

Uigiiizeû by <jOOgIe

DEUXIEME PARTIE

Car il faut vous apprendre que ce fut par lettres, elle en villégiature en Normandie, et

moi, mon bureau de l'Hôtel-de- Ville me rele*

narit à Paris, que lut composé ce c hcr petit volume qui est encore, ô jeunes gens qui aimez ce • que je fais, ce que jVime encore le mieux danscette inieuiic p luvrc œuvre !

De ce jour data ce qu'on appelle communément 4L une nouvelle ère » dans ma vie. La façon ou plutôt la tournure de ma conduite jusqu'ici, depuis ma vingtième année (et j'avais alors vingt-cinq ans passés; qui avait été débridée sinon tout à fait effrénée, tendit à se rcsjulariser. à se ranger, pour parler bourgeoisement : en un mot. je songeai à faire une (in, et comme j'étais en somme tout jeune, la bonne fin, trêve et terme aux excès, boisson, femmes, commencement de ^a sagesse, non, pas tant que cela î de la modération en vue d'un possible et probable bonheur ou du moins calme conjugal

Mais, pour bien vous faire apprécier, goûter cette phase si importante de ma jeunesse, il convient de revenir encore en arrière, après quoi ces notes iront plus rapidement jusque à peu près l'époque actuelle qui est, je le crains

Ùigiiizeû by i^OOgle

DEUXfkME PARTIE

OU l'espère, ou les deux 1 la dernière de cette suite maussade, en définitive, d'événements

contradictoires qui fut et continue d'être l'existence^ la mienne !

Delix grands chagrins s^étaient succédé, il y avait six et cinq ans, pour mon c œur. Mon père, à la suite d'une chute dans un escalier, avait contracté, quelque huit ou dix mois auparavant, une maladie de la moelle épinière qui se mani« festait par des attaques épilepti formes, dites, je crois, séreuses []ar les médecins, attaques de plus en plus fréquentes et suivies d'hébétude, et, sur la tin, de retours intermittents à l'enfance, accompagnés d*embarras extrême dans la parole et d'accidents ataxiques des plus alarmants et des plus pénibles à notre tristesse à ma mère et à moi.

Pour finir vite avec ce souvenir encore si vif bien que vieux de trente ans, je perdis mon père le 30 décembre 1865. Si je donne ce détail qui peut sembler trop précis chins l'espèce, c'est parce que du fait même de la date, j'eus le supplément de peine d*enterrer mon pauvre papa le premier janvier î Ce trajet funèbre à travers les

Ùigiiizeû by LiOOgle

festivités et la joie de ce jour si bête m'est resté dans la mémoire comme Tune des plus

odieuses besognes et l'un des plus douloureux devoirs l

Joignez à cela que, la veille, j'avais eu par

surcroît, ù l'Etat-Major de la Place, une discussion des plus acharnées, au sujet du piquet d'honneur dû au grade et aux décorations de mon père. <s Comme le lendemain était un grand jour de tête, on ne pouvait fournir le piquet, mais si je voulais il y aurait peut-être moyen de

procurer de la i^arde nationale. » Là-dessus, je ne pus ra'empêcher de rire en dépit de ma tristesse, et puis je m*emballai tellement, aidé dans ma trop juste réclamation par un ancien camarade de mon père qui m'accompagnait, que j'obtins le piquet de ligne... Mais ces chî* noiseries m'avaient énervé au possible et je me souviens comme d'hier de l'état d'irritation qui, grâce à tout ça, se mêlait en ce jour de foule stupidement en fête et de mten sî profond deuil , à mon abattement et à ma dépression de fils au désespoir.

Car j 'aimais profondément mon père qui avait

Ùigiiizeû by i^OOgle

DEUXIÈME PARTIE I4t

> ra*B > ■ i > ai i • i • ■ t • 1 1 i • • < r j i r4 air taoavaai rai-a raaB*ra*a«tp aa*#

été si bon pour moi. Tenez, un exemple entre mille : durant les huit ans qu'avait duré mon séjour à la pension L..., il n'avait pas manqué un seul jour de venir me voir, m*apportant cha* •que fois quelque douceur, jusque, dans la saison et vu que je les adorais dans un verre, à l'huile *et au vinaigre, des haricots verts, ^ et les jeudis-soirs il avait grand soin de donner à la cuisine pour mon repas du lendemain (on faisait maigre à la pension) une de ces côtelettes « détaillées » qui sont divines ou quelque rump- •steak qu'Albion eût envié pour sûr... Pauvre papa !

Ma cousine Ëlisa qui s'était mariée Tune des

•quelques années précédentes, dans le Nord, près de Douai, soutirait depuis quelque t^mps des suites d*une couche difficile et son médecin, — à qui Dieu pardonne ! — la traitait, entre autres drogues, par la morphine que l'on consommait en ces temps- là non pas en injections sous-cutanées, mais par absorption. Ma cousine qui éprouvait un grand soulagement après chaque cuillerée, finit, comme c*est l'habitude des malades qu'on drogue ainsi, par y prendre

goût et outra 1 ordonnance déjà peut-être téméraire du docteur de campagne qui ia soignait — si bien, qu'un jour, à table, au dessert, comme elle chantait avec sa jolie voix, pour son mari, tout à coup elle poussa un grand cri et tomba en une syncope effrayante.

Un télégramme, immédiatement envoyé par le mari d'£lisa à ma mère, détermina ce il e -ci à. se rendre tout de suite auprès d*ene. et je restai seul à la maison doni toutefois je devais m'absenter pour aller à mon bureau de la Préfecture de]a Seine (car j'clais employé depuis plusieurs années dans cette administration.) Une femme déménage venait le matin, qui faisait sa besogne et partait en même temps que moi après qu'elle ni'avail lait chauffer mon bouillon»

Après mon bureau, je dînais dans quelque Duval du faubourg Montmartre. Deux jours s écou-

lèrent pleins d'anxiété horribK', au bout dcsqueîa je reçus une dépêche me disant de venir au plus vite là-bas. Je pris immédiatement une voiture qui me conduisit en moins de vingt minutes à rHôtel- de -Ville, oii je demandai deux jours de congé qui me furent accordés par mon chef non

Uigiiizeû by CjOOgle

DEUXIÈME PARTIE

sans grommellement ni grandes recommandations d^avoir à revenir bien au temps convenu « Vous comprenez, il y a l'emprunt de la Ville: il va y avoir des travaux extraordinaires..,» — et patati et patal 'autre. « En outre il y va de votre intérêt, de très sérieuses gratificationsseront accordées à cette occasion. »

Je me fichais pas mat, en vérité, de l'emprunt et des travaux extraordinaires et de mon intérêt et des gratifications — et, gardant mon fiacre, je rentrai à la maison, fis une valise en toute

hâte et pris Texpress pour V... la plus proche station du village où demeurait ma pauvre cousine»

J'y arrivai par un temps affreux de février,, pluie battante, vent furieux et glacé, ma valise d'une main et de l'autre un para-pluie dont il ne m'était, vu l'ouragan, possible de ne me servir que comme d'une canne. — D'ailleurs qu'avaisje à gâter qu'un haut-de-forme enfoncé jusqu'aux oreilles, et que m'importaient, je vous le demande un peu, la pluie et la boue et tout, eussé-je été vêtu comme un prince ? le m'enfonçai, courant plutôt que marchant, dans le petit

jour, et dans la bouc d'une route de trois « bonnes ^ lieues...

Dans quelle situation d'esprit, non ! de cœur t>îen plutôt, j'accomplis cet affreux pèlerinage, je vous le donne à penser. J'arrivai enfin, trempé •comme une soupe, de pluie, de sueur et de pleurs — car quelle anxiété : est*elle encore vivante ? Je l'aimais tant ! — aux confins du village, d'où, dès l'abord j'entendis un coup de cloche, puis deux, puis trois, puis tout un -glas. Fou, j'entrais dans un cabaret sur la route :

— Ah ! vous voilà, monsieur Verlaine...

— Et madame D,..?

— On va l'enterrer.

Je ne mis pas plus d'une minute, je gage, pour atteindre l'habitation d'où devait partir Tabomi-

nable cortège. Mon cousin par alliance, tout en larmes, se jeta dans mes bras et nous nous étreignîmes longuement... Ma mère

faisait pitié à •voir. Elle aimait Elisa comme sa propre fille. C'était, pensez donc, l'enfant d'une sœur adorée morte jeune, adoptée et élevée par mes parents 'loin d'un père, brave homme, mais ivrogne, à

Digitizea by i^oogle

OBUXIÈMË PARTIE 14$,

qui n'avait resté, en toute prudence, que sou fils, le chasseur de Vincennes dont il a été question dans les premiers chapitres de ces Confes* s ions, et qui m'avait reconduit si persuasivement à la pension L..

J'entrai dans le salon où était exposé lecercueil. J'y jetai Teau bénite et sortis^ chancelant.

En ce moment rententirent dans la cour de la, fabrique (mon cousin était sucrier^ comme on dit ià-bas) les chants liturgiques. Il était trop tard pour songer à me changer et ce fut tout, souillé de boue et fumant de pluie comme un chien mouillé et sous l'averse sans fin pour tout, le jour, que je suivis ma cousine, ma chère à. jamais regrettée, bonne, bien aimée Elisa, portée par huit vieilles femmes en long manteau-, noir à Timmense capuchon comme monastique, rond et large sur leur front de tristesse non^ affectée, car elle avait été si bienveillante aux. pauvres ! tandis qu aigre et faux s'égrenait le De Profundis de chantres plus habitués aux^ travaux des champs qu'aux Nénies qu'ils psalmodiaient là...

Les deux jours qui suivirent, je ne mangeai pas, je bas.

OUI, pendant les trois jours qui se succédèrent après renterrcmciit de ma chère cousine, je ne me ^soutins qu'à force de

boire de la bière et encore de la bière. Je tournai ivrogne — si bien que rentré k Paris à mon bureau, où mon chef, par surcroît dans ma tristesse affreuse, me « chapitra sur le jour en plus que j'avais pris, au point que je l'envoyai promener, rentré, dis-je à Paris où la bière •«st affreuse, ce fut sur Tabsintheque jeme rejetai, l'absinthe du soir et de la nuit. Le matin et l'après-midi étaient consacrés au bureau, d'où mon algarade ne m*avait pas fait remercier, — •et d'ailleurs ayant, moi, l'égard pour ma pauvre mère, en môme temps que pour mon chet de bureau la ruse de leur laisser ignorer la nouvelle •et si déplorable habitude inaugurée .

Cette absintlie ! Quelle horreur quand j'y

Ùigiiizeû by <jOOgIe

pense dealers... et d'un depuis qui n*est pasloin^

assez loin pour ma dignité, pour ma santé, pour ma dignité pourtant plus encore, quand j'ypense vraiment !

Un seul trait de l'atroce sorcière verte (quel imbécile l'a donc magni6ée en fée, en Muse verte ?) un trait plutôt comique encore, en atten*^ dant des farces plus sérieuses.

J*avais une clef de Tappartement des Bati-^ gnolles où nous continuions à vivre, ma mère et moi, depuis la mort de mon père, et j'en profitais pour rentrer à telle heure que je vou* lais de la nuit, moyennant des mensonges gros, comme le bras, dont ma mère ne se doutait pas... ou se doutait, mais sur lesquels elle fermait..., difficilement et douloureusement, Je le crains... aujourd'hui seulement hclas ! les yeux. Où je passais les nuits ? Pas toujours en lieux bien recommandables. De vagues « beautés »

m'enchaînaient souvent de « liens de fleurs », ou je passais des heures et des heures dans cette maison de ia vieille dépeinte si magistralement, par Mendès et dont il sera parlé ici même en temps et lieu, ou j*ailais purement, entre autres.

Uigiiizeû by i^OOgle

amiSf avec le si regretté Charles Cros, m'engloutir ès*cabarets de nuit où Tabsinthe coulait

à ilôts de Styx et de Cocyte !

Si biea qu'ua beau, ou plutôt qu un vilaia petit jour* comme j'étais, suivant mon habitude, rentre subrepticement, dans ma chambre séparée par un vestibule de celle de uia mère et m'étais, en silence, déshabillé puis couché à l'effet de jouter une heure ou deux d'un repos... injuste, bien que mérité, philanthropiquement parlant, je dormais à poings fermés, lorsque vers neuf heures, heure à laquelle je devais faire mes préparatifs de départ pour le bureau, toilette, bouillon ou chocolat, maman entra dans ma chambre comme elle en avait coutume pour me réveiller.

Elle poussa une grande exclamation qui se sentait pourtant d*une envie de rire et me dit, car le bruit de la porte en s'ouvrant, puis la susdite exclamation m'avaient réveillé :

— Pour Dieu, Paul, comme te voilà ! Tu t'es au moins encore grisé ce soir.

IX Encore » me blessa. Je répondis acrimonieusement :

Uigiiizeû by <jOOgIe

CONrBSSIONS

— Pourquoi me dire « encore ?» Je ne me grise jamais et hier encore moins que jamais. J 'ai dîné hier dans la famille de mon vieux camarade un tel, où je n ai bu que de leau rougie et que du café sans cognac après le dessert, et je suis rentré un peu tard, parce que c'est très loin d'ici, chez eux, mais je me suis couché bien tranquillement, comme tu peux le voir.

Maman ne répondit pas un mot, mais allant décrocher à l'espagnolette d'une des deux fenêtres de ma chambre un miroir à main dont je me servais pour me faire ta barbe, vînt me le mettre sous les yeux.

J'avais couché avec mon chapeau haut-deforme !

Je le répète en toute vergogne, j'aurai plus tard à raconter bien d'autres et de bien autres absurdités (et pis), dues à cet abus de cette hor* rible chose, la boisson et daiis la boisson, cet abus lui-même, source de folie et de crime, d'idioties et de honte, que les gouvernements devraient sinon supprliiicr (et au fond pourquoi pas ?) du moins terriblement taxer et imposer :

L'absinthe 1

Uigiiizeû by i^OOgle

^ ET état de choses, si l'on peut nommer

un tel désordre habituel un état, même

V«»i> quelconque, de choses, durait donc de* puis environ quatre longues années consécuti*

ves, lorsque m'apparut, dans cette petite chambre du second étage du petit hôtel de la rue Nicolet, — laquelle petite chambre devait devenir mon cabinet de travail, celui où je mettrais dernière main à la saynète en vers, les Uns et les Autres — celle qui devait être ma femme.

J 'ai fait son portrait dans un livre intitulé, de 9orte assez réussie, Mémoires d*un Veuf^ livre

que je n'ai pas là, titre d'ailleurs purement, ott presque, pour la forme plutôt que pour le fond, €ar c'est une pure collection de tout petits

souvenirs dont celui de ma femme est un des

Ùigiiizeû by <jOOgIe

moindres : le temps n'adoucit rien, principalement la rancune, mais il estompe, il embrume tout.

Je reproduis ce portrait de mémoire/avec pro< bablement quelque modification plus douce»

amère que dans le texte primitif (lequel texte vraiment primitif est déjà quelque peu altéré dans ces Mémoires d*un VeufXk) car à l'époque initiale, en quelque sorte virginale, eu question, je n'étais que fiancé.

Voici cette esquisse encore... estompée où je n'ai pu m'empêcher d'intercaler quelques vers depuis, qui néanmoins ne me semblent pas. déplacés dans cet au fond pénible rappel vers de plutôt • tristes souvenirs auxquels, de p^r la magie des choses

passées, ils sont peut-être plus congruents qu'il ne paraîtrait de prime abord.

« £Ue serait petite, mince, avec une promesse d'embonpoint. Cheveux châtains sur une

tête mignonne en tous points. Face très douce, pâlotte, rondelette, un peu longue néannioins, un nez à la Roxelane, je veux dire moyen avec le bout gentiment relevé. La bouche sourirait^

Uigiiizeû by i^OOgle

DEUXIÈME PARTIS

peut-être légèrement rosâtre plutôt que rose et rose plutôt que rouge, bien que j'aime le rouge 'et tout, sauf, naturellement, dans le teint des femmes et les opinions politiques des hommes... ignorants. Le teint, précisément tendrait vers un mat qui sous les yeux s'attendrirait en un bleuâtre joli pour s^épanouir, discret et corn* me dissimulant un parfum de nouvel ordre, enfantin et divin, en une fieur violâtre, vers les tempes.

y> Elle parlerait tantôt peu et qu'adorable alors son quasi silence qui permet de sympathiser avec sa respiration hâtive sans plus qui témoigne néanmoins d une chère santé frêle, mais que le bonheur amplifiera, avec la palpitation presque imperceptible des veines bleuâtres de dessous les yeux et violàtrcs de devers les tempes, avec le bout chaste et si vite apparu puis disparu d'une langue de temps en temps et rarement passé sur les lèvres, avec les dents que découvre un sourire innocent à tel ou tel madrigal à

la portée, les dents d'albâtre ou plutôt d'opale qu*azurerait leur transparence com-

Uigiiizeû by <jOOgle

me étrange dans son exquisité, — tantôt elle parlerait beaucoup et d'une volubilité

Quasi-zézayaote un peu

avec des mignardises qui n*en sont plus à force de fleurer de candeur réelle moyennant une éducation approchant d*ètre parfaite et une instruction heureusement inconiplète.

» Mais qu'elle se taise pour mon bonheur ou qu'elle parle pour ma joie, ses yeux !

» Gris, la prunelle coulant sans ruse aucune, je vous jure, et pourtant on dirait, quand elle me regarde, toujours un peu de côté, par timidité certainement, mais, sans doute aussi pour observer inconsciemment, ou plutôt non, car avec ces vierges, que croire, que savoir, nous,^ les libertins ? ombrés de longes cils et surplombés d assez épais sourcils qui, diable î se rejoignent, on croirait jalousement.

)> El SCS mains, que j allais omettre. Ces mains que je rêve de baiser des mille et des centaines de mille fois, ces mains aux veines palpitantes aussi dans l'émotioii de la (unversation^ ces mains

Uigiiizeû by <jOOgle

DEUXIÈME PARTIE

Toutes petites, loutes belles !

O SCS mains, ses mains vénérées !

ces mains, ses mains qu'il me faut dans les miennes, à jamais !

y> D àu^e de cœur, y en a-t-il ? Oui, sans doute, — ou non ? Car avec ces vierges... ! »

Ainsi allait mon imagination, au lendemain de ma première entrevue que d'ailleurs voici, très en abrégé, — elle et ses conséquences immédiates... et les autres.

Uigiiizeû by i^OOgle

Charles de Sivrv

JE ne m'attendais pas le moins du monde à l'entrée dans la petite chambre où venait de se réveiller mon futur beau-frère, le bon tnusicien de génie plus que de talent, Charles

de Sivry, je ne m'attendais guère, en vérité, à

l*entrée, après trois coups frappés à la porte, de ^a sœur, ou plutôt de sa demi -sœur, elle étant

enfant d'un second lit. Il était « aviron cinq heures du soir, moment auquel mon noctambule de camarade avait coutume de penser à se lever, et moi-même je me disposais, ensuite, d'une conversation, si je ne me trompe, relative. à quelt)ue opérette en collaboration, à aller Tattendre iiLi café du Delta tout voisin, pour l'ajjéritif, quand, ai-je dit, elle entra sans bruit, puis allait faire mine de se retirer quand Sivry lui dit ou à peu près :

— Reste donc. Monsieur est un poète, c'est Verlaine, tu sais bien.

— Oh t j'aime beaucoup les poètes, Monsieur»

Telles turent les premières parolesde cette bou~ che de qui je devais entendre tant de oui, puis de non, sans préjudice de bien d'autres choses encore bannes, puis mauvaises !

File aimait beaucoup les poètes, du moins elle le disait. Que répondre à cela ? Rien évidemment. C'est ce que je fis, me contentant d'une inclinaison de tête reconnaissante vaguement.

Puis le discours s'engagea pour de bon par cette phrase, encore de politesse, mais moins banalement complimenteuse :

— Mon frère m'a souvent parlé de vous et même m'a fait lire de vos vers qui sont peutêtre trop... forts pour moi, mais qui me plaisent tout de même bien,

La pauvre enfant ! Je vous crois que mes vers, les Poèmes saturniens^ du Leconte de Lisle à ma manière, agrémenté de Baudelaire de ma façon, et les Fêtes galantes^ très justiciables de leur intitulé, devaient lui sembler... durs à

Uigiiizeû by i^OOgle

DBUXifeMB PARTIB

deviner. Néanmoins, ce coup ci. elle avait rompu décidément la glace et pour la première fois aussi je pus lui faire entendre cette mienne voix qui devait à son tour tant roucouler, puis vociférer à ses oreilles... toujours étonnées, car je puis dire irt, en toute impartialité calmée aprèa plus de vingt ans, que la malheureuse ne m*aura jamais compris de sa triste bourgeoise de viè.

Et je lui répondis :

— Vous êtes trop bonne vraiment, — et, comme quelque chose de subit avait, cependant»

Heu en nioi, j'ajoutai: mais j'espère pouvoir laire bientôt des vers qui mériteront mieux Thonneur que vous voulez bien faire à ceux que vous connaissez de moi...

Alors, après quelques banalités sur la pluie et le beau temps, je me retirai après avoir rap* pelé à Sivrv notre rendez-vous au Delta et me retirai comme charmé, sur une poignée de main au camarade et une autre, douce au possible à... l'amie.

L'amie, oui : car quel nom donner a qui venait de m'inspirer tout à coup, tel un coup de... joie

<:alme^ ce rafraîchissement tout fleurant d*inno- •cenre et de simplicité 7 Et je ratiocinai tout en

m'acheiiiiuaul sans but vraiment, tandis que bête se dirigeait vers l'affreux breuvage vert. Ne serait-ce pas un hasard (je ne croyais plus •en Dieu depuis belle lurette), un heureux, inespéré, inespérable hasard qui me mettait cette douce fille sur le chemin mauvais où je sentais bien que j'allais me perdre. .. sans cet être, presque de raison, qui symbolisait à mes yeux déjà flétris de toute sorte de vues pas bonnes^ maïs perspicaces encore toutefois, mes yeux, cette chose presque impalpable mais qu'on sait qui ne viûrira qu'en la Femme désirable et désirable plutôt pour le cœur et Tesprit qu'aux sens trop peu difficiles, eux, la Jeune Fille dans la gloire rose de sa mystérieuse candeur. Mystérieuse candeur, et inquiétante, mais d'une inquiétude <:harmante et qui est à la fausse, à la coupable sécurité du libertinage et de ses sup-

pôts, mâles •ou femelles, la sécurité même, par TefTort inces* sant d'une conscience et d'une volonté, en outre, <]ui sait ce qu elle veut et peut.

Ces belles considérations n*eurent natu-

Uigiiizeû by i^OOgle

DEUXIÈME PARTIE

rellement aucune sanction pratique immédiatequelconque. Toujours est-il, néanmoins, que, cette fin <l*après*inidi-là, attablé devant des> journaux illustrés qui furent et sont toujours ma lecture favorite, et au grand estomirement du., bon Sivry peu accoutumé à de pareils spectacles, je ne bus pas d'absinthe.

L'absinthe devait, comme la <i. vertu qu'on, quitte », prendre de dures revanches.

EU de temps après je partis avec ma mè*

re pour chez Toncle dont i! a été question,

JL à la campagne, près d'Arras ; là, dans le calme et la paix des champs, et un peu la solitude, malgré quelques parties de pêche et de chasse et de nombreux dîners dans de nombreux villages, où nous avions des « parents », je m'ennuyats un peu. L*ennuiest parfois, sinon un très bon conseiller, du moins, peut-être, un bon conseil. D abord il apaise les sens, tous, et Dieu ou plutôt le diable sait si les miens, tous, avaient el ont encore, je le crains, vieille bôte que je suis i besoin d'être apaisés ; puis sa saveur, par moments qui sont bons au milieu de

tant de fichus quarts d'heure, se fonce d'une après tout assez bonne amertume, s'acidule de quelque esprit de critique, ou pour mieux dire,

de froide et, donc rafraîchissante clairvoyance qui fait du bien, en quelque sorte, même moralise en aiguisant fût-ce au prix d'une souffrancedès lors digne d'un bon accueil...

Ma souffrance à moi. était, instinctivement, le besoin, qui allait presque jusqu'au désir tant il se rendait aigu par intervalles, « de changer de vie » comme dit Tamusante héroïne de Victor Hugo... Naturelleiuciii je n'allais pas sans, avoir apporté de ma vie de Paris, boissons, fil* les, toute cette bonne mauvaise odeur de vice et. de dcsurdrc qui persécutait les premiers Saints jusqu'au fin fond des plus austères Thébaïdes,. — et re ni*eût été, pensais-je, ou plutôt éprouvais-jc, un gros crève-cœur que de rompre avec ce délice, que de ne plus connaître la saveur des lèvres, des seins, de toute la chair, Ténervcment, l'excitcment des savantes et pcr\ erses, et à jamais en tous cas, ô oui ! inoubliables caresses de tant de femmes, pour ne parler que de< ce délice-là !

Ce délice 1 £t comme il est vrai, quant à cequi me concernait, ce mot, encore que je perçusse dès alors la littérale horreur de ces amours.

Ùigiiizeû by i^OOgle

DEUXIÈME PARTIE 'l

et leur véritable et, non plus bourgeoisement parlant leur littérale criminalité. Les femmes de la catégorie à laquelle pouvaient juste

prétendre et ma foncière timiciité et mon très modeste porte-monnaie, m'enivraient, croiriez-vous cela ? Je les avais dans le sang, ma peau cherchait la leur, la leur, j ai bien dit. Je ni'iinagine qu'une reine» qu'une impératrice — ou tout bonnement une femme mariée, une femme honnête^ suivant le mot courant, se serait offerte à moi, je l'eusse priée de me laisser tranquille... Et voilà que pourtant une lassitude, comme qui dirait aussi une plénitude commençait à me prendre, à m'envahir ; c'était un véritable « état d'âme » maladif, maladieux, dirais- je de préférence, quelque chose comme des dispositions vagues encore mais bien symptomatiques à Tindigestion morale...

J'en étais là psychologiquement, lorsqu'un beau matin la fantaisie me prit d'aller en ville. Il y avait le chemin de fer, mais je préférai prendre par la rivière canalisée de Scarpe, célébrée dans les vers du grand poète Desbordes- Valmorc ; c'est, sur des bords diversifiés, tantôt

Uigiiizeû by <jOOgle

céréales, avoines, blés, seigle, hivernages,

tantôt marais sans fin, quasiment sans fond, où dort le brochet, où court l*anguille parmi les tiges de nénuphars et les lances du glaïeul d'eau, à l ombre généralement « des noirs peupliers », des saules blancs et des grises hautes herbes, un chemin ;véritablement charmant en ce pays plutôt plat d'aspect aussi bitîn que de terrain. D'assez, point trop nombreux villages aux bonnes auberges crépies à la chaux, fenêtres aux rideaux

d' cotonnette A grands carreaux roug' brique et blancs. , .

où patoise une hôtesse pour la plupart du temps piantureusement rose et rousse non sans attrait le plus souvent, sont riverains de droite et de gaiK hc. En s'approcliant d'Arras on entre à Bl^ngy, un peu grande banlieue où va, l'été, s*ébattre la garnison de la ville, et célèbre, ce gros bouri^ dans des arbres et des jardins, par le choix qu'en lit pour ses réunions la société des Rosati, légèrement académique et bacchique discrètement, dont firent partie, entre autres célébrités, les deux Robespierre et Cacnot

Uigiiizeû by i^OOgle

DEUXIÈME PARTIE

Vaïeul. L'arrivée dans la ville même était particulièrement pittoresque (je dis était ^ car depuis ces temps et pas depuis longtemps on a, paraîtil, démantelé « cette place forte » comme la - caractérise Monsieur Perruchon). Près d*ua demi-kilomètre avant de contourner le rempart pour se répandre dans un grand bassin appelé, pourquoi ? le rivage» la Scarpe se parait de toute une végétation sous l'eau qui devenait fantastique, orientalement, mille-et une-nuitamment belle quand le soleil y pénétrait et qui, par les jours de ciel terne, prenait un sombre presque ou tout à fait inquiétant... Une forêt noyée, avec des joies comme folles et des tristesses jusqu'à des terreurs ! . . .

- Le jour dont je parle, j'allai dans à peu près tous les cafés d* Arras qui sont nombreux, puis hantai quelques-uns, huit ou dix au plus, des •estaminets de ladite ex-capitale de l'Artois, qui sont innombrables. Résultat : une <k cuite ^ qui vint s'achever dans

une maison de femmes et s'y éteindre dans des flots de « volupté »... à tant l'heure.

Je pris le train de minuit pour mon village

Ùigiiizeû by <jOOgIe

et le lendemain je me réveillai avec un mal detête et des nausées morales et autres qui me parurent un châtiment» mais un châtiment de* quoi ?

DE quoi ! Eh, bons dieux, de quoi donc en effetp sinon du jeûne rompu, de Cje salutaire ennui sottement plus encore

peut-être que roupabicment jeté à tous les vents de la ri bote et de la vadrouille 1 £t le tout, pour en arriver à quoi ? Même plus à l'entraînement d'autrefois — il y a licjà un un ire fois dans mon ^as présent» — même plus à Tenvie de recom* mencer que tout ivrogne ou tout coureur a dans le fond, mais bien la pituite démoralisée, mais bien le dégoût sans retour ad vomitum

Alors, sans transition, sans trop se douter de ce qu'il allait faire, j'écrivis à Sivry une lettre sans nul doute peu dans les règles, peu conforme à ce protocole d'ordre privé qu'impose la t:ivilisation dont nous jouissons, lui demandant, tout bêtement... la main de sa sœur.

IJO CONFESSIONS

La lettre écrite, je m*habillai en hâte et courus d'un trait à la poste. Trop tôt. Le bureau n'était pas ouvert. Je m^avisai que j'avais des. timbres dans mon porte-monnaîe, et ce fut d'une main tébnie, mais eu somme comme résolue que je jetai la lettre à la boite. Après quoi, je fis hâte vers la maison plus encore que

tout à l'heure vers la poste, comme fuyant ua regret de la démarche précipitée, regret qui ne me rattrapa point et ce fut d*un bon cœur léger et tout palpitant d'une chère fièvre que, m'étant remis au lit, je dormis jusqu'à ce qu'oa vînt me réveiller à midi pour dîner.

Deux, trois jours se passèrent, moi tels, éternels, au bout desquels une lettre de Sivry ni'arriva, m'apprcnant que, comme moi, il avait mis les pieds dans le plat, que, stimulé par Fimprévu et la carrure tout plein gentille de ma. missive, il avait communiqué celle-ci, à sa sœur d*abord, puis à sa mère qui avait cru devoir en référer immédiatement à M. M..., son second mari. (Je parlerai peut-être en temps et lieu, de ces deux personnages si dissemblables en tout et qui ont tant influé sur ma vie...) La bienheu-^

DEUXIÈME PARTIE

reuse lettre ajoutait qu'il y avait lieu d*espérer et m'engageait à rester encore quelque temps à la campagne, où il viendrait, si je voulais, me rejoindre dans quelques jours. Nous retournerions ensemble à Paris, où on verrait les choses de près et ferait tout le nécessaire.

C'était divin et ça commençait à ravir, mon idylle. Et c'est de ce moment que je conçus le plan y si le mot ne vous semble pas trop ambitieux pour un si mince ouvrage, de celte Bonne Chanson qui se trouve, dans le bagai;e assez volumineux de mes vers, ce que je prctererais comme sincère par excellence et si aimablement , si doucement, si purement pensé, si simplement écrit ;

Le soleil du matin doucement chauffe et dore

Les seigles et lesbics tout humides encore Et l'azur a gardé sa fraîcheur de la nuit. . .

Ainsi débuta ce mince volume qui devait

paraître un an après, juste au moment de la guerre et dont Victor Hugo me disait à son retour en France : « C'est une fleur dans un obus ». Je ne sais si c*est bien vrai, mais toujours est-il que j'ai, dès i origine, gardé une

prédilection pour ce pauvre petit recueil où tout

un cœur purifié s est mis...

Sivry tint sa promesse et j*eus le plaisir de le recevoir, à la petite gare distante d*un kilo* mètre à peine de Fampoux. li m'apportait de bonnes nouvelles, hélas ! assombries par Tannonce d'un très prochain départ pour un séjour, d'à peu près deux mois encore, en Normandie de toute sa famille y M. et Mme M..., leur fille aînée, celle dont il est question ici et une autre fille, enfant de huit ans. Mais il insistait sur le bon accueil fait à ma demande par la mère et la fille. Quant au père, il comptait peu, bien qu'encombrant au possible, le pauvre homme, mort depuis, de qui Dieu ait Tâme... importune ! Nous passâmes, Sivry et moi, une agréable semaine sous le modeste toit avonculaire. Le dimanche qui prit place, Sivry tint rharmoniûm à la grand 'messe et étonna fort, si même 11 ne scandalisa pas quelque peu les oreilles rustiques de Tauditoire par des offertoires et des marches de sortie empruntées aux opéras de Wagner. Mais tout a une fîn^ Sivry devait rentrer à Paris, et moi, mon bureau me réclamait:

«lous partîmes, ma mère et nous pour cet éter- 4iel Paris.

Ma mère, qui avait donné son assentiment à tnon projet, tout en élevant quelques réserves -sur rimpromptu d*une résolution si importante, •était heureuse, au fond, de me voir comme elle, disait, devenir, enfin sérieux. Car je ne buvai^ plus, du moins à me soûler. J^étais assidu a mon -bureau et je rentrais de bonne heure le soir. Même il m'arrivait, de plus en plus souvent de rester à la maison à jouer des parties de cartes que je savais qui i amusaient ; d'autres fois je raccompagnais dans des soirées bourgeoises où je ne brillai guère par Téclat d'une conversation qui eût d'ailicurs été, je le crains, peu (goûtée dans ces milieux joliments vieillots, mais par trop surannés pour bien faire. Une tasse de thé •et des petits fours complétaient ces fêtes et minuit au plus tard nous voyait de retour au logis dans cette rue de FEcluse, en ces Batignolles ou nous habitions depuis, ma foi, notre arrivée à Paris, depuis 1851.

C'était charmant et le temps s'écoulait, bien

lent encore toutefois. Il est vrai que je composais chaque jour mon volume en petites pièces, que Sivry faisait parvenir à sa sœur... Mais.

n'importe, c'était l'absence î

vm

O l'absence, le moins clément de tous les maux !

Se cousolcr avec des phrases et des mots,

Puiser dans TinBai morose des pensées

De quoi vous rafraîchir, espérances lassées.

Et D*en rien remonter que de fade et d'amer !...

Ainsi ratiocinait ma mélancolie naissante d être loin de <i Celle que j aimais », car décidément je Tainiais, surtout depuis qu'elle m*avait en quelque sorte agréé par écrit, en cachette... de son père seul, — mélancolie qui^ finit plus tard par tourner, pour mon propre dam et ce qu'il fallait qu'elle ignorât et qu'elle ignora jusqu'à la fin d'une interminable «cour j> de tout près d'un an, en une pénible, agaçante attente que tout allait aggraver, on le verra plus loin, jusqu'à ce que je devinsse, littéralement,

Impatient des mois, furieux des semaines P*

Mais, pour Tinstant, jc n'avais guère à me «plaindre que

Du doux mal quon souffre en aimant.

De petits billets échangés par rintennédiatre

-du bon Sivry, missives innocentes de la part de ma fiancée, car je la considérais, dûment déjà, comme telle, le plus délicates et discrètes possibles, de ma part, entretenalciil la « flamme » délicieusement insinuante qui par ia suite devait après des « querelles énormes d*aigles rouges», s'éteindre dans le fuligiiiLux d'un procès en séparation puis dans le fangeux d'un divorce.

Mats n*anticîpons pas sur tant d'horreurs !

Pour le moment donc, j*étais quasiment heureux : on m'y disait, dans cette jolie correspondance tracée d'une main peut-être tremblante, écriture enfantine et gentiment maladroite, style de la meilleure simplicité, tout le contraire <i*un bas-bleuisme fût*ce infinitésimal, et plutôt lâché dans rii^norance bénie de ce que peut bien être une phrase bien construite. Même de jolies

fautes de français, même d'adorables et rares, aussi bien, erreurs d'orthographe, met-

DEUXIÈME PARTIE

tatent un charme de plus dans ce courrier presque quotidien qui me tint durant deux mois pas trop, trop longs en somme. Mes réponses s'y faisaient de plus en plus, non pas pressantes,, justes dieux ! mais plus cordiales, plus éprises ; elles m'étaient de véritables joies presque déjà^ sensuelles, en les écrivant. Oui, je frémissais combien voluptueusement ! Un frisson commeci une fièvre amoureuse « pour de bon » me faisait des fêtes encore chastes peut-être, mais, non sans une pointe charnelle, Taiguillon,.

quoi !

D'ailleurs une dernière lettre de

...La main à ce point petite

Qu'un oiseau-mouche n'y liemlniit...

m'annonçait un très prochain retour à Paris.^ Des recommandations de « sagesse », de pa* .tience, s'y mêlaient plaisamment à de naïfs, calculs en vue de nous prouver à tous deux^ que tout était pour le mieux dans notre affaire, rapport d'âge, de goûts, d'éducation, de bonne bourgeoisie, enfin des choses d'argent !... Elleme convoquait, avec un petit tour romanesque, dans son autrement sensé et très sensé langage,.

à des efforts vers la chose de bien mériter no* tre futur commun bonheur. Elle citait même

l'exemple, qu'elle me proposait, du prince Oalaor et de ses travaux pour sa belle...

Le bienheureux jour tant attendu en attendant (combien donc plus !) l'autre encore dans un avenir désespérément indéterminé, et Dieu sait s'il était destiné à en subir de ces ater* moiements, et quels ! ce jour- là, ce dernier jour-là ! le jour, disais«je, du retour, du revoir, le jour dont j'avais écrit ces deux vers que j'avais envoyés, entre quelques autres, à qui de droit, la veille ou la surveille,

Où, seul rêve et seule pensée, Me reviendra la fiancée. . .

ce jour de liesse arriva enfin !

L'entrevue ne devait avoir lieu que le soir, après dîner. Qu 'il me parut long, bien que bon ce divin et infernal jour-là ! Aussi, quand s'approcha l'heure exquise, quel soin, pour passer le temps d'une manière du moins conforme à mon train de pensée, apportai-je ou n'apportaije pas, moi d'ordinaire expéditif en ces matiè-

DEUXIÈME PARTIE I

Tes, à ma toilette ! Que de fois dut ma pauvre bonne mère toute souriante, peut*être, et, quand

'j'y pense, sans doute inquiète, troublée un peu, •de mes expansions, faire et refaire le nœud de ma cravate alors La Vallière (depuis ?), brosser et rebrosser redincrote et pardessus, lisser et

celisser le haut de forme, etc. £t de quel pas, léger et... sérieux (j*avais volontairement oublié mon monocle carré... en verre de carreau. Cet attribut me semblait, pour la première fois, ■inutile,,, et même un tantinet ridicule), de quelle allure comme ailée, gravement, n'enfilaije pas ie sans fin boulevard de Clichy et celui non moins interminable Rochechouart, n^esca* ladai-je pas l'escarpement, puis ne dégrîngolaije pas la pente de la rue Ramey pour finalement gravir le doux Calvaire dénommé en langue vulgaire rue Nicolet !

On m'introduisit au salon où Mme M... des* ■cendît bientôt, m*encoura géant d'une poignée de main vraiment cordiale, et bientôt suivie de son mari avec qui un salut quasiment cérémonieux fut échangé. De vagues propos s'engagèrent... avait-on fait un bon voyage ? où en

étaient les céréales là bas ? et ainsi de suite, — ■ quand entra la demoiselle vue la première fois*

En robe grise et verte avec des ruches.

Par un phénomène qui s*exp)ique, je ne me souviens plus de son costume de ce soir-là.

J'étais tout à la face et à la figure en général d'elle qui me parut la même, charmante, mignonne. . Elle s'assit, après qu'e je lui eus doucement serré ou plutôt pressé les fins doigts de sa main droite, dans le cercle que nous formions aux environs d'une grande table guéridon chargée d'albums et d'un vase de la Chine aux fleurs qui sentait des meilleurs.

Evidemment il y avait de la timidité, beaucoup de timidité dans son fait et dans son attU tude, et de Témotion évidente ; et pour ma part, je crois bien qu'à cet instant je ne briliati pas non plus par trop d^aplomb. Ravissante sensation, prologue délicat, comme surnaturel,, aux suprêmes rapprochements. Elle me parla, je lui répondis, le tout banal, innoçâtre, si j*ose ainsi barbarifier, mais charmant tout de même et... précisément !

ifia CONFESSIONS

Je me retirai au bout d'une petite heure» après permission demandée et obtenue d'une

visite pour le lendemain, — absolument conquis cette fois.

DE ce moment et tous les soirs, à très peu d'exception j^rès, durant les bons trois quarts d'une année, la même promenade, par quelque temps qu'il fît, m*ame- •naît à ce Montmartre de fiançailles et me ramenait vers ces BatignoUes depuis si longtemps parentales. L'affection mutuelle, je croîs — malgré tout Tavenir qui devait devenir ce triste passé d'à présent — pouvoir à juste titre m'exprimer ainsi, le réciproque goût s*en accroissait d'autant. Maintenant Tintimité s'établissait «entre nos familles. J'allais tous les dimanches dîner chez les M... où ma mère était souvent invitée ; la Bonne Chanson « battait son plein» métaphoriquement et littéralement, et le cher |>etit bouquin s'augmentait de quelques vers chaque jour. Beaucoup d'entre ces presque im-:

provisations furent supprimées lors de la remue* à Alphonse Lemerre, déjà LE célèbre éditeur de toujours le passage Choiseul, du manuscrit définitif, et je le et les regrette, en vérité, aujourd'hui que jugeant les choses sinon beaucoup, plus ce qu'on appelle « froidement » dans l'espèce, du moins, sous le rapport littéraire-

tout au moins, de plus loin, de plus haut, si vous voulez bien, mieux, quoi ! Ces pièces sacrifiées valaient très certainement les autres et j*en suis aujourd'hui à me demander pourquoi cet ostracisme... puritain peut être, car autant que je puis me rappeler, non pas les vers que j'ai totalement oubliés, mats V esprit d'eux, jedois avouer qu'il me semble que c'est à cause de leur... vivacité... ô si relative que ce n'est rien que de le dire, qu'ils furent, en ces mien» temps d un tout à-la*joie des délicatesses noni même pas encore conjugales, brutalement et pudiquement, (au fond c'est la même chose et la pudeur, fruit du péché, en a gardé la saveur âcre) rayés, comme on dit, de mes papiers.

Pauvres innocentes prémices intellectuelles, de ce que dans des mois et des mois encore me:

DEUXIÈME TARTiE

•donneraient « me prodigueraient, moyennant

telle et telle cérémonie ridicule ou méconnue le Jour céleste et suite... immédiate. De quelle sévérité injuste osait donc vous frapper mon scrupule <<; tutur », scrupule tout neuf, tout "étonné d*être, en ce moi depuis longtemps dé* «accoutumé de ces vénérables choses-là . . .

i^iélas ! ne devais je pas — même après un long Intervalle de sincère repentir aux pieds d*un Dieu en qui je crois encore, mais si mal aujourd'hui, — chanter d autres Chansons desquetles, du moins, la moindre hypocrisie, disons mieux, la moindre retenue est. on croirait, soi- ^neusemeut bannie et à propos desquelles je n'ai nul repentir mats qui, bien au contraire,

bercent pour les réveiller plus ardents, plus lauves, mes désirs tout, ou presque, à la chair maintenant !..

Le temps passait, bien lentement au gré de mon impatience vers un bonheur déiinitif, pen- -saiS'je de toutes les forces de mon sentiment et •de ma raison. Après les mois de pluie et de Beige où patauger non sans un charme comme aventurier (on fait ce qu*on peut : d'ailleurs

l86 CONFB8SI029S

TAventure m*aUendait, infinie !^ vinrent Avrit et les primes jours de Mai, frisquets et coquets,

qui cambraient sous leur piquante caresse mon buste alors svelte et tendaient mes jarrets infatigables en ces temps*Ià, surtout pour de tels pèlerinages que ceux vers le petit hôtel de la rue Nicole t.

Lorsque arriva Tété, le lourd été de 1870 — là cil est parvenu mon rcuit — avtc ses sôirées interminables et la fréquence de ses orages, il commença, lors de mes visites d*après-tlîner, à être enfin question de dates et le milieu de juin fut dès son tout commencement fixé pour l'heureuse cérémonie.

Donc ce sera par un clair jour d'été.

Le grand soleil, complice de ma joie, -Fera parmi le satin et la soie Plus belle encore votre chère beauté.

Et quand le soir viendra, Tair sera doux , Qui se jouera, caressant, dans vos voiles Et les regards paisibles des étoiles

Bienveilianiment souriront aux époux.

Mais il me semble de mise puisque précisément me voici en train de citations miennes, de

DEUXIÈME PAETIE 187

bien, avant de me plonger dans toutes les profondeurs de mon étrange vie privée, préciser ma situation littéraire à ce juste moment. Les Poèmes Saturniens^ contemporains du Reliquatre (les deux recueils parurent le même jour de 1866), avaient eu, comme d'ailleurs, le livre de mon cher ami François Coppée, une fortune diverse : pas mal de revues et de journaux, mortes et morts depuis, leur distribuèrent, quelques-uns à profusion, Téloge incompétent (me semblait*il alors et me parait*il encore) ou

le bldme sans discernement ni grande bonne foi plutôt. D'autres, par l'organe de gens sérieux, Roqueplan, Yrlarte et tutti quanti nous encouragèrent vraiment. Sainte-Beuve, par exemple, prit la peine de m'écrire à plusieurs reprises minutieusement, preuve qii'il s*intéressait, et dans une visite que je lui rendis en compagnie <le Coppée, fut bien intéressant. Je le vois encore, avec sa tête d*où Tembonpolnt de Tâge avait chassé la laideur initiale ; chauve, rasé, aux petits yeux un peu à la chinoise, au rictus fin encore plus que malin, quoique bien malin déjà. Calotté de noir velours, tout de flanelle

Sainte-Beuve, d'après le buste de CheuUlou,

blanche habillé, en raison de rhumatismes {hélas ! je devais connaître cela par la suite), il avait l'air d'un pape hétéroclite dans son immense fauteuil. Avec cela une réelle très latente mélancolie de séminariste plutôt janséniste et d'un amoureux rétrospectif et plein de

-souvenirs soigneusement cachés... C'était à mes yeux, plutôt encore rhomme de Volupté que Técrivain, si savoureux encore, mais non sans des dessous bien étranges, des derniers Lundis ret je me prenais, en contemplant cette figure mi-voltairienne, mi-cléricale et pardessus tout, «t en dépit de tout, poétique à sa manière bien tienne, intime et pénétrante entre toutes, à me redire mentalement, à la face de celui qui les •avait faits, ces vers « libres » attribués à un petit garçon dans Textase d*un prompt destin •d'exilé deux fois et par la politique d'un père et par sa propre chancelante pauvre santé :

Mon Dieu, rcndez-nou* la mer Et la montagne Saint-Pierre £t notre petil jardin Et grand^maman le jasmin.

Il pariait d'une voix dont Tintonation me- •chappe aujourd'-hui, mais autant qu*il pourrait

m'en souvenir de si loin, après une seule audition, notez ie bien, claire plutôt que haute, mesurée, pesée, plutôt que lente positivement.

Il nous dit des choses choi inantes dans une langue courante avec du pittoresque, tel un ruis-

seau sur des herbes et des cailloux, des souvenirs sans trop d anecdotes. Ji parlait de Victor Hugo avec une réserve admîrativc que l'auteur des Châtiments plus que celui des Rayons et les Ombres ne professait guère à l'égard de celui des Consolations comme je pouvais dès lors et pus depuis ni'ea convaincre dans maintes* conversations tenues entre le grand homme et ce moijchétif...

Quant à nous et à nos débuts, il nous félicita gentiment ^1 point trop paternellement, plutôt avunculairement (le mot n est pas de moi). Ses critiques bienveillantes s'exerçaient de préférence sur mon abus des grands mots en K et en Y et en Ç, vestige de lectures trop juvénilement convaincues de Leconte de Lisle. Pour-, tant» en dépit des Tchandra et des Çurya qui s'y trouvaient de trop à son avis, et au mien... d'aujourd'hui, il aimait la pièce Çavitry :

Ainsi que Çavitry faisons-nous impassibles

Mats, comme elle, dans Tâme ayons un haut dessein !

L'entretien ayant dérivé légèrement vers la

la vie privée (comment pouvait-il en être autre»

HgH CoNPBS8IoKS

ment avec Joseph Dclorme ?) et comme je lui parlais de mes projets de mariage, sans enthousiasme ni, je le crois, sans causticité, il « conclut » par ces mots, — ou ce mot :

— C'est à voir, c'est à voir.

J'AI, dans divers livres où je parle un peu»

de tout et de tous, éparpillé de suffisantsdétails à propos du Parnasse Contempo* rain, de son bel effort, et des succès Hnals ainsi que des chers combattants de qui la plupart sont demeurés mes bons amis toujours sur la brèche conquise et prêts aux retours imprévus . d'uQ ennemi multilorine, mauvais goût, platitude ou extravagance, inutile donc de revenir sur ces temps héroïques, mais je le répète, il est : bon de préciser ma situation

parmi mes camarades défenseurs, à mes côtés, du même dra* . peau que le mien.

Nous avions presque tous forcé la notoriété, . et quelques-uns déjà la gloire : Coppée avec ses Intimités parues en même temps que mes Fêtes:- Galantes t surtout son Passant qui pour la prc--.

mière fois lit entendre sur les planches la langue renouvelée que nous apportions, Sully-Pru- •dhomme, sévère et doux, marqué dès ces jours reculés du bon signe vraiment et dûment académique.

Les autres soutenaient dignement la lutte dans la plaine, Dierx et ses Lèvres closes^ -succédant, bien plus parfaites encore et qui marquèrent magnifiquement son apogée, à des Poèmes et poésies qui avaient prorois et tenu ; Valade et Mérat, frères séparés, non désunis^ après avoir donné, dans un duo printanier, Avril, Mai^ J^i^t chacun sa note, chantant l'un ses Chimères y Tldéal et son Idole, la Femme, Tautre flûtant A mi-côie^ de délicieuses et parfois mieux que profondément mélancoliquès ^glogues ; Hérédia avec ses sonnets qui Vont fait sans égal possible dans cette forme qu'il préfère tout en maniant l'épopée superbement «encore, enfin, Mendès, exubérant, enthousiaste, mais déjà sachant dominer, gouverner sa forme et sa pensée et certes alors, par son esprit séduisant mais impérieux de propagande queîqû6 chose comme le maître, tout en restant

leur bon et fraternel camarade, de ces jeunes

tisprits eux-mêmes exubérants etenthousiastes !

On se réunissait chez Leconte de Lisle, le samedi, chez Banville, le jeudi, eli des^ soirées

toutes à (ie^ conversations d'art et de poésie que Tesprit caustique du premier pimentait de « truculente et portenteuse » sorte, et que salait combien délicatement l'ironie toute plaisante de l'autre maître. Plusieurs d'entre nous fréquentaient chez l'admirable Nina de qui j*ai parlé de-ci de là, insuffisamment : nature d'artiste que son feu dévora prématurément. Gros, Villiers de l*Iste*Adam, deux génies, tôt en proie à la fatalité de leur glorieuse supériorité sur même l'élite, comptèrent parmi les assidus de ces nuits toutes retentissantes de poésie et de musique.

Je cessai presque, dès mon mariage à peu près assuré, de voir beaucoup mes pourtant si chers compagnons. Tout mon temps, comme tout mon cœur et la plus grande part de mon esprit, étaient à Montmartre et à m^s délicieuses visites du soir...

' Un soir que j'arrivai, comme toujours joyeux

C0NFESS10KS

et, dans la poche, pour la glisser comme eni catimini ès- mains de qui de droit, quelque piécette de vers faîte au bureau, entre deux, classements de documents administratifs auxquels je m'intéressais moins qu'aux mouches, qui volaient, symboles fugitifs

De la I ime non attrapée

et, aussi, de la raison qui ne me revenaiw «{uèrequ'en la présence réelle de celle que je vo) is> partout et que j*ai tant aimée et si amèremei t. regretL(e, il n'y a pas encore très longtemps,, quelques pauvres, désolées, misérables années^ tout au plus, solitaires dans la dissipation, veu*> ves p.umi des filles et des filles

encore, moroses; en dépit des fêtes)> de la boisson inépuisableet de la chair goulue !... Un beau soir donc quej'arrivai, joyeux comme de coutume, et même plus, puisque je venais de faire tout à nos.

mairies et églises respectives pour, dès le lendemain, la publication de nos bancs civils et. religieux, je fus accueilli de la bonne par ces. paroles murmurées : « Mademoiselle Mathilde^ ^st très indisposée. Je crois que vous ne pour--

DEUXIEME PARTIE

rez pas la voir aujourd'hui ». J'entrai et m*in*

formai auprès du père qui me tint à peu près le même langage, et monta s'informer auprès de la mère qui me cria du haut de Tescalier : « Mais oui, venez donc. Votre visite lui fera du bien.»

C'était la première fois que je pénétrais dans la petite chambre toute blanche et bleue où se trouvait alitée ma fiancée. Je remarquai dès avant tout une photographie de moi disposée dans le coquillage d'un bénitier sur le mur et que je lui avais envoyée durant son séjour à la campagne, — et je fus infiniment touché ; mais des larmes eurent bien de la peine à ne pas me monter aux yeux quand mon regard se fut porté sur la malade et que ma main eut serré sa petite main brûlante : la jolie face si mignonne, si roserncnt blanche, elle était toute tachetée de rouge-violacé et un commencement d'en* flure tuméfiait les joues en sueur. La bouche néanmoins souriait pâlotte, hélas ! et les yeux, les vraiment et sincèrement beaux yeux qu'un éclat de fièvre aiguisait en

ce moment me disaient des choses qu'exprimait à peine la voix quasiment éteinte.

t^B CONFESSIONS

Ce ne sera rien. Ne craignez rien. A propos, c'est pour demain les publications? Oui ? Oh tant mieux ! Je suis un peu fatiguée, le docteur ma dit d'essayer de dormir, je n'ai pas pu de toute la journée, mais à présent que je vous ai vu et parlé, je suis si contente que je vais m*assoupir en pensant à vous. A demain, sans faute, surtout ! »

Le lendemain était un dimanche. J étais libre toute la journée et toute la soirée. En me reconduisant, le père me confia qu il craignait que ce ne fût la petite vérole. Les gens de mon âge se souviennent que cette épidémie sévis* sait dès lors à Paris et devait persister jusqu'après la Guerre et Ja Commune. On juge de mon inquiétude et de mon empressement, dès mon premier déjeuner, après avoir prévenu ma mère que je ne rentrerais sans doute que pour dîner, invité à déjeuner en ville, lui disais je pour ne pas l'alaraicr i [uiti Iciiiciil, a me rendre rue Nicoiet, pour avoir des nouvelles.

La petite vérole s^était manifestement décla* rée et du délire commençait.

J'eus toutes les peines du monde à celte fois

DEUXIÈME PARTIE

•TOonter à la chambre de la malade, et cette fois •encore ce fut la mère — digne femme et grand •cœur à qui tout mon culte est dédié ! — qui m^'ntroduisit. Le père protestait : d*abord il ne fallait pas ouvrir la porte si souvent, et puis x'était contagieux et...

Je me moquais pas mal de cette objection, .par exemple ! mais elle était formelle et quand, -avec les autres, plus sérieuses, elles, elle fut apaisée par les infinies précautions prises pour me permettre, sur la pointe du pied, sous une .portière épaisse à peine relevée d'une main tiemblante de me tenir au seuil de la chambre, ce me fut un des instants les plus mémorables de ma vie. Mais avec quelque prudence que se fût opérée ma si discrète demi-intrusion, la onalade s'en rendit compte et d*une voix si faible, si faible, qu*il fallait en vérité toute l'intuition d*un père et d'une mère et d'un amoureux pour la distinctement deviner plus encore que ^la percevoir, dit :

— Paul, entrez dune et n'ayez pas peur. Je ^sais que je suis très laide en ce moment, car je ■<levine bien quelle maladie j*ai. Mais soyez

COHFBSSI<H?S

tranquille, je ferai tout ce qu'on m'ordonnera

— et je ne me gratterai pas. Mais il paraît que ça se gagne et je ne veux plus que vous m'approchiez.. .

Comme je protestais gentiment et de tout un* cœur si convaincu, contre la sévérité par trop* affectueuse de cet ordre, elle ajouta dans un sourire charmant, faisant allusion à notre cor-

respondance de naguère : <c C'est la dernière épreuve du prince Galaor y> et conclut : « Soyeaîbien sage et je guérirai bientôt, tout exprès^ pour vous. Seulement venez prendre tous lesjours de mes nouvelles... et continuez à me fairedes vers. Vous voyez d'ailleurs, je vous ai là toujours à portée de moi y>.

Et elle me désignait la photographie dont xï a été question.

Je me retirai sur un signe des parents. L'accès, de lucidité avait cessé et tout en refermant cautieusement la porte, j'entendis la faible voix chantonner et comme vagir.

A ma douleur très réelle et, comme toute trè& réelle douleur morale ou physique, très chaste, se mêlait» doi*je Tavouer, une manière de-

DEUXIÈME PARTIE

TÎÎam désappointement que je me blâmais en ^rougissant presque, ?i j ose ainsi dire» mentalement de ressentir, une déconvenue comme qui dirait charnelle. Alors voilà mon mariage remis aux calendes grecques ! C'était bien la peine de tant s'abstenir, de tant jeûner.. . et j'étais coa.mc -qui dirait honteux de trouver le nom à donner •à l'abstinence, au jeûne impliqués... £t j*étaisà part moi-même comme quelqu'un à qui, excusez i'expression vulgaire pour caractériser un sentiment vulgaire, on aurait promis plus de 'beurre que de pain et à qui il ne reviendrait ni pain ni beurre.

Mais ce grossier chagrin, plutôt animal, pour 'tout dire, passa vite et ne tarda pas à faire place à la trop légitime inquiétude sur

l'issue de 4a maladie et à la

fade et amère

angoisse de Vaôsence à nouveau, et quelle, cette

fois, peut-être un prélude à... quoi, grand Dieu! Ah, si j'avais eu la foi, même la foi affaiblie que j'ai le bonheur médiocre, hélas, de possé* -der encore, comme j'eusse prié, comme j eusse

formulé des vœux auprès des chapelles spéciales, dans les sanctuaires parisiens reconrîmandés..

Le miracle, pour n'avoir pas été demandé, eut lieu tout de même et: vers le milieu du mois, la convalescence commença, si bien qu'après une dizaine de jours de plusieurs visites parjour (dès le petit matin, au retour du bureau chez moi en passant par le plus long chemin et. enfin le soir pour des renseignements de meilleursen meilleurs) je pus reprendre « ma cour presque où j'en étais resté, en apparence, mais, en réalité bien plus avant dans le cher cœur... et dans le mien. Comme elle me Pavait promis,, elle avait été <s sage », ne s'était pas grattée, admirablement soignée aussi bien par mes amis les docteurs Antoine Cros, le frère du poète et du statuaire, et Peauthier, jeune homme tout dévouement, tout science aussi, qui devait périr misérablement d*une fatale erreur, lors de la terrible répression de mai 187 1. Et puis ses parents l'avaient veillée à tour de rôle, prenant soin, dès qu'elle se plaignait de démangeaisons insupportables, de lui lotionner le visage avec du coldcream et de Teau de guimauve. De sorte

qu'elle m'apparut la même qu'auparavant, sauf qu'elle gardait quelque langueur dans la démarche et un teint un peu plus animé sur un visage légèrement amaigri, qui n'étaient pas, somme toute, sans leur agrément non plus. On avait décidé que le mariage serait remis à la première quinzaine de juillet, ce. vers mat.

quand« à son tour, la dernière semaine de juin, un peu avant la date tant espérée — il fallut différer encore. La mère venait d être prise à son tour de maux de reins et de téte trop symptômatiques. L'affreuse épidémie l'avait prise et elle dut subir le même sévère traitement que sa fille.

J'aimais beaucoup Mme M..., et je le lui ai toujours témoigné tant de son vivant qu'après sa mort. On peut en juger par cette pièce de vers inédite que je lui ai consacrée à Toccasion du dernier 2 novembre :

A Madame Marie M, . .

Vous fûtes douce et bonne en nos tristes tempêtes, L'esprit et la raison parmi nos fureurs bètes,

Et si l'on vous eût crue au temps qu'il le fallait On se fât épargné tant de chagrin plus laid

Encor que douloureux, pui-, ior-îque sonna l'heure Définitive ou «1 espérer n'était qu'un leurre Dorénavant, du moins vous fîtes pour le mieux Quant à tel modus vivendi moins odieux Que celte guerre sourde ou cette paix armée Qui succéda laïïreux conflit.

Soyez aimée Et vénérée, ô morte inopportunément !

Qui sait ? Vous là, précise et sCkre au vrai moment,

Votre volonté, toute indulgence et sagesse, Eût prévalu sans doute et nous eût fait largesse D'un pardon mutuel obtenu par son soin :

Tout serait pour le mieux avec Dieu pour témoin ; Mais Dieu n'a pas voulu, qui vous a donc reprise Pourquoi ?

Dormp2, 6 vous, sous votre pierre grise, Qui fîtes le devoir et ne cédâtes pas.

Dornnez par ce novembre où ne peuvent mes pas Malades vous allez porter quelque couronne :

Mais voici ma pensée, 6 vous douce, 6 vous bonne !

C'était une âme charmante, artiste d'înstînct et de talent, musicienne excellente et de goût exquis qu elle était, et intelligente, et dévouée à qui elle aimait, on le verra plus tard.

F.es soins les plus empressés lui furent donnés dés les débutSp les mêmes médecins qui avaient guéri la fille, menèrent la mère à mieux,

DBUXIÈME PARTIE

•et si je l'avais pu« triste incrédule que j'étais, je le répète, quelles prières au?si eussé-je poussées vers un ciel offensé d ores et déjà et plus tard donc 1 et que je ne devais invoquer pour tant de besoins qu*après des leçons sévè* res, dols-je le craindre ? en vain.

Encore cette fois, le miracle non invoqué se réalisa : Mme M... guérit rapidement.

Mais mon mariage se trouvait à nouveau retardé.

PlDMOND Lf.pelettier, enfant.

Digitizc.

AVEC un tact merveilleux et une juste es-^ Lime pour ce qu'elle sentait être ma délicatesse» Mme M..., se doutant bien du côté déception qui sourdait dans mon successif chagrin de voir toujours (aux amoureux dans la peine « encore » n'est-ce pas « toujours en fia décompte et plus ou moins?) ne s'avisa- 1- elle pas — dois-je me servir du mot pour bien sp(^cifier une chose aussi subtilement aimable? — d'un expédient peut-être sans égal et probablement sans précédent dans son chaste sous-entendu ! Elle feignit d'être moins convalescente et sut persuader à son mari de lui continuer son aide de garde-malade intermittent, en même temps, que le convaincre ^ à juste titre, je te jure — de mon parfait respect pour la jeune fille qui devait bientôt devenir ma passionnément bien*

-aimée femme. £t c'était principalement et

c omme préférence, ainsi qu'il se trouvait très vraisemblable qu'elle eût le plus besoin de la présence de son mari...

De sorte que mes entrevues avec Mathilde.

je lui donnai déjà ce nom « carlovingien », et, depuis que je lui avais^ en hésitant un peu, en tremblant presque, fait lire en le lui déposant entre ies mains et en me retirant bien vite, bien vite, un madrigal dont Vin cauda venenum 'était

Que je vous aime I que je t'aime I

je la tutoyais, quand la chance nous laissait tête-à-tête, et elle avait fini par me le rendre, de sorte, disais -je, que nos entrevues

se passaient à de très rares exceptions près dans un petit sa- 4on au rez-de-chaussée, tout étroit, tout intime, très meublé, touffu, trop en quelque sorte roco* co avec un lustre mignard pendant d'un plafond d* indienne en étoile, mais sauvé de Thorreur de même paraître un boudoir en l'espèce, par ledit plafond très haut et une fenêtre des (pius larges qui lui restituaient un caractère

DEUXIÈME PARTIE

honnête et familial qu'il fallait pour bien faire

De sorte aussi que ces entrevues qui, chez d'autres, eussent pu dégénérer et se corrompre, avec nous demeurèrent innocentes, tout en restant de plus en plus passionnées ou plutôt passionnantes. C'était de nos deux parts des projets d*am'eublement, d*établissement, déménage. Quelle sorte d'appartement préfère; ait-elle, bas. avec peu de marches à gravir ou haut et clair ? Parbleu, c'était le clair qu^elIe aimait sans contestation possible. Fi de l'entresol noir et même du sombre premier étage i... Et puis, car la. petite épouse, « économe » et « prévoyante »

faisait de temps à autre son apparition si gentiment falote, ce serait, CE SERA meilleur marché,, et, « par le temps qui court, » le bon marché,, quand il ne lui est pas trop couru sus, ne peut se trouver que trop de mise, et un tas d'et caetera amusants comme tout. La question d*ameu-blement, surtout, nous intéressait. Une fois il fut question de lits. Elle en voulait deux^ un de palissandre, pour moi, sévère, tout simple, de bon goût, etc., un, pour elle, en capitons de.

perse rose ou bleue. Tous les deux de milieu. Le mien dans un cabioet de travail, à gravures JCVIli^, à bronzes japonais ; le sien dans un beau foiiillis de consoles en bois de rose, Boules du temps empire, psychés, que sais- je ! La seule xrhose que je retenais de tout cet exquis bafouillage c'est que, suivant elle, dans notre ménage, il y aurait deux lits, et j'eusse, pour un rien, protesté contre cette hérésie (j*ai toujours été l*ennemi des chambres nuptiales conçues ainsi ^u 'on les rêve dans des iantasmagories polissonnes à la Crébîllon fils, non moins qu*à celles fu* nèbrement f unnal istes des anciennes cours d'Espagne) si ne m'était revenue en mémoire, la mainte ignorance de ma, si puérilement bien, zézayante interloculrice.

Tout, sauf le mieux ^ qui, au cas présent, eût bien été le pire, allait donc bien : elle s*y mettant de son tout pauvre cher cœur virginal, moi apportant ce que je pouvais de discrétion affectueuse et d'en quelque sorte amoureuse vénération. Je dis tout ce que je pouvais, car il m'arrivait parfois, vers la fin particulièrement, de me «entîr moi-même comme non plus capable de

DEUXIEME PARTIE

me comporter bienséamment et... scieiniiu at. Dans ces cas je quittais brusquement sous un prétexte bon ou mauvais avec une rapidité qui étonnait alors et dont on me sut gré ensuite. Un jour que ce m était arrivé» au lieu du baiser sur le front habituel depuis quelques soirées, mes lèvres allèrent, ô sans trop de plus de

préméditation que cela, sur ses lèvres qui, dans leur candeur suprême, me rendirent joyeusement mon baiser comme furtif.

Une foiS| c'était Je pense bien, deuxsoirs après ce soir*là, elle parla langes, layettes, berceaux

nom de baptême selon le sexe... J'étais ravi mais un peu étonné. De quoi diable allait-elle s'aviser là? Et des hum ! hum ! mentaux commençaient à me travailler méchamment, quand, «Ile, me dit, en forme de conclusion formelle : ^ Car nous aurons un enfant ». — A quoi je répondis en toute naïveté presque déjà conjugale : <c J^espère bien qu*oui et même plusieurs ». Elle alors, empruntant sans, certes, s*en douter, le si drôle vers de la célèbre apostrophe de cet amusant Piron : « II n*y a pas de peut-être, dit* «lie imperturbable, nous en aurons un pour

sûr. » El comme je demeurai stupide devant cet abracadabrantesquerie, elle finit par : « J*ai demandé hier à maman comment on avait des enfants et elle m*a répondu que c'était quand oa baisait un homme sur la bouche. Tu vois bîea que... »

Et moi, dès lors, devant cette innocenc-e queje savais incontestable et dont la fraîcheur m'est restée toujours dans l'ànie conune celle d'un boa fruit au veni resté longtemps dans la bouche, — de saisir la balle au bond et de m*écrier : « C*est. vrai... Elle a bien dit, ta mère. (Que ce tutoiement m'était donc à la fois doux à l'infini... et cruellement incomplet !) Raison de plus pour mieux nous aimer si c'est possible. » Et désormais, convaincus tous deux qu'il n*y avait plusde danger et que le cher mal était fait, qu'il n'y avait plus à y revenir, nous nous embrassâmes à tour de bras et nous baisâmes à pleines, lèvres. Après quoi, Joseph demoi-même, Hippolyte par ma propre initiative et, pour tout dire,

trop tenté cette fois, je m*enfuis comme un assassin qui laisse tomber son couteau, corn* me un voleur que son vol effraie et qui s'en va^

DBUXitMB PARTIE

les mains vides, — mon cœur à l*aise tout de

même !

Le temps s'écoulait et nous pouvions déjà présumer que le Jour qui n'en finissait pas d'arriver en finirait tout de même, en août.

Néanmoins au dehors commençaient à circuier de fâcheux bruits. La paix de TEurope semblait Compromise. Des bctises impériales et de royales fourberies paraissaient devoir, comme de coutume, être réparées par du sang. On convoquait le ban et l'arrière ban des jeunes hommes, et la garde mobile à peine réunie, à moitié habillée et non encore armée, faisait au camp de Châlons l'exercice avec des bâtons.

Or je faisais partie... sur le papier, de la der- ' nière classe à prendre pour cette nouvelle milice. On n'avait pas encore touché à ladite • mienne dasse, mais i\ était question au Corps Législatif de s*en occuper. La peste du Corps Législatif et de la Garde Mobile et de la guerre et du roi de Prusse et de r£mpereur et du prince de Hohenzollern, qui s^en venaient tous à i'encontre et m'avaient tout l'air de menacer, cette fois, d'une manière légale, stricte, bien

OQNTESSIOKS

plus terrible, sî possible, que tout le reste, déjà

oublié, mon bonheur si proche.

Et mon amour s en exaspérait davantage :

qu'altais*je faire peut-être de mal et de vilain ?

Heureusement une diversion survint sous la forme d*un petit voyage de pur agrément.

ON compreudra que je m'étende peu sur ce mince épisode dont je ne parle même ici qu'à titre précisément de 'bonnei de très bonne diversion à une situation -devenant pour ainsi dire impraticable, vu Tétat même des choses, contrarie, comme à plaisir, par de cruels événements vraiment.

La marquise de M... que j^avais connue chez Nina, femme elle-même remarquable par les •dons de Tesprit et du cœur, qui avait été, très jeune, Pamîe et un peu Télève d'Alexandre Dumas le père, nous invita, fin juillet, Sivry, sa femme» sa plus jeune sœur et moi, à passer quelques jours dans son château de M..., près d'Argentan. Plaisant séjour au milieu duue campagne des plus agréables comme eaux et .

comme bois. Je ne parle pas du bon cidre capi-

teux non plus que des vilains voisins proces-^ sifs ni que des fameuses courses du Pin, qui furent les extérieures distractions de cette trop* courte et, pour moi, néanmoins, encore trop longue villégiature, au cours de laquelle notre tout aimable amphitryonne multiplia les parties de voiture, les repas improvisés, délicieux de gaîté et substantifiquement parlant aussi, et lesanec-

dotes piquantes au possible qu'elle racontait sans fin d'une manière captivanteau possible.

Oui trop longue» cette pourtant charmante halte aux champs, pour mon impatience de fiancé, mes inquiétudes d'éventuel garde mobile des plus patriotes, certes, mais, par surcroît des mieux férus entre tous les amoureux du monde, et pour tout moi, quoi î Chaque jour je recevais et j'envoyais des lettres qui n'en finissaient pas. C'est surtout en ces moments, que j'intercalais dans ma prose touffue et débordante, des « bonnes chansons» qui ne devaient pas faire partie du petit volume qu'on connaît

peut-cU"c, et qui était chez réditcur, so/j/'c' sicic llaves, tout prêt à paraître le jour même ou le prince Galaor serait pour recevoir, la palme de son doux martyre.

DBUXtÈMB PARTIE 2tJ

Voici d'ailleurs, tout à fait inédits, quelquesuns de ces minimes poèmes, un peu vifs, n'est- •ce pas, pour faire positivement partie d'un cadeau de fiançailles, mais au point, je crois, et bien dans la note congruente à de si proches justes noces. J'ai bien changé ma « manière)>

de « manières » depuis. N'importe, j'éprouve un plaisir que je ne saurais dire en retrouvant •après tant d'années, dans la poussière, tout à Pheure encore désespéremment secouée de « mes » tiroirs jamais longtemps les mômes et parmi les ruines de ma mémoire, ces quelques •épaves d*un vaste naufrage de paperasses et de souvenirs :

G 1 Innoconte que j adore De tout mon cœur, en attendant Qu'à ce bonheur timide encore, SVjoute le plaisir ardent.

Vienne l'instant, ô l'Innocente, Où sous mes mains libres enfin Tombera l'armure impuissante De la robe et du linge fin .

Et luise au jour chaud de la lampe Jotime de ce premier soîr

2l8 0ONFESSIOM8

Ton corps ingénu vers quoi rampe Mon désir guettant ton espoir.

Et vibre en la nuit nuptiale Sous mon bai>^or jamais transi Ta chair naguère virginale, Nuptiale enfin, Dieu merci !

Je t'apprendrai chère petite,

Ce qu'il te fallait savoir peu

Jusqu'à ce présent où palpite

Ton beau corps dans mes bras de dieu.

Ta chair, si délicate, est blanche, Telle la neige et tel le lys, Ton sein aux veines de pervenche Se dresse en deux arcs accomplis ;

Quant à la bouche, ro'Jo exquise, Elle appelle mon baiser tier j Mais sous le pli de ta chemise Rit un baiser encore plus cher. . .

Tu passeras, d'humble ccolière, J'en suis sùr et je t'en réponds.

Bien vite au rang de bachelière Dans l'art d'aimer Jes instants bons.

Tu parles d'avoir un enfant Et n'as qu'à moitié la recette.

DEUXIÈME PARTIE

Nous baiser sur la bouche, avant, Est utile, certes, à cette Besogne d'avoir un enfant.

Mais, dut s'en voir à tort marri

L'idéal pur qui te réclame, '

En ce monde mal équarri,

Il te faut être en sus. ma femme

Et mot me prouver ton mari.

Tels quels, j'écrivais, de M..., ces petits « vers », dont les deux derniers, maintenant que j'y pensBy après vingt-quatre ans, soat, par parenthèse, d'une construction plus que contestable ; mais je ne pensais guère alors qu'à mon but, me préparer une facile et délicate pourtant nuit de noces, aussi peu pénible pour les deux intéressés, par le fait ! Les envoyai -je précisément tels quels ? Ici ma mémoire hésite, peutêtre bien attcniia.i-je par-ci par-là, quelques traits, par trop caractéristiques. Bon de soûlever quelques voiles, encore bien des ménagements sont encore de bonne guerre en même temps que de bon aloi, dans des escarmouches de cette nature, comme dans celles moins platoniques qui allaient suivre, si les choses le permettaient, sous si peu 1

Kiifin le jour du rclour arriva, car celui du mariage approchait dare dare. Mais, bon Dieu, que d*aventures encore, et quelles ! entre cette coupe divine et mes pauvres lèvres desséchées d'attendre et d'attendre ainsi sans cesse ! Oui, que d^aventures, impossibles I comme on dit, dans un si court, mais si court espace de temps l

Car c'était la semaine du grand moment I

Les événements avaient marché et marchaient à pas d*ogres. Nous ne vîmes, tout le long du train omnibus qui nous ramenait, et à toutes les moindres stations, que réservistes rejoignant. On ne parlait que de la guerre qui débutait si mal, de trahison (déjà !), etc. Avec ce que j*ai dit précédemment on peut se rendre compte de ce que je ressentais et comme amoureux et comme... garde mobile éventuel quand nous descendîmes par cette triste « arrivée» de la gare Montparnasse. (Avez vous remarqué que toutes les « arrivées » des gares de Paris sont tristes, même quand, ce qui était notre cas, on n^a pas à subir les affres de Toctroi). Un air de tristesse indéfinie planait comme un crêpe dans

DEUXIÈME PARTIE

le crépuscule rouge et noir d'une étouffante et menaçante soirée d*août chargée d*odeur8 moites et d'électricité. La foule, d ordinaire circulant insoucieuse et plutôt gaie à ces heures

dans ces parages, stationnait auprès des kiosques à journaux» et c'était, du fiacre qui aouà emportait aux confins de la Rive droite, des gesticulations fiévreuses, doigts en Pair et têtes branlantes... La Renommée aux cent bouches assombrissait ses mille voix vocératrices plus ou moins sincères de bonnes et mauvaises nouvelles, toutes alarmantes d ailleurs... pour moi surtout. Ah ! il ne manquerait plus que çà !

Portrait de Paul Foucher

EN dépit de mes reproches intérieurs (car à quoi bon alarmer cette enfant, sans raison peut-être ?) je ne pus m'empêcher, dès le lendemain soir, dans un entretien véritable* ment passionné, de faire part à Mathilde de mes tristes pressentiments auxquels elle prit une part qui me navrait ensemble et me charmait.

Pour, ncannioins, écarter les trop sombres préoccupations, elle et moi nous occupâmes, des menus détails en vue de la cérémonie de dans quelques jours. La couturif ri' dut cii voir de grises et je ne laissais aucun rep&s au tailleur. En même temps je tâtaîs ma future, avec laquelle je me promenais depuis longtemps, sous l'égide de sa mère» les jours de loisirs depuis longtemps, oui, car je me rappelle comme d*aujourd'hui, avoir vu cette année-là le

-dernier bœut gras et le dernier chie-en- lit sérieux, passer, sous un grésil des plus mémora*

bles, sur cette glaciale (ou torride) place de la Concorde, — je tàtais» dis je, discrètement ma tuturc sur les. cadeaux qu'elle voudrait bien accepter dans la modeste corbeille de noces que je lui destinais avec le regret que celle-ci ne pût être « tout au moins » royale, et nos stations aux devantures des bijoutiers et des magasins de linge fin étaient sans nombre.

Tout allait donc au mieux pour nous et le ■ matin de Tavant veille de la date bénie put contempler mon réveil ravi, mon allée allègre •au bureau après le meilleur baiser donné à ma mère, un peu soucieuse, elle aussi, à cause des nouvelles de la guerre et de leur influence pro« bable sur les délibérations des Chambres, mais enchantée de ma présente belle humeur; enfin, mon zèle administratif, objet de Tadmiration «légèrement inquiète de mes

collègues qui n*en avaient jamais tant vu de ma part et de mes chefs littéralement ahuris.

Oui, tout allait au mieux, quand vers la fin <le la journée bureaucratique, aux environs de

DEUXIÈME PARTIS

quatre heures et demie, cinq heures, dans la. lumière ajiadissante de Ja grande pièce aux

murs bondés de cartons pleins de paperasseries où nous étions quatre derrière des paravents et devant des tables à casiers, chargés à en rompre d'autres paperasseries en désordre, delourds encriers, de grimaces hérissées d'épingies, à noircir d'aifreuses feuilles blanches à en-têtes imprimées, avec des formules toujours, les mêmes, mandat de paiement de trimestre^ etc.y et des noms, Guglielmini^ Belloir tXtutti quanti^ je vis, entrer, pâle, défait, mcconiKiissable, un de mes bons amis, L... de R..., garçon d'un cœur très débordant, l'exaltation en

personne qui, brusquement, nrapprit que sa maîtresse venait de mourir en couches, et qu li allait se tuer, me montrait à Tappui un revolver atfreiisement chargé et me remettait aux mains un pli assez lourd que je ne devrais lire, ajouta>t-il, qu*après sa mort, puis, avant que je pusse, abasourdi , du moins le retenir pour quelque explication qui eût peut-être modifié ses résolutions, s*enfuît, dépistant à travers lea. corridors et les escaliers mon immédiate pour-

vu

coNmsioNs

suite en vue d'essayer de le détourner d ua suicide épouvantable à mon cœurd^amî sincère et de le désarmer s'il était possible et de le retenir par la force s* il fallait près de moi.

J'ignorais son adresse. Supposant qu'il me Pavait laissée dans la lettre qu'il venait de me donner, je décachetais cette lettre qui ne contenait qu'un testament où il me chargeait de veiller sur l'enfant survivant dont la naissance avait coûté la vie à la pauvre femme qu'il voulait, mon malheureux ami, suivre dans la tombe. D'adresse, point... Ce ne fut que le lendemain matin, qu'après-moQ petit déjeuner, comme je m'apprêtais pour aller au bureau, m'arriva un télégramme, me priant de me rendre en toute hâte à Passy, telle rue, tel numéro, et signé L... de R... Atterré et craignant tout» mais dans le suprême espoir, que je sentais chimérique, queTinfortuné me demandait peutêtre en vue de me revoir et d'essayer de cramponner son désespoir à ma fidèle amitié, j'écrivis un mot d'excuse à mon chef, et je pris un fiacre au plus vite.

La veille, on m avait trouvé lue Nicollet uq.

DEUXIÈME PARTIE

^ir tout sens dessus dessous, et quelques reproches, ô si affectueux ! m'en furent adressés. Je n'avais pas cru devoir me disculper davantage qu'en attribuant mon un peu « triste figure » à une extrême fatigue due à un excessif travail de bureau, ce chien de bureau qui n'avait même pas consenti à deux ou trois jours de -

congé avant mon mariage et ne m'accordait, en suite de lui, que quarante misérables heures de répit !

Quand j'arrivai à Passy, je trouvai L... de R...

- -étendu sur son lit, tout habillé, le front percé d'une balle, O cette tète, qui avait été belle avec sa pâleur chaude et ses longs cheveux romantiques, cette tête affreuse, violette maintenant, aux yeux encore plaintifs sous les paupières entr'ouvertes, à la bouche grimaçante et de côté, montrant les dents dans une ouverture <l'expiration dolente I

Je dus, au plus vite, aller prendre les ordres de la mère qui ne me connaissait que par le bien que son fils lui avait dès longtemps dit de moi et que l'atroce stupeur plus encore que l'immense désespoir — un fils unique et chéri

et qui la chérissait ! — rcaJait incapable — douloureuse et comme oiiensée par cette mort pour une étrangère ! — de s occuper des misé* rables choses qu impiiqae un décès, surtout ua décès iMé>gal. Enquête, pour la forme, mais taquine quand même, du médecin de la maîrîe, « obéissant à des ordres spéciaux », visite plus, vexatoire encore du secrétaire de Monsieur le commissaire de police du quartier, déclarations^ témoins à décider, car, a Paris, on n'aime pas. à contresigner la tin d'un homme qui en a eu assez de l'existence qu*on mène ici-bas !

Bien plus, la mère, catholique, me chargea, d'obtenir de M« le curé de Fassy l'entrée à l'église du corps de son malheureux fils. Je trou-^ vai d'ailleurs dans cet ecclésiastique un liomme très affligé de ce qui était arrivé et très touché de la présente démarche

qui, après m'avoir^ comme devaient l'y inviter mon âge et la grande sincérité d'émotion que je manifestai, tout en me déclarant ou plutôt en me laissant deviner incrédule, un peu sermonné, accorda un, <c convoi de trois heures » pour le lendemain....

Le lendemain qui était donc la veille de moa

DEUXIÈME PARTIE

mariage ~ cette fois, le soir même de cette avant-veille si^ tristement mémorable, j'avais expliqué mon étrange tenue du soir précédent/

et l*on ne m'avait pas su mauvais gré de Texplication, tout au contraire, plutôt — après renvoi simultané à mon bureau d'une nouvelle

excuse d'absence et de diverses invitations à la cérémonie du jour s'ensuivant, j*a$sistai, en compagnie du seul M. Anatole France, mon ami depuis longtemps et toujours, depuis resté tel bien affectueusement (pourtant de nombreux ses lettres de part avaient été envoyées par mes soins), aux courtes prières d'après-midi, dernier adieu à celui qui n'avait pu davantage lutter contre cette cruelle vie...

Dans quel état d'éncrvcmcnt je rentrai dans Paris proprement dit, Tincident suivant en fera preuve mieux que toute analyse psvchologiquc.

La vérité venait d'éclater la veille, place Vendôme. Au Heu de la fausse victoire de Mar-iMahon qui avait fait, deux jours aupa-

ravant^ se pavoiser follement toutes les fenêtresdu quartier, hélas ! de la Bourse ! on apprenait la triple défaite et la retraite « en bon ordre »

deTarméedu Rhîn. Une extraordinaire surexcitation termentait menaçante, et d'ailleurs absurde» comme la suite devait le démontrer. On s'arrachait les journaux autour des marchandes. J'en achetai un qui mit le comble à l'état d'esprit horriblement fiévreux où je me trouvais depuis la veille, et, je n'étais pas plutôt installé de quelques instants sur la terrasse du café de Madrid, où je trouvai nombre de camarades»

littérateurs et ce qu'on n'appelait pas encore politiciens, qu'un régiment venant à passer, Marseillaise en tête, un formidable cri de «Vive la République ! » s'élança de toutes les poitrines — de presque toutes du moins ; car comme je m'étais un peu levé et approché du bord du trottoir pour mieux iaiie ma manifeitatioa apparente, ô de pur instinct, çà croyez-le bien, et sans espoir d'une sous^préfecture après « la Glorieuse ^> imminente, un monsieur, chapeau rond, l'air d un calicot en délire m'apostropha : « C'est vive la France qu'il faut crier, citoyen ! En u:i pareil jour il n'y a plus de partis, il n'y a plus que le drapeau », etc.. — et pour me prouver la vérité de son dire, me désigna à des

DBUXIÈMB PARTIE 231

-agents qui s'approchèrent et firent mine de

m*empoÎ£:^ner- A cette vue, et comme je gesticuiais comme un beau diable, proclamant

«encore et encore la République de toutes mes forces, et ma foi I de tout mon cœur, les cama-

:rades de la terrasse et quelque public m'arra-

•chèrent aux agents qui d'ailleurs me tenaient assez mollement, et je me dérobai aux ovations par le passage Jouifroy. En voilà une affaire 1

•on allait en apprendre de belles rue Nicolet ce soir I Et harassé, plein de soif et dans un désordre de toilette qui réclamait quelque soin de ma

•cravate et autres accessoires, j'entrai au café de Muliiouse qui depuis fut un bouillon et sur l'emplacement duquel, jardin compris, s*est installé le Musée Grévin. Là, je demandai la dernière absinthe que je dusse prendre de longtemps, de pas assez longtemps, et le journal du soir le mieux informé qui était alors, la Patrie^ sous la forme patriarcale et trapue qu*elle a perdue depuis, est-ce pour un bien ? La première chose qui y frappa mes yeux était ceci, à peu près textuel et cruellement exact dans sa teneur : « Eugénie, régente à tous présents et à.

venir salut, promulguons, le Conseil d(is ministreâ entendu, le Corps législatif a voté, le Sénat a adopté. Article unique : Tous les hommes non mariés, des classes 1844, '^45i etc., qui ne font pas partie du contingent, sont appelés sous, les drapeaux ».

Ça y était ! Mon mariage /l'aurait pas lieu L

ET dès après avoir, car je ne manquais ja* mais à ce devoir, embrassé ma mère chez qui j'étais rcritré, comme un fou mais affectant le calme qu il fallait, et dîné vite, je la quittai dans une étreinte qu'elle dut surtout attribuer à mon bonheur que ce fût ma dernière soirée avant la suprême nuit, pt courus d'un trait jusqu'à mon paradis cru perdu 1

Là, en attendant que «Mademoiselle» descendît au petit salon coutumier, j'essayai de me remettre un peu et de me composer un maintien, en même temps que par une toux discrète dans le creux de ma main, je me préparais une voix appropriée. Je croyais y avoir réussi, au moins en partie, mais dès l'entrée d'Elle tout mon échafaudage de sang-froid et de calme s'écroula dans une émotion sans pareille dont Tex-

pression soudaine hacha d'illogiques exclamations et presque de sanglots le discours, prémédité que j'avais en tête. Mon histoire, racontée de cette façon-là, commença par l'abasourdir, elle me la fit répéter et répéter, et sa conclusion, après d'évidentes alarmes qu'elle partageait de plus en plus à mesure que s'élucidait mon récit réitéré, et qu'elle me cachait niai, d'ailleurs, fut ce que murmurait encore quelque chose, ô de si faible, en mon agité, ea mon tumultuairement contradictoire for intérieur :

— « C'est impossible, c'est tout à fait impossible ! »

Impossible, évidemment. Mais sûr, ô qu'oui, , hélas 1 et je lui montrai un journal que j'avais, acheté en route.

Alors elle s'attrista, le dirai-je, , jusqu'aux larmes, ce qui me fit pleurer à mon tour. J'entrai dans la plus grande exaltation et ce fut,, après d'infinies lamentations réciproques, que tombant à genoux et la tête presque sur la jupe de son peignoir blanc tout simple qui grandissait un peu sa petite taille et, un peu aussi, an*^

gélisait son corps plutôt légèrement disposé à devenir potelé» je ânis par oser lui faire comprendre, à travers combien de précautions (mais peut-être etait-elle, depuis le soir du baiser sur la bouche, pKis instruite de ce qui Tatten* dait dans l'état de mariage) qu*il serait cruel, inhumain à elle, et préjudiciable à tous deux, quoi qu'il arrivât et au cas où, le lendemain, on nous refusât, au terme du décret impérial, de prononcer la formule d'union tant attendue, de ne pas m accorder, avant le départ pour le régiment tout ce que je lui demanderais, fût-ce cette chose complémentaire dont lui avait parlé mon dernier petit envoi de vers. £lle me promit tout ce que je voulus, et fort de sa parole que je savais iidèle, je me relevai, plus ferme, mieux décidé au bien, redevins moi-même et l'ayant baisée bien gentiment sur sa menotte un peu fiévreuse, m'en allai dans je ne sais plus quel état à la fois joyeux et navré, mais en somme plutôt Ôten.

Nuit très calme, sans rêve. Réveil de bonne heure, plutôt jo}eux ! Au fond j'avais un bel espoir, une certitude, quelle certitude au cœur

2^ CONFtSMOXS

et aux sens ! En tout cas, irait bien. Car si j'étais amoureux, maintenant que l'amoureux pouvait compter sur 1 accomplissement de son désir !e plus direct, j'étais patriote aussi, et... oui^ me nie

Mourir pour la patrie

moyennant un amour satisfait qu'on a dans la

tête et dans le sang me paraissait vraiment bel et bon...

Nous arrivâmes rue Nicolet, ma mère et moi.

environ une heure avant que trois voitures de remise vinssent prendre la « noce composée de nos quatre témoins au nombre desquels, entre un médecin major vieil ami de ma famille et un savant de l'Institut, se trouvaient notamment mon regretté Léon Valade et M. Paul Foucher, beau-frère de Victor Hugo, l'homme ie plus myope de France peut-être, qui, moi, lui ayant été présenté par ma belle^mére comme le iiancé de sa fille, au sortir du concert Pasde-

loup, n*avait retenu de ma physionomie que ceci qu'il proclamait à tous ceux que cela pouvait

intéresser : « j'ai vu l'autre jour le futur de Mlle M... Cest prodigieux ce que ce jeune hom-

DEUXIÈME PARTIE

•me a de cheveux 1 y> Or, dès cette époque je -commençais à ébaucher et non « de main morte » la parfaite calvitie qui me distingue aujourd'hui de quelques-uns de mes contemporains, même des mieux favorisés naturellement sous ce rapport-là... L'on causait de tout un peu enat> tendant les quelques invités peu nombreux (vu 4es circonstances de la guerre et les nouvelles de plus en plus mauvaises), parmi lesquels M. Camille F^clletan, un camarade de longue date, -alors poète et auteur mcme d'une comédie en vers qu*il devrait bien imprimer, car, ainsi, du Teste, que plusieurs petits poèmes dont il donnait à cette époque volon-

tiers lecture à ses in* times, elle était marquée au bon coin banvillesque avec de l'originalité vraie. .. La vie, qui est si baroque, a fait de ce fantaisiste aimable, primesautîer, gamin et enfant à ses heures, un homme politique de qui d'aucuns, lesquels d'ailleurs peuvent sans usurpation se mettre en tête des imbéciles du reportage parlementaire, ont fait, de toutes pièces, le Croquemitaine et le Diable sortant tout ébouriiié d'une boîte à ressort, qu'on sait... et qu*on n'a jamais vu.

Ma fiancée descendît enfin toute rosée sous

un long voile blanc. Elle ne portait plus aucune trace de sa récente convalescence et était redevenue, peut-être un peu plus forte, la mignonne de naguère. Eile me salua d'un regard où se lisait l'assurance, la chère assurance de la veille et comme de la résolution au quand même promis ! Sa vaillance merendit encore plus vaillant et ce fut d*une main de serment que je serrai la sienne, ferme aussi. C'était donc charmant et ce fut d'un pied de conquête, presque, que j'escaladai le plutôt trop haut marchepied de la. seconde voiture où se tenaient trois des témoins dont M. Paul Fouciier qui finissait jnste à ce moment précis une phrase qui signifiait que j'aurais bien de la chance si l'on nous octroyait le conjungOy vu le décret, exécutoire, de la veille,..

La cérémonie, toujours un peu ridicule, du mariage civil, rendue on eût dit plus solennelle par précisément cette inquiétude que nous partagions tous plus ou moin?, commença par des lectures suivies de signatures sans fin. Après quoi le maire de Tarrondissement qui s^était

dérangé en personne, mon beau -père étant quelque chose dans les <k légumes y> de Tarrondissement, conseiller cantonal, si je ne me trompe, procéda d'une voix bredouillante à Ténonciation des articles du Code appropriés à la circonstance, et, finalement, à la question double, but de tout ce remue-ménage.

« Consentez- vous à prendre pour épouse Mademoiselle une telle ? consentez- vous à prendre pour époux Monsieur X ?... »

Il fut répondu « à haute et intelligible voix » de part et d'autre, je vous en réponds.

Le mariage religieux qui prit place un quart d'heure après en l'église Notre-Dame de Cli- ^ancourt, m'importait peu -~ et dirai*je qu'il importait peu à ma « femme » ? laquelle, en dépit du vernis que les bienséances sociales exigeaient encore en ces ères reculées, n'était guère plus croyante qne moi ni que ses parents...

£t Dieu ? Tel est le siècle, ils n'y pensèrent pas.

La seule, mais qui m'est bonne, particularitéde cette dernière cérémonie consista en la pré-

sence à la sacristie de Mlle Louise Michel, qui dans ce temps-là vivait de leçons en ville et en avait donné quelques-unes à ma femme. Elle n'osa, me dit-on après, en m'apprenant sa présence à la sacristie, car je ne la connaissais pas de traits, m'aborder pour me congratuler comme c'est l'usage, mais remit à ma femme quelques vers où elle nous engageait à rester de bons •citoyens s*appliquant à en procréer et à en former d'autres. Grand, naïf,

trop bon cœur, mais si grand, celui-là, malgré tant de belles erreurs !

Et fouette, cocher, pour le déjeuner dinatoire rue Nicolet, le thé et le piano jusqu'à dix heures... et la nuit nuptiale ! .

LA nuit nuptiale ? — Elle fut tout ce que je m'en étais promis, j'ose dire tout ce que nous nous en promettions, elle et moi, car il y eut dans ces divines heures autant de déli* catcsse de ma pari et de pudeur de la sienne que de passion réelle, ardente, des deux côtés. Elle fut, cette nuit, sans pair dans ma vie et, j'en réponds, tl:uis la sienne, dans toute la sienne I Elle fut suivie de maintes autres nuits . consécutives qui constituent peut être le meilleur de mes souvenirs dans cet ordre de sentiments — car j'ai beaucoup aimé dans ma vie^ beaucoup trop ? eh bien, non ! décidément non I ^ Et l'amour, voyez-vous, croyez-m'en plutôt que de m'en blâmer d'avance, c'est sinon le tout, ah l du moins bien le presque tout, le mobile quasiment unique de toutes les actions dignes .

CONFBSSIONS

de ce nom» et ne me parlez pas d'autre chose» am-

bition, lucre, gloire î tout au plus peut-être de

TArt. Et encore, et encore, l'Art, tout seul ?...

Quoi quUI en soit, une semaine se passa dans la maison de la rue Nicolet puis une autre et

quelques jours dans un appartement que nous

occupâmes rue du Cardinal Lemoine, quinzaine

délicieuse, puérile et grave en même temps, qui devait cesser sitôt pour quelles années et pour <}uel avenir, Dieu vengeur !

Le 4 septembre éclata soudain comme une bombe malgré de déjà sinistres prévisions, mais le malheur surprend toujours. Hélas ! je Taccueillis avec un enthousiasme non coupable, puisque j'avais des convictions sincères et si désintéressées et que je restais patriote, oui, patriote et je sai.-: tous les raisonnements là-contre que je comprends sans les admettre ; mais vraiment quand j'y réfléchis hien maintenant que je n'ai plus guère d'opinions autrement que philosophiques, c'était mal de ne pas voir la France dans le désastre de FEmpire, mais la seule République, cette République revenant, elle aussi, somme toute (mais, c'est

DEUXIÈME PARTIE

vrai, ne revenant que pour défendre la patrie) dans ces fourgons de l'étranger, tant reprochés •à cette plutôt malheureuse et maladroite que malhonnête restauration de 1815.

Ma femme, risum ieneatis^ seize ans, toute à moi désormais et à son petit plutôt encore qu'à «on jeune ménage, partageait, dirais-je ma joie <|uasiment impie, et c'était à la fois plaisir et pitié, à cause de sa gentillesse, précisément, à la fois, de l'entendre dire de sa voix de caresse puérile : « Maintenant que nous Pavons, tout -est sauvé, n'est-ce pas, dis ? Ce sera comme en... comment donc ? » Elle voulait dire Quatre- Vingt-Douze. Je lui soufflais la date de cet ■<k épisode qui ne se renouvellerait pas », selon la prophétie de M. de Bismarck... Enfin c'était un assez, tout çà, ridicule et, au fond, triste commencement patrouillotte

de ce qu'on devait dénommer deux ou trois mois plus tard, « la âèvre obsidionale. » Mais aussi c'était de ma faute et je n'avais qu'à ne pas lui avoir adressé dans la Bonne Chanson^ qui venait de paraître sans trop de vente, naturellement en des circonstances pareilles, des vers un peu « pom*

picrs », Quarante-Huit au possible et que j'admirais beaucoup alors

Nr>u'^ vivons en des temps infâmes Oû le mariage des âmes Doit sceller l'union des cœurs»

En ce siècle d*afTreux orages Ce n'est pas trop de deux courages Pour vivre sous de tels vainqueurs !

Dans une nouvelle intitulée Pierre Duchatelet

j'ai suffisamment, à travers une aHabulation à dessein violente et toute de fantai&ie, rendu compte de ces înfîniments petits détails de mes débuts dans le mariage en temps de guerre. Il va sans dire que moi aussi, je coupais dans tous les ponts du moment, et qu^alors qu'une bonne^ qu'une grosse partie de mes « collègues » de lapréfecture de la Seine s'empressaient de béné* licier des nombreuses exemptions accordées àtous les employés de l'Etat et de la Ville quant à ce qui concernait le recrutement de la Garde Nationale de marche» et même de l'autre (côté^ des pantouflards,) je me fis inscrire dans le i6o® bataillon — la Râpée-Bercy qui était de faction entre Issy, Vanves et Montrouge. Tous les deux;

jours, armé de mon fusil à piston qui devait bientôt se promouvoir en un fusil à « tabatière »

je montai des gardes combien inutiles î Dans les commencements, c'était véritablement charmant, véritablement, et je n'exagère en rien. D abord, on étail dans ce délicieux mois de septembre aux matinées aigrelettes et clairettes si préférées des gens matineux comme je Tai toujours été : la marche au pas, l'exercice, gymnastiques astringentes et apéritives au possible, etc., etc., quelles piquantes nouveautés ! Il y avait bien à cette médaille... militaire, un revers, qui était, immédiatement parlant (mats ceci rentrant un peu, en quelque sorte, dans notre plan héroïque à mon héroïne de femme et à moi), qui était cette séparation d'un jour et d^une nuit, d ailleurs vite et bien compensée par une mise s'cnsui\ auL ilcs s.n morceaux doubles », caresses et baisers, — et aussi, aussi, des habitudes de jeu de bouchon, de marchands de vin, de pipes, qu'on arrose et de propos... soldatesques qu'on échange puis qu'on retient, si bien, si bien, que notre première querelle eut lieu ! O la première querelle

dans un jeune ménagej quelle affaire ! Date mémorable, souvent fatale. Ce dernier cas fut

le nôtre.

Elle vint à propos d*une rentrée, tardive et des plus avinées ou absînthées, des remparts]

Ma femme éclata en sanglots dès m'avoir vu, puis en reproches... Çà, aussi, c'était en trop — et je me fâchai à mon tour. Et très haut. Le lendemain, qui était donc un jour de bureau et de

repos relatif pour moi, comme je rentrais de meilleure heure que d'ordinaire, mon travail à 1 Hôtel de Ville terminé, ma femme n'y était pas.

« Madame a dit en partant qu'elle reviendrait ^ juste pour dîner ; elle est chez ses parents. » Or ses parents, par une étrange stratégie en vue d'éviter le bombardement, avaient quitté leur maison de Montmartre pour prendre un appartement boulevard Saint-Germain ! A deux pas d'ailleurs de chez nous. Sans débrider, et un peu furieux, au tond, de quoi et pourquoi, je fis le mauvais geste d'aller là, — non sans avoir demandé depuis quand Madame était sortie.

Depuis peu. Mais les bonnes faut*il s'y fier, les

jeunes bonnes des jeunes femmes surtout ?...

Bien entendu je trouvai ma femme qui m'ac-

cueiilit même avec un plaisir sans nul doute sincère» mais qui, dans la disposition d'esprit où je me trouvais, me parut comme ironique, — et le soir, chez nous, après un dîner, brûlé, de cheval et de conserves de champignons, se produisirent la seconde scène et — > la première claque.

Dieu vous préserve d'entamer Tune et de donner l'autre !

Je devais, de par la logique même et la loi morale aussi bien que physique de la vitesseacquise^ amèrement regretter ma double initia» tive dans ce cas... de conscience.

C 'allait, parbleu ! ne plus finir. Qui a bu^ boira et tel, n'est-ce pas, mon Dieu, qui a frappé, périra frappé, selon votre parole. Avec des masses, des tas, des flottes de réconciliations sincères,

comment donc ! ce fut toujours à recommencer. Tei un jeu de balles, de foot èally car cela en venait trop souvent jusqu'au trépignement. Et cela dura ainsi ba-' lancé, compensé, pour parler plus équipollem* meniy jusqu'à la fin du siège de Paris. Je passe sur les héroïsmes de ces mois plutôt maussades •et férocement enrhumés jusqu'aux rhumatismes futurs... et présents. Depuis, des bronchites, ■grâce auxquelles je pus quitter « les armes » et rentrer dans la vie privée, désormais une espèce d'enfer Intermittent duquel ne me tira, par d'étranges moyens, comme on va voir, et pour

un temps trop court ! que la Commune, ellemême, dans SCS suprêmes horreurs.

J'étais resté à Paris après le lô mars. D'abord^ j'y avais mon travail, précisément dans le locale siège de l'insurrection triodiphante ; ensuite ma mère, soutirante eu ce moment, y habitait toujours la rue Lécluse, puis nous y possédions, ma femme et moi, notre joli appartement sur le quai, avec un balcon qui nous était mitoyen avec celui de Mme Clément, femme du déjà célèbre alors ex-commissaire (impérial) aux.

délégations judiciaires, pour le moment à l'é^ tranger, enRn et plutôt surtout parce que le mouvement me plaisait, (ju'il me semblait une revanche sur la veulerie des gens du Quatre^ Septembre, que je com[]taîs des amis parmi le& nouveaux venus, Raoul Rigault, par exemple, mon camarade d'étude, pendant des années, à la pension L..., Jules Andrieu, mon collègue de tout naguère, à THotel de Ville, et d'autresen sous-ordre ; et encore cette dernière consi* dération ne primait pas dans mes motifs politi^ ques ; non, j'avais, dès l'abord, aimé, compris^ croyais-je, en tout cas bien sympathisé avec

cette révolution à ia fois pacifique et redouta* blement conforme au $î vrai, Stvispacem para

bellutn; avec ce manifeste anonyme, à force de noms obscurs et volontairement modestes sous la simple rubrique de Comité central ^ qui, ainsi que caractérisaient son allure du début des vers de moi, dont le premier seul m'est resté en tête.

Sans decianialion et sans logomachie

avait tout bonnement posé, d'aplomb et net et

bien, la question politique intérieure et indiqué d*un trait parfait le futur problème social à résoudre illico^ fût-ce par les armes.. . Les choses s'étaient gâtées depuis. En face du gouvernenicnt abiolu de Ver^ailles et des stratégies à laCavaignac, mises en œuvre par leThiersdes rues Transnonnaîn et de Poitiers, s'était substi* tuée à la belle évolution populaire, la seule intelligente peut-être évolution populaire de toute la Révolution française à travers ce siècle, la reconstitution, historique jusqu'au plagiat, d'une impossible commune de Paris, bavarde, brouillonne, doctrinaire en outre ! N'importe, le mot, alors magique pour mon esprit tout imbu

d^hébertisme pittoresque, in*avait séduit comme

m'avait convaincu la si claire et bien manifeste expansion du i8 mars.

Si bien que, quand arriva la fin lamentable, je ne fus pas à mon aise du tout. A vrai dire, après avoir gardé mon humble emploi de rédacteur à Tordonnancement, j'avais accepté la sinécure, à défaut d'aucun ordonnancement possible dans une telle administration succédant à plus de six mois d^une administration presque « aussi pire », la sinécure, comme qui dirait l'honorariat de la fonction de « chef de bureau de la presse », dont le titulaire, plus tard fortement condamné par les conseils de guerre, .existait, absolument^ au ci-devant exministère de rintérieur. J*étais resté dans ma pièce d'autrefois où il y avait place pour deux, et écrit sur la porte aux vitres dépolies depuis des temps immémoriaux : « Le PUBLIC N*ENTRE

DEUXIEME PARTIE

'taine d'années, que j'ai eu depuis des raisons -xle croire avoir été un mouchard déguisé en communard trop fanatique, qui découpait et •collait sur de grandes feuilles de papier vergé, les paragraphes incriminés, sillonnés préalable- ^nent par moi de soulignés au crayon rouge et

bk'u, et reliés entre eux par de vigoureux commentaires de ma façon. A quatre heures, j'allais porter « l'ouvrage » au cabinet du mem- 'bre compétent. Qu'advint-il de ces rapports ? Je n'en sais rien, car llncendie postérieur de rHôtel de Ville fit disparaître totalement toutes pièces administratives d'entre les miennes, en -compagnie de plusieurs choses en vers et en prose dont je déplore moins la perte que je ne me reproche Tassez sot rôle qus

j'avais joué là pendant ces deux mois d'illusions, par le fait généreuses, que je ne regrette pas, somme toute, d'avoir eues, elles.

Donc, j'étais passablement inquiet de Tavetiîr tout proche quand, le lendemain d*un soir de la fin de mai où j'avais, quel spectacle •d'aiïreux cabotinage I assisté à une réunion publique dans l*église Saint *Denis du Saint*

Sacrement f je fus réveillé par la voix de mdr

femme qui rêvait très haut. Elle disait : <i Les^ voilà 1 6 les sales mouches ! y en a-t-il, y eiy a-t-il, mon Dieu,) en a-t-îl ! Vite, sauvonsnous, Paul. » Puis elle se réveilla, ne se souve- • nant pas, comme il arrive presque toujours, d^ son rêve que je lui racontai, et dont nous finîmes par rire. Puis je sonnai la bonne pour le chocolat habituel du matin. La falote créature^ une linotte, comme je disais en la comparant avec Toic qu était une autre servante de chez mes beaux* parents, avant même d'avoir déposéles deux tasses et les deux croissants sur chacune de nos tables de nuit (ai-je dit que notre Ut était « de milieu », suivant notre ancien projet légèrement améliore... en ma faveur ?), s'écria en mots entrecoupés : « Ils sont entrés^ madame, ils sont à la Porte-Maillot ! »

C'était vrai, comme je pus m'en assurer tout de suite, en percevant des fumées d'obus éclatés avec une force d*à bout*portant sur VArc» de- Triomphe et au-delà, en plein Champs- Ëlysées.

Des fuites de gens dans la rue, le rappel

ballant de toutes parts, Notre-Dame sonnant une générale précipitée eurent bientôt corroboré cette brusque nouvelle.

— Paul, me permets-tu d'aller à Montmartre (mes beaux'parents, toujours, avec un instinct à Penvers du danger à éviter,

avaient réintégré leur domicile de la rue Nicolet), je reviendrai aussitôt.

— Vas-y donc ! répondi$<je ajoutant peu gra-

cieusement d'ailleurs, sans l'avoir embrassée, si ma mémoire est sûre : Rapporte des nouvelles, surtout I

Je restai à la maison, ayant peut être des intentions sur la bonne qui était mignonne et

-qui commençait à avoir si peur, qu'elle semblait ne demander, dès qu'elle se vit seule avec moi,

4>as mieux que d*être rassurée...

D'AILLEURS, remettant à plus tard ces^^ projets dont je ne me proposais que deprendre un léger à-comptc, et à ce pourvoir dans l'après-midi, après un déjeuner quasiment en commun, je sortis aux renseigne* ments, non sans avoir prévenu celle qui était en ce moment, pour moi, la^ belle enfant un ancillaire caprice, quoi ! de mon prompt retour et riuvitant, après ses petites courses pour le • déjeuner, à rester à m'attendre, si elle préférait, chez la concierge. Comme de toutes parts on ne me donnait que des nouvelles de plus en plus terribles et que du quai on voyait les âammes . blanches, sur le bleu du ciel splendide, du palais . des Tuileries et de l'hôtel du Ministère des . Finances, à mon tour je fus pris d'une fringale de voir ma mère, bien isolée dans ces Bati-

COKFE88IOSS

^QoUes où nous avions, ma femme et moi, été vivre plusieurs mois chez elle qui avait plus de

provisions, œufs et pommes de terre, que nous. J'allai jusqu'au Château-d'Eau, à travers une •agitation effarée et mal guerrière, mais menée

son du tambour.

Entcndez>vous, c*est le tambour De la gard* nationale, De la gard* nationale.

Là, un escogriffe, mi-sous oiï, mi-souteneur <]ans le civil, muni d*un grand sabre et coiffé d'un képi monstrueusement galonné, chef d'une barricade en érection, me mit un revolver sur 4a tempe m*tntîmant de rebrousser chemin, en dépit de la carte de circulation timbrée de la Commune de Paris que je lui présentais.

•« J'emmerde la Commune et vous, et filez vite d'où vous venez, ou...» Dtvaitïtie çuos e^o de ce <^ambronne au rabais, je rétrogradai en effet et •essayai à plusieurs reprises de « forcer les lignes ». Partout le même insuccès découronna et finit par décourager mes efforts. Je rentrai rue du Cardinal Lemoine. La concierge m^abor" <ia par ces mots qui me stupéfièrent en même

DEUXIÈME PARTIE

temps que ma bonne tapie au fond de la loge 'Claquait» on eût dit, des deots en me regardant •comme on implorerait un Zeus Sôter :

— Monsieur, il y a deux gardes nationaux sur votre palier qui vous attendent.

— Ils n*ont rien dit ?

— Que votre noni. et s'anaon'^aul comme de VOS amis, mais ils ont une mine...

Quatre à quatre je grimpai et me trouvai en , face de mou ami Edmond Lepelletier, le publiciste bien connu et Emiie Richard , mort, longtemps après, président du conseil municipal de ^ Paris, — noirs de poussière et de poudre, qui sortaient d une barricade toute voisine et me <lemandaient asile.

Naturellement je les introduisis chez moi et nous commençâmes la crémation des bandes de {>anta]ons, la destruction également par le feu -des képis, par le jet dans les latrines des boutons de fer blanc, et autres précautions contre «me perquisition probable. D'armes et de car-> touches, plus question ; ils les avaient jetées en chemin»

Défaite complète, me dirent«ils. Dans quel*

ques heures les Ver^aillais occuperont le quar-. lier...

Nous mangeons de grand appélit, eux surtout, servis par la bonne remontée sur mes pas,, que nous plaisantâmes sur ses craintes et qui. parut plus tranquille désormais. Moî, cette* soudaine visite ti aii»is chers mais /)n"SLnls me contrariait un peu, étant donné les vues dont j*al parlé plus haut, — mais Tbospitali-

té, dans, des circonstances pareilles, primait tout, n'est» • ce pas ?

Vers dix, onze heures, nous perçûmes distinc-tement la fusillade qui s'approchait. Un bruit sec et roulant de moulin : le tic-tac, vraiment..* Et du balcon nous assistâmes au déploiement en, bon ordre du bataillon des vengeurs de Fiourens (Florence, prononçaient les gens de la rue, de même qu'ils disaient Félixe Pyat et Paschale- Grousset) gamins dans les quinze, seize ans,, vêtus en chasseurs à pied de la garde impériale, costume noir et vert, culottes de zouaves, largèceinture blanche, et l'air crâne, trop crâne,, mais qui se firent tuer jusqu'aux derniers, le^

lendemain à la barricade du pont d'Austerlitz

par des marins par trop furieux vraiment...

En même temps sortait du campanile de ïHàtel de Ville une mince fumée noire ; et au bout de deux, trois minutes, au plus, toutes les fenêtres du monument pétèrent, laissant échapper d'é* normes flammes, et le toit s'écroulait parmi une immensément haute et large aigrette d'étincelles. Ce feu dura jusqu^au soir, tombant dès lors sous la forme d*un brasier colossal qui devint pour les journées s'ensuivant, un gigantesque fumeron. Et le spectacle, horriblement beau, fut repris à la nuit, par la canonnade des buttes Montmartre qui forma de neuf heures à trois heures du matin un feu d'artifice comme on n'en voit pas. Dans la journée nous avions eu l'explosion de la poudrière du Luxembourg, terriblement forte, et Tinvasion, pleine de promesses, dans l'escalier de la maison, d'une iouie de gens avec leurs hardes, échappés des entours du Panthéon sur la menace et^

dans leurs esprits, la certitude de rîmmî-* neute destruction par la mine, de l'œuvre de Soufflot. Ma femme n'était pas revenue, ce qui

ne m'étonnait pas par ces circonstances et j'étais bien anxieux de ce que devenait ma mère dans un quartier paisible d'ordinaire, mais, dès le principe, fortement travaillé dans le sens insurrectionnel... Vers quatre heures du matin, mes hôtes couchés sur des matelas dans la salle à manger, moi dans la chambre nuptiale cette fois déserte, comme Taube se levait radieuse dans le ciel tout retentissant du bruit infâme de la bataille, — un grand coup de sonnette nous fit ,tressaiilir. Je courus à moitié nu à la porte : ma mère, haletante, avait passé la nuit entière à franchir des barricades assiégées : tout à l'heure, là, tout près, n*avait*elle pas assisté, rue de Poissy, à un massacre d* «, insurgés», hommes, femmes, enfants.

Oh, disait-elle en frémissant encore, je suis femme de militaire, mais, aujourd'hui, j'ai l'uniforme et les armes en horreur.

Combien de baisers, n'est*ce pas, et quelle effusion !

— Et ta femme ?

A ce moment un second coup de sonnette se fit entendre. C'était ma femme. Enfin I Cette

DEOXIÉiliÏE PARTIE 26j

fois je i*embrassai bien fort et nous pleurâmes de joie tous trois. On s^occupa de faire évader nos amis compromis, ce qui eut lieu» grâce à ma garde-robe dégarnie et celle un peu aussi, de l'excellent propriétaire d*a1ors, M. Brazies père qui se prêta, en véritable homme de cœur à cette œuvre de salut. Les fugitifs

purent regagner leurs domiciles sains et saufs, moyennant toutefois une petite aventure arrivée à Lepelietier qui, s'étant engagé pour la durée de la guerre, avait fait vaillamment toute la campagne de Paris depuis la retraite de Mézières, et qui, à ma porte, rencontra des soldats de son régiment conduits par un sergent qu'il connaissait pour avoir bu avec lui à la cantine, et avec qui il but, cette fois, à la cause de TOrdre N. de D î

Eux partis, ma femme nous coniia qu'elle était enceinte de deux mois passés : ce qui, pour quelque temps, me ramena vers elle, scion, d'ailleurs, les conseils de ma mère qui se doutait bien que tout n'allait pas pour le mieux dans mon ménage.

£t tout alla cahin-caha dans ce ménage...

gôi coifPissibNi

jusqu'à l'arrivée à Paris, vers octobre 1871, d*Arthur Rimbaud, pour qui ma femme conçut

tout de suite une jalousie absolument injuste, alors ! dans le sens vilainement désobligeant qu'elle Tentendait... Il nes'agisaait en principe, won pas mcmc d'une affection, d'une sympathie quelconque entre deux natures si différentes que celle du poète des Assis et la mienne, mais bien d'une admiration, d'un ctounement extrêmes en face de ce gamin de seize ans qui avait dès alors écrit des choses, a dit excellemment Fénéon, peut-être audessus delà littérature»...

Ici finissent, pour un temps peut-être, mes « Confessions j>. L'ensemble de mon œuvre en prose et en vers témoigne assez, d'aucuns disent ou trouvent que c'est trop, de beaucoup de dé-

fauts, de vices même, et d'encore plus de malechaUce plus ou moins dignement supportée.

Mais tout de même et sans trop de vanité ou

d'orgueil miens, le mot de Rousseau peut servir de morale moyenne à ma vie :

« On est fier quand on se compare ».

Ou plutôt, pour conclure comme le chrétien

bfcuxifeMB 9ART1I a6s

que j*ai essayé d*être et qui ii*est peut-être pas tout à fait submergé, ne dois je pas répéter, pariant de tout mon passé, avec cet autre confesseur de soi-même, l'adorable évêque d^Hippone :

« Domine, noverim, te l »

Sources et licence

Texte : https://archive.org/details/bub_gb_csfvAAAAMAAJ. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.